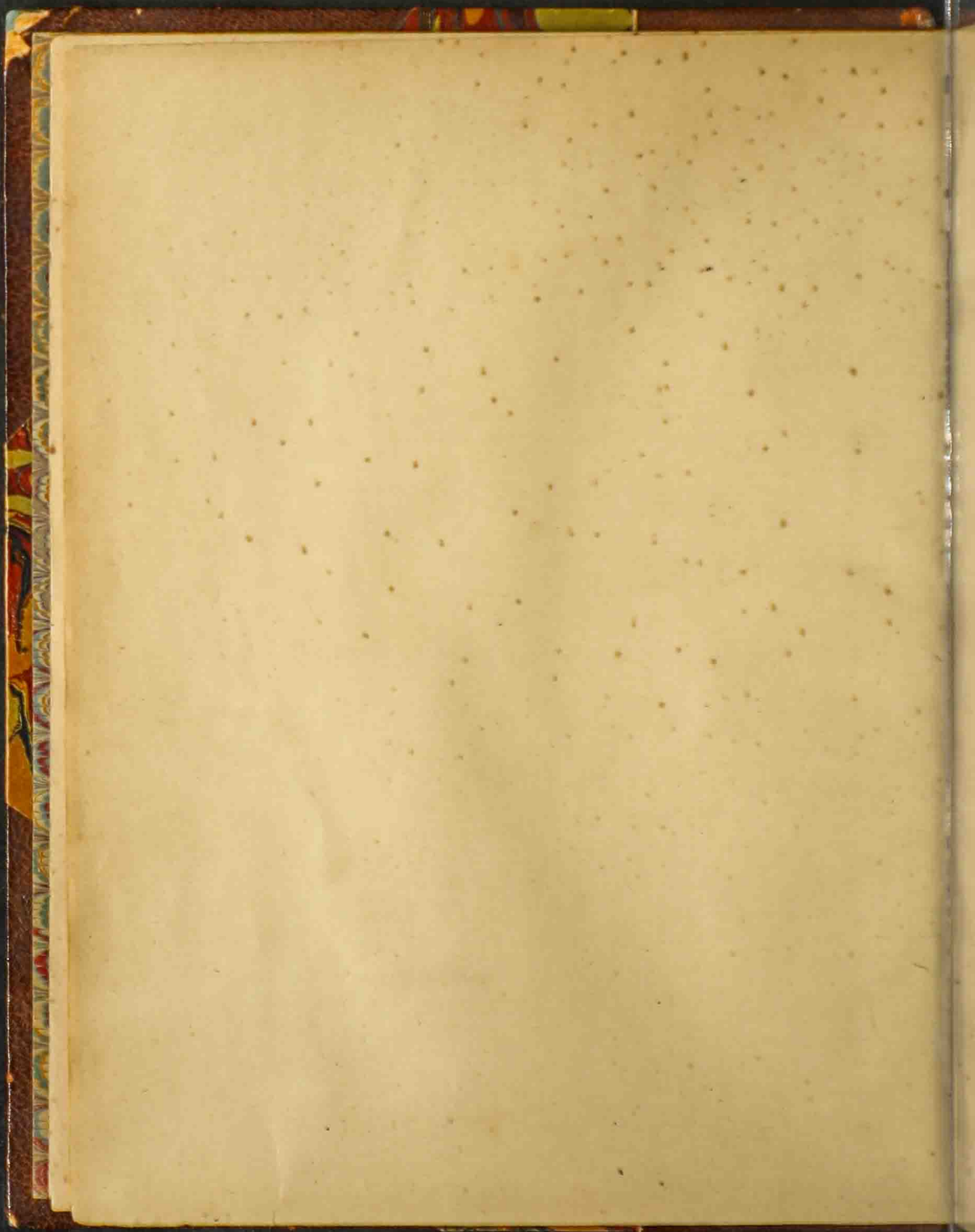
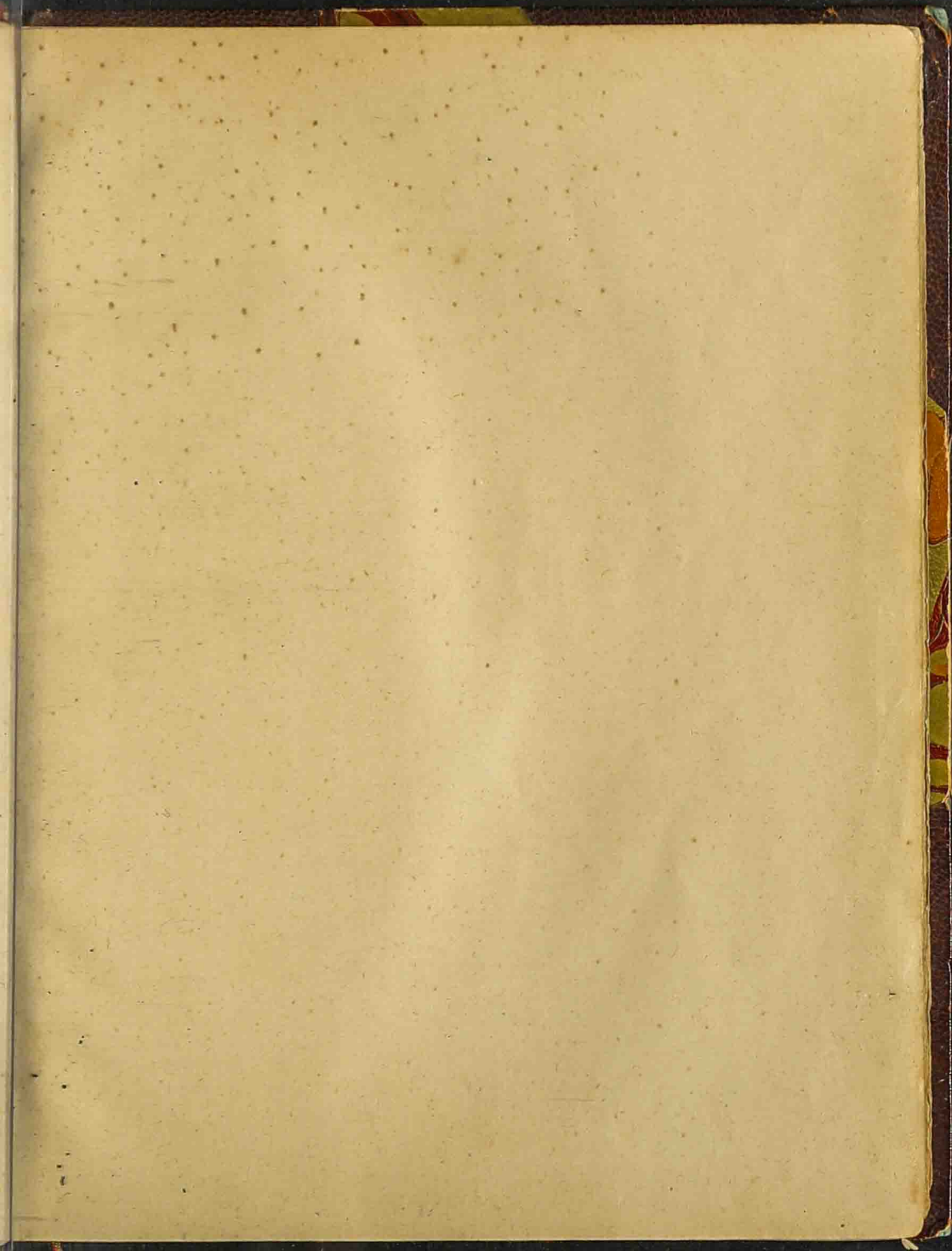
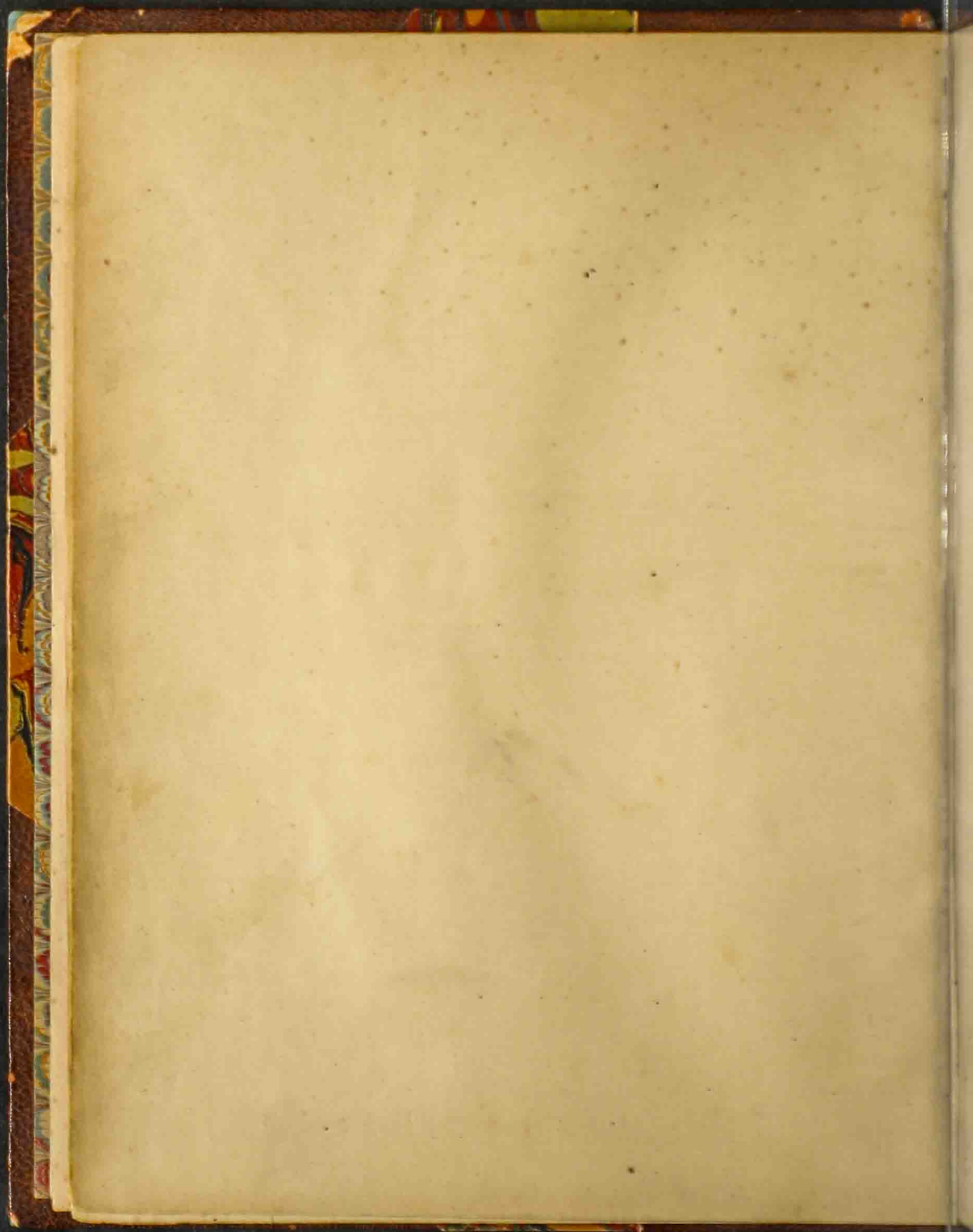


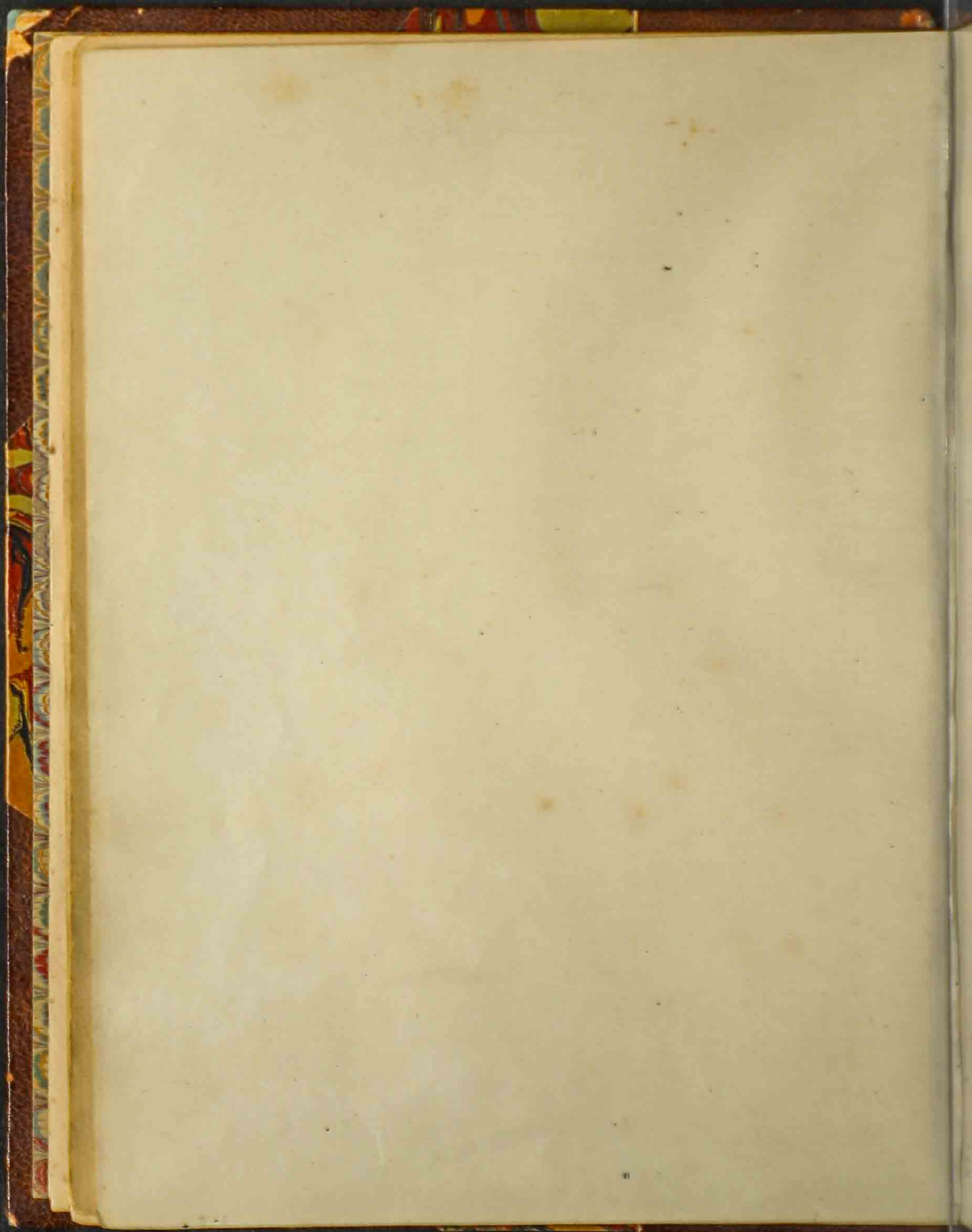
275







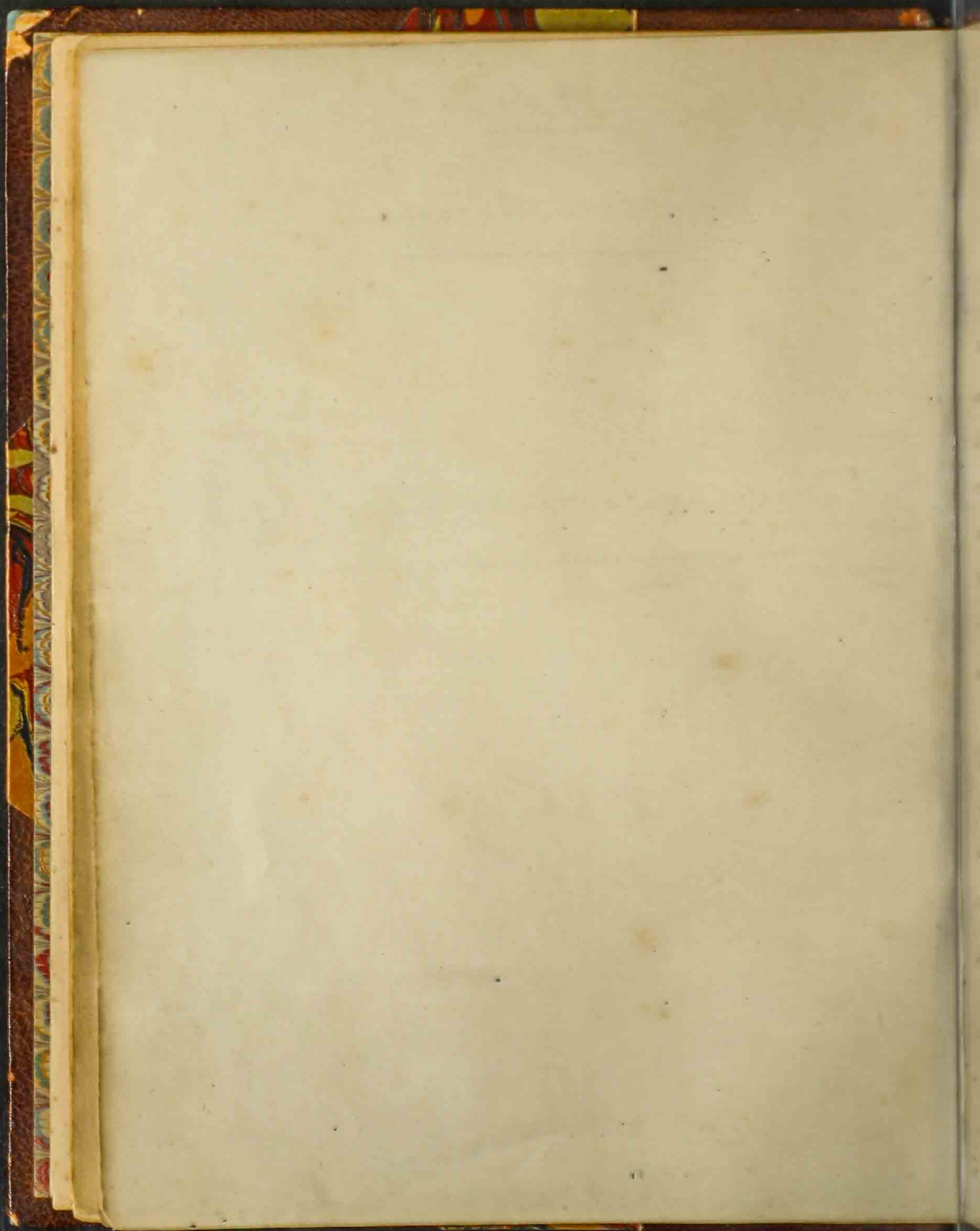
ck 05106



1891

Alphonse Lecaix

Lettres et Souvenirs d'Engène Labiche



1891

Lettres et souvenirs d'Eugène Labiche.

Tout ce qui se rattache à un nom qui, à juste titre, est parvenu à la célébrité, mérite d'intéresser le lecteur et je m'appuie sur cette pente pour faire le récit de mes relations avec Eugène Labiche qui fut un de mes meilleurs amis et occupa une partie importante de ma vie dans des conditions pleines de charme, où je goûtais à la fois le contentement du cœur et de l'esprit.

Ce récit qui est une biographie partielle de Labiche, me servira de cadre pour citer un grand nombre de ses lettres, c'est même là le but que je me suis proposé en commençant un travail au quel ces lettres donnent beaucoup de valeur.

I

En 1834 — j'avais 24 ans — Delestée, un camarade de la pension Labbé, plus âgé que

que moi de cinq ans, vint me dire que le père
de Labiche lui avait offert de lui confier son
fils qui avait alors dix neuf ans, et sortait
la pension l'abbé, pour lui faire faire un voyage
en Italie. Il me proposa d'être du voyage avec
un quatrième compagnon, Edouard Jolly, aussi de
la pension l'abbé, quatre Labadens. Cela me
tentait beaucoup. J'ai toujours eu, je ne dis
pas le goût, mais la passion des voyages. So-
lement il s'agissait là d'une longue absence.
Il n'y avait pas de chemins de fer ^{alors} et ma pa-
tience, comme associé de mon frère dans une gra-
nde maison de commerce, était un obstacle. Et puis
je me disais que je connaissais à peine ce pe-
tite homme que Delostée allait promener
en Italie. Je ne pouvais savoir si je m'entendrais
avec lui, et pour un long voyage c'est indispensable.

Enfin j'acceptai et je partis le 6 février, s'
d'abord pour retrouver mes trois Labadens
à Nîmes, de cite ce détail à cause d'une lettre
de Labiche qu'on lira plus loin.

17011
Nous parcourûmes l'Italie, la Sicile. Le voyage
dura six mois, cela serait trop de dire que nous
fûmes toujours d'accord, mais à part quelques
hugues qui se dissipèrent très vite, nous
passâmes le mieux du monde ces six mois
à admirer paysages, tableaux, monuments, et ce
temps si bien employé figure parmi mes plus précieux
souvenirs du passé.

Voici en quelques mots notre itinéraire et les
principaux motifs de ce beau voyage, Nîmes, Marseille,
Nice, Gênes, Livourne, Pise, Florence, Rome, Naples,
le Vésuve en éruption, Palerme, Ségeste, Agrigente,
Syracuse, Catane, ascension de l'Étna, Messine.

J'ai fait une relation de ce voyage en un volume
en 1823 sous le titre : Italie et Sicile, journal d'un touriste.

L'abbé avait cinq ans de moins que moi. Nous
étions bien camarades de pension, mais il était
dans les petits, quand j'étais dans les grands et
l'on sait qu'au collège les grands sont très disposés
à faire fi des petits et n'ont d'ailleurs aucun
rapport avec eux, aussi avais-je très souvent
de ce grand blondin avec qui j'allais vivre pendant

4

plusieurs mois. Je n'étais pas bien rassuré dans les premiers jours les choses n'allèrent tout à fait bien. Il avait été convenu que nous partions pour faire un voyage en Italie et à Marseille Labiche voulait aller à Alger. Je m'opposai. Il céda, mais plus d'une fois les vagues contrarièrent les miennes et ce ne fut que vers fin du voyage que notre amitié prit solidement racine et devint pour une durée de cinquante ans l'un de biens les plus précieux de ma vie.

Quelques années plus tard dans la lettre suivante Labiche me parlait de ces débuts un peu difficiles.

Marseille 27 octobre 1835

Cher Vieux,

Je suis un peu en retard avec toi j'en ai dix jours que nous sommes à Marseille. Je dirai que nous avons été parfaitement accueilli par les directeurs des théâtres. ~~On s'empresse~~ On s'empresse de monter. J'avois Loubet au Gymnase nous assistons aux répétitions tous les matins. La pièce sera un peu mieux montée qu'à Paris. Le rôle de l'avocat surtout a pris un tout autre physionomie, après le

1835
Ep. 16.1

B!

Aussi nous avons l'espoir de faire monter
Coyslin. Bonne faisons une banque avec
les journaux de Marseille et tous les jours
on lui a chaque coin de rue sur l'affiche du
Spectacle : Incessamment Doubet, on s'avocat
d'Aix, par mes mes Michel — de Marseille —
et Eugène Galiche...

Maintenant donne moi des nouvelles d'Edouard.
Est-il tout à fait établi? Ma première lettre
sera pour lui. Avignon et Marseille m'ont rappelé
le cascadeur de souvenirs de voyage. Nous débutions
tous les trois dans une amitié nouvelle qui ne
finira plus maintenant. Ce fut à Avignon que tu
fis ma conquête. Comme tu parlais bien dans
ce temps-là! Quel orateur! Je sortais du
collège et je n'avais jamais entendu personne
faire si bien des phrases si longues. A Marseille
tu fus moins aimable. Tu me dis d'une façon
assez brutale : « Sais-tu ce que tu vas voir en
« Italie? » (Grand imbécille était sans entendre)
et je me disais : « Comme ce garçon-là abuse de

« la parole, de ce don si précieux qu'il a
 « reçu des cieux ! » Et je ne répondais rien
 Je ne me sentais pas de force à lutter de
 paroles avec un athlète de ta taille. Men-
 tenant c'est bien différent ; j'ose t'écrire
 quand tu parles ; je suis moins respectueux
 mais je t'aime davantage.

Adieu, à toi de vieille amitié...

Le cheveu blanc s'appliquait assez mal à mes 28
 Il est vrai que j'avais déjà quelques mèches
 cheveux blancs.

L'avocat Soubert, une des premières pièces de la
 fut joué avec succès au théâtre du Théâtreon ce
 10^e de Coussin au Palais Royal.

Je reviens à notre voyage en Italie. Nous
 fimes très consciencieusement, et très peude
 mes compagnons faisaient d'interminables sta-
 dans les églises, examinant chaque chapelle et
 note de tous les tableaux qui, pour la plupart, et
 sont au plus de bonnes copies, mais que les guides
 ne manquaient pas de présenter comme des originaux.

Le soir après une journée bien remplie, je ne demandais pas mieux que de me coucher. Mais La Roche ne l'aurait pas fait avant d'avoir écrit ses notes. Il en avait pour une bonne heure. Je ne sais pas ce qu'elles sont devenues. Elles seraient curieuses à lire aujourd'hui. Mais le futur auteur du Voyage de M. Lermontov n'était pas alors à beaucoup près ce qu'il a été depuis. En peu d'années il s'est en quelque sorte transformé.

À Naples, quand il fut question d'aller en Sicile, ce qui n'avait pas été convenu dans le projet de voyage, je m'y opposai, mais sans succès. Il m'eut fallu alors résider seul à Paris. Je me décidai à ne pas quitter mes compagnons et j'y fis bien. La Sicile m'a laissé de bien excellents souvenirs.

Vous vous en souvenez aussi la bonne chance de voir le Vésuve en éruption. Nous en avons parcouru deux fois le sommet ou sur le pourtour de cratères. J'étais jeté des pierres et des flammes. Il fallait traverser de nombreux ruisseaux de lave et éviter la fumée imprégnée de soufre. C'était peu commode, et notre

raison de Sicile on ne permettait plus de ma-
 au Vénise. L'expédition avait augmenté et c'est
 trop dangereux.

II

De retour à Paris, nous nous ^{étions} réunis
 beaucoup, La Biche et moi. Je l'avis à dîner
 tous les jours avec quelques amis en j'allais
 souvent le dimanche à huit chez son père qui
 avait là une belle propriété, ancienne résidence
 de Bourienne, secrétaire de Napoléon I. C'était
 une maison très gaie, très hospitalière et
 j'ai passé de nombreuses jours des plus
 agréables. On y dînait en joyeuse compagnie et
 les amis de La Biche y venaient fréquemment.
 C'était Auguste Lefranc, Marc Michot, Bon-
 Courmarchon = Madar = Ferdinand Dugué, quelq-
 autres encore, petite Colette dont les noms se-
 bien oubliés aujourd'hui. La table était bonne
 on buvait pas mal, on chantait au dessert.
 Auguste Lefranc qui a fait beaucoup de pièces au
 théâtre, faisait de jolis couplets. Il en avait de
 très lestes qu'il chantait les jours où il n'y avait

de dames.

La Roche avait vingt ans quand il revint
d'Italie. Il avait hérité peu de temps auparavant
de sa mère ce qu'il avait au moins vingt mille francs de
rente. Il habitait un entre-sol rue du Mail 250
Avec une maison qui lui appartenait et qui
aujourd'hui rapporte plus de quarante mille fr. Je
me souviens d'une scène fort plaisante qui s'y
passa à un déjeuner où nous étions un domaine
de convives. Grassot en était. Arrivé à un des premiers,
il ôte son habit, met un tablier bleu, une calotte
grecque, et, un plumet à la main, va ouvrir la porte
successivement aux invités qui s'empressent de aller à
La Roche: « C'est étonnant comme ton domestique
ressemble à Grassot! » La plaisanterie dura
jusqu'au moment où, le déjeuner étant servi,
Grassot vint prendre place à table et fit voir
qu'il n'avait pas de sosie et que le groom improvisé
de La Roche et lui ne faisaient qu'un.

Nous étions en 1835. La Roche voulant écrire,
cherchait sa voie. Tout d'abord il adopta la manière
de Paul Louis Courier qu'il admirait. Il fit des nouvelles,

Avec feuilletons de théâtre, un roman & La Cle du cham
 on s'en reconnaît déjà chez lui un véritable talent
 d'observation.

Voici un mot que je reçus de lui en 1835 qui se
 fait voir tout autre que ce qu'il a été depuis. C'est
 tout brillant des premiers des jeunes années :

Paris - jeudi soir 2 Février - 1835

Je viens de voir Chatterton. Je suis encore
 tout palpitant, mon cœur saigne comme
 broyé dans un étain. Je n'ai pas dans l'âme
 une idée saine ; ma cervelle est à l'envers
 d'ni la fièvre. Je ne croyais pas que s'
 put vous remuer ainsi avec des paroles
 Au lever du rideau le poète vous prend, vous
 étreint, vous enlace et vous retourne à l'
 guise jusqu'au dénouement qui est horrible
 et tout cela sans vous laisser prendre haleine
 Et puis il vous jette dehors, anéanti, avec le
 halebant. Je voudrais saisir la main de
 l'homme qui a écrit ce drame, m'agenouiller
 devant le front qui l'a conçu, m'embrasser

cet une femme toute de cœur et d'âme ;
Geffroy un poète. Je vais me mettre au lit ;
mon sommeil sera un sublime canotier.
Le drame de de Vigny m'emplit ; il circule
dans mes veines ; c'est mon sang. Bonsoir,
je radote. Je vais fermer ma lettre car,
si je la relisais, j'aurais honte demain
d'avoir été fou ce soir.

La Bièche donna rarement dans ces excès d'enthousiasme.
Il se mit bientôt à faire du théâtre avec Marc-
Michet et Lojean. Mais ce n'est que longtemps
après qu'il marqua sa place parmi les auteurs
dramatiques et que son nom sur l'affiche figura
parmi les mieux accueillis.

En 1838, pour m'essayer en ce genre, je fis
un vaudeville en un acte et le portai à La Bièche. Il
se trouva très présentable, me fit complément des
complets, remania le dialogue de la façon la plus
heureuse et la pièce se hâta d'être jouée aux Variétés
en janvier le 21 juillet 1840. Or je me mariais ce jour-là
même. Impossible d'assister à cette intéressante

première. Le soir, vers onze heures, des amis
 s'inscrivent à la soirée de nocce que le Limon
 avait parfaitement réussi, c'était pour moi
 deux premières le même jour.

C'est dans les relations de la famille Sabice
 que mon mariage se fit. J'épousai la nièce
 d'un notaire de Rome. ~~Il~~ Il avait bien pu
 manquer. Eugène avait conduit l'affaire; mais
 quand on alla aux renseignements auprès de son père
 il répondit simplement: « Oh! moi, je ne donne pas
 de renseignements sur les amis de mon fils » c'était
 inquiétant. Mais Eugène plaida bien ma cause qui
 était bonne et la gagna.

III

En septembre = 1840 = Sabice fit un second voyage
 en Italie et m'écrivit de Florence la lettre suivante

Florence = 20 septembre 1840

Mon brave ami,

J'avais le projet de t'écrire depuis bien longtemps
 mais j'attendais pour le faire que j'eusse ou l'occasion

ma lettre; car au moment où je prenais
la plume pour entamer la correspondance,
j'ai appris que ^{tu} parcourais la Normandie en
fort bonne société et j'ai su depuis que tu
étais de retour et ravi de ton voyage. Il faut
que la société qui t'accompagnerait ait été
bien aimable et bien pleine de ressources pour
te faire trouver beau un pays détestable selon
moi: car Cherbourg est une ville que j'abhors.
Comme site, elle est nulle. De plus il y pleut
toujours. Il n'y a que le port et les chantiers
qui doivent être dans une grande activité
par le temps de guerre et d'armements qui
court. (1). Enfin tu as été heureux, c'est le
principal. Mon père aussi est enchanté de
son voyage et au tableau de votre bonheur.

(1) on sait qu'en 1840 la question d'Orient
a fait croire à une guerre imminente.

Il me cite votre ménage comme un modèle
 et, de toutes les nouvelles qu'il me donne
 c'est, sans contredit, celle qui m'a fait le
 plus de plaisir. J'étais persuadé d'avance
 que tu ne pourrais faire qu'un excellent mariage.
 Que le ciel te bénisse, ainsi que ta nombreuse
 postérité, ainsi soit-il !

Que te dirai-je de mon voyage ? Tu
 connais tous les lieux par où j'ai passé.
 Mais les noms visités et admirés ensemble.
 Mais je vois mieux maintenant qu'autrefois ;
 Je juge plus froidement les choses ; je me
 laisse moins emporter par l'enthousiasme ;
 cette espèce de raison critique ne diminue
 en rien mon plaisir, ainsi j'ai vu à
 Florence les portes du baptistaise, tu es
 ces fameuses portes avec lesquelles je vou-
 draie retirer dans un désert. Eh bien, j'ai
 renoncé à ce projet. Tu les trouve fort
 bien où elles sont et je serais très embarrassé

de lit noir chez moi. Ce n'est pas qu'elles
me semblent moins belles. Au contraire
j'ai encore éprouvé une jouissance plus
vive que la première fois. Je ne connais
rien de plus beau en ce genre et je crois
qu'il est impossible de donner plus de
grandeur, plus de noblesse à des personnages
d'aussi petites proportions.

J'ai reçu aussi la galerie des Médicis,
le Palais Pitti. Je suis rentré dans cette
famille étonnée qui remplit encore ton
souvenir. C'est aussi beau que par le passé.
La Vénus n'a pas vieilli, Raphaël est
toujours Raphaël. Je retrouve ces tableaux
comme de vieux amis dont on aurait été
séparé pendant longtemps. Je les reconnais
tous, je les salue; je me rappelle mes
anciennes émotions et je suis heureux.
Je t'assure que mes impressions ne sont

B

amorties par le positivisme qui a fait
de si grands progrès sur mon cœur
Il est grand et sérieux me trouvant
toujours chaud et plein d'enthousiasme
Je ne le croyais pas, nous n'avons
assez visité le Palais Pitti à notre pre-
mier voyage. Il est beaucoup plus étendu que
la Galerie Médicis. J'y suis déjà entré
quatre fois et j'en reviens toujours plus
ravi.....

J'ai fait absolument la même tournée
que nous avons faite ensemble, Nice
la Corniche, Gênes. Seulement au lieu
d'aller de Gênes à Livourne par mer
ce que nous avons eu grand tort de faire
Je me suis empaqueté dans un voiture
et j'ai pris la route de terre qui est encore
plus belle que celle de la Corniche, et cela
sans exagération. J'ai vu la Spezia

7
C'est une rade trois ou quatre fois
plus grande que celle de Canton en dont
Napoleon voulait faire le plus vaste port
du monde. J'ai visité les carrières de
Carrare dont le site est admirable. Le
duché de Modène que j'ai parcouru pour
aller à Gise est en des endroits les plus fertiles
et les plus pittoresques de l'Italie.

Il paraît que j'ai eu un succès au Gymnase
avec Boquet père et fils, Je n'y comptais
pas. Je dois avoir en ce moment une pièce
jouée au Palais Royal. Demande des billets
à Lafont de ma part. On m'en donnera des
nouvelles. Le Baromètre est enfin en répétition
et très bien monté. Ce sera pour le mois
d'octobre. Je ne serai sans doute pas
la première représentation; car je ne compte
être de retour que vers le 12 novembre.

Réponds-moi à Ermin. Parle-moi de
l'Orient et de la Grèce, Ici je ne suis pas

malheureux ; tous les journaux arrivent
mais en Sardaigne on ne nous permet que
la Quotidienne.

Adieu, mon bien bon ami, porte-toi bien
sois heureux, prends garde de t'enthousiasmer
et ne m'oublie pas.

Présente mes amitiés à ta femme.

Tout à toi....

L'année suivante = 1841 = Labiche alla
visiter la Hollande. Il avait 26 ans, était
entièrement libre et avait bien raison de profiter
de cette liberté pour voyager. On peut citer les
voyages parmi les moyens qui servent le plus au
développement de l'intelligence.

Voici la lettre qu'il m'adressait d'Amsterdam.
Ce n'est pas une de ses moins bonnes :

Amsterdam = 25 juillet 1841.

Mon bon ami,

Je suis en retard avec toi, mais j'ai attendu
pour répondre à ta lettre de Dieppe que je

jurée en Hollande, afin de t'en pouvoir parler.
Et d'abord je te remercie des enseignements
que tu me donnes, Ils sont très clairs, très
exacts. Je ne marche que ta lettre à la main,
c'est mon guide-âne. De cette façon je m'occupe
incessamment de toi et de ta jolie écriture grecque.

On ne s'en va rien raison de dire qu'après le premier
moment passé, la Hollande est parfaitement
monotone. Ce qu'on éprouve en arrivant
c'est de la surprise, de l'étonnement. Tout
vous paraît original, singulier. Je pouvais
des exclamations à chaque petite maison,
à chaque maison peinte, tout comme si je
venais de débarquer dans la lune, mais
maintenant j'en suis arrivé à regarder tourner
les moulins sans la moindre surprise et les
maisons peintes ne me causent plus la moindre
effet; je serais fort heureux d'en trouver une
sale et noire pour reposer mes yeux. Quant
au paysage c'est toujours la même chose. Je marche

de latitude en latitude ; le climat
affreux. Je n'ai pas encore vu le ciel ; le
parapluie est toujours entre nous deux.
J'ai commencé par le mauvais côté de la
méridienne ; voici le bon : 1^{er} = la pomme de
terre = 2^m. le tabac à fumer = 3^m = 2
musées.

J'aurais dû commencer par le N^o 3
les musées ; car voilà vraiment ce qui
excite mon enthousiasme, mon admiration.
Le genre de tabac flamand ou hollandais
convient parfaitement à ma nature. ~~Je~~
~~sais~~ En sais combien je suis amoureux de
détails. Une cigarette bien pointée me trans-
porte et je me jetterais à genoux devant
un chandron crasseux sorti du pinceau de
Van-Ostade. Je frétille de plaisir devant tout
ces menus chefs-d'œuvre. Je comprends bien
que ce n'est pas l'art noble et grand
de l'école italienne ; mais je trouve ces

reproductions tellement vraies, tellement
fidèles, si pleines de bonhomie, de franchise,
que je me sens attaché devant elles insincère-
ment. Il me semble que j'y découvre mille et
mille choses que les autres ne voient pas. Je
passe presque tous mes jours au musée.
Le reste m'est parfaitement indifférent.

Tu vois que je tourne au maniaque et qu'il
est temps pour moi de quitter ce pays. Ce qui
me contrarie, c'est de laisser derrière moi
tous ces chefs-d'œuvre. Si j'étais roi de
France, je ferais volontiers la guerre à
la Hollande dans un moment d'enthousiasme,
pour conquérir par le canon les châteaux
de les brennes de Teris et de Van Ostade.
Je mettrais toute ma cavalerie en marche,
pour faire une razzia sur les chevaux de
Wouvermans et les bestiaux de Paulus
Potter. Hélas! pour les deux pays
que je ne suis pas roi de France ou que je dois

me contentes de mes souvenirs.

En voilà bien long sur des tableaux que tu connais et que tu n'aimes peut-être pas aussi furieusement que moi. Parlons maintenant de Paris. Tu me dis que ta femme n'est pas bien portante. Cela ne doit pas beaucoup t'inquiéter. C'est une maladie naturelle qui doit continuer à un gros garçon que nous aimerions bien tous. Cesse donc de te tourmenter. va chercher une nourrice bien forte et bien solide pour le petit gaillard qui frappe à la porte du monde. Parle-moi de ton autre fils qui me paraît aussi un très agréable. Je parle du 2^e au mot. On a bien fait de le reprendre. Cela fait plaisir aux autres. Je t'ai vu affiché à Em. La France se l'arrache !

Adieu, présente mes amitiés à ta femme

ton ami

IV

En 1842 Labiche se maria. Il épousa une charmante jeune fille, riche, de la plus honorable famille. Il est rare qu'il ne se présente pas quelques difficultés dans les mariages en projet. Le théâtre fut objecté comme un obstacle. Labiche promit d'y renoncer. Mais après peu de temps il fut dégagé de sa promesse. C'était bien ce qu'il y avait de mieux à faire avec l'excellent auteur comique que son théâtre conduisit à l'Académie.

Après son mariage il fit le voyage traditionnel et m'écrivit ainsi de Nice le 8 juin = 1842

Mon brave ami

J'ai reçu ce matin une lettre de mon père qui me dit que tu te disposais à partir pour la Suisse. De suite contenté de vous voir partir si tôt. Nous n'y serons, nous, qu'au mois de juillet et je crains de ne pouvoir nous rencontrer. Nous passerons le Simplon vers le premier juillet; nous irons au St Bernard, à Chamounix, à Genève, puis à Saazanne, Triboung, Berne =

= tout le canton & et nous remonterons
à Bâle, en voyant la chute du Rhin à
Schaffouse. A Bâle nous prendrons le
chemin de fer de Strasbourg, puis Nancy
et Paris. Réponds-moi aussitôt à Milan et
donne-moi sommairement le tracé de ton
voyage, afin que nous ayons le hazard
heureux de nous embrasser sur le bord
de quelque glacier, ou, ce qui vaut mieux
dans quelque bonne auberge de l'endroit
nous boirons une fameuse bouteille à la
santé des époux de nos femmes. Ce que jete
propose, c'est une rencontre de quelques
jours. Nous ferons faire à nos dames une
petite excursion ensemble, après quoi, cha-
cun de son côté, se à Paris au moins
se connaît. On se sera en rivières que d
un salon. (1)

(1)

Nous nous sommes rencontrés en effet à Interlaken
où nous nous passâmes plusieurs jours ensemble.

Je ne te dis rien de mon voyage. Tu
connais le pays. C'est encore plus beau
que quand nous l'avons vu. C'est l'époque
de la floraison; dans ce moment l'Italie
est merveilleuse.

Mais il y a une chose qui me plaît beaucoup
plus que les fleurs, que la mer, que les rochers,
que tout le Catalan, c'est ma femme! qui est
très gentille, très douce & &. Enfin je te dirai
comme Arnal, à voix basse, elle me plaît!

Sur ce je t'embrasse et te prie de présenter
à ta femme de la part de la mienne toutes
sortes de civilités amicales.

Adieu, vaux, ton ami toujours &c.

La Roche fit l'année suivante 2 1813 2 un nouveau
voyage en Italie, et m'écrivit deux lettres, l'une datée
de Naples le 6 février, l'autre de Florence le 27 mars.

Mon cher ami,

Je suis à Naples depuis quelques jours et fidèle
à ma promesse, je m'empresse de t'écrire,
Nous avons fait une traversée charmante et

exempte de tout accident; c'est à dire
 que nous n'avons pas eu un seul instant
 à regretter d'avoir un casse. Nous a-
 pris une petite chambre particulière
 pour nous deux et nous étions véritablement
 chez nous. Le bateau ne voyage que de
 nuit, de façon que chaque matin, à son
 cercil, nous ouvrons les yeux dans une
 ville nouvelle. Enfin nous voici à Naples
 Nous nous loué un petit appartement au bord
 de la mer et nous allons dîner tous les
 jours chez un excellent traiteur.

La ville de Naples s'est bien améliorée sous
 le rapport des mendiants; on n'en voit
 presque plus et les Lazzaroni eux-mêmes
 passent comme toutes choses. Ils ont acheté
 des pantalons à trois de pied et dans dix ans
 ils porteront des gants. Rien la poésie de
 paresse. Tout le monde travaille en ce bon
 monde. L'industrie est un monstre qui dev

Tout ça, au train des choses, l'univers ne
sera bien son plus qu'un vaste atelier. Moi,
je tiendrai bon et je resterai comme le
dernier type flaneur.

Nous avons fait avant hier la délicieuse
excursion du cap Misène, de Pouzzole, de
Baïes, de Capri et de la Solfatara. Nous
avons eue la fameuse attrape de la
grotte du chien et de l'œuf à la coque
des bains de Néron. Le temps était
magnifique; la mer du bleu que tu connais.
Je n'ai pas besoin de t'en dire davantage.
Tu te figures aisément le charme de notre
douce promenade. Ajoute à toutes ces
séductions un grand appétit, une omelette
et plusieurs douzaines d'antres du lac
Luzern, le tout consommé à Baïes, près
de ce joli temple de Vénus qui s'élève au bord
de la mer. Vient-elle tes souvenirs sont-ils
trop éloignés pour te rappeler les lieux
dont je te parle. Dis-moi ce que t'est que

de ne pas prendre de notes, L'assom
d'Espagnol!

Le huitième au San Carlo, c'est vraiment
un bien beau théâtre. Je ne le croyais si
grand, nous n'avons rien de comparable
à Paris. On donnait *La sposa fidanza* et
musique de Pacini, très belle, dit-on.
Ce soir on joue *La Sinda*; je pense que
nous irons nous y enlever un moment.
Je me trouvais au théâtre à côté d'un
dilettante italien qui forçait à chaque
instant mon admiration avec force corn
de corde dans les côtes, en me disant *Costi*

(1) Fabrice n'aimait pas la musique. Il
entendait rien. Elle lui faisait l'effet, disant
d'un bruit désagréable. Un soir, aux
Italiens, au temps où il faisait sa com
on lui demandait ce qu'il pensait de *La*
Semiramide: « Oh, c'est beau », répondit-il,
« c'est de la musique balcydonienne ».

ou bello ; à quoi, moi, je baptisais un
bellissima ou bellissimo. Je désire trouver
un autre voisin moins fatigué afin de
sommotter, si j'en ai l'envie.

Nous comptons rester ici jusqu'au 16 février.
La ville de Naples n'est pas intéressante
par elle-même. Quand on a bien vu le golfe
et le ¹musée, il faut courir les environs.
C'est ce que nous allons faire si le temps
nous le permet. Il fait aujourd'hui un vent à
vous jeter par terre ; ils appellent ça le
Sirocco.

Nous serons à Rome vers le 18, et
j'espère y trouver poste restante une lettre
de toi. Donne moi des nouvelles. Si par
hasard = d'est le mot = on joue mes pièces,
fais le moi savoir. Je compte aussi sur
toi pour me tenir au courant des nouvelles
parisiennes. Écris-moi une longue lettre en
manière de gazette et surtout ne me parle pas
politique. Tu peux traiter la question des

Suivres, sur le terrain littéraire, nous pourrions tout entendre.

Adieu, mon bon vieux, je te serre la main et l'embrasse de bon cœur,
 Ton vieux ami...

Florence - 27 mars - 1843

Mon brave ami,

J'ai reçu ta lettre en son temps. J'aurais dû sans doute y répondre plutôt. Mais comme je camine toute la journée, il me reste fort peu de temps pour la correspondance. Ton bulletin dramatique est venu fort à propos. Car je ne savais rien de Paris depuis mon départ. Mais j'avais désiré que tu me parlasse un peu plus de toi et des tiens. Car tu dois savoir que dans mes affections, la comédie n'occupe pas le premier plan. J'espère que tu répareras cette omission dans ta prochaine et que tu m'écouteras davantage sur les personnes et se

choses qui te touchent de près, de façon
que le théâtre ne vienne qu'en manière de
post-scriptum. Et je vais te donner l'exemple.
La santé de ma femme s'améliore de jour en
jour et je m'apprends plus que jamais d'avoir
entrepris ce voyage. Nous faisons toujours un
excellent ménage. Je ne crois pas qu'il y ait
dans le monde un homme plus heureux que moi.
Je ne désire la position de personne. Je ne
sais si l'avenir me réserve de dures épreuves;
mais je jouis en sage du présent en tournant
le dos à l'horizon.

Je me laisse aller avec enthousiasme aux
grandes productions de l'art, Je cultive Raphaël,
André del Sarto, Corrège, Titien et autres magi-
ciens qui me transportent. J'ai fait mon premier
voyage un peu jeune. Il y a mille années que
j'étais incapable de sentir ce qui m'éblouissait
aujourd'hui. Si j'habitais l'Italie, je deviendrais
fou de peinture comme d'autres le sont de musique. Il

fait que le feu de l'art soit bien inten-
 chez l'homme ! Je croyais à peine retrouver
 en moi quelques charbons mourants
 j'ai découvert un brasier. D'accord ai-
 plus de force destructive à la vie sceptique
 et railleuse que j'ai longtemps menée à
 Paris. L'extase me semblait impossible.
 Instable en regardant des bonnes vierges, des
 saints, des adorations des magis et d'
 Rois en Egypte. Eh bien ! mon vieux, c'
 fini, je suis empoigné en très empoigné
 au point que je me trouve tout transformé
 et tout à fait incapable pour le moment
 de savourer, même de comprendre la l'Opéra
 parisienne. Je suis dans un mauvais état
 pour un vaudevilliste et il y a bien sûr
 de Raphaël à un rôle pour Alcide (1).
 Trouve mon état bien misérable ce je

(1) Alcide Bonser, un excellent comique
 du théâtre du Palais Royal.

3
Suis incapable d'en faire un acte. Je
voudrais entreprendre une comédie; mais
j'ai la conscience certaine et triste de
ma faiblesse. Je ne suis pas taillé assez
grandement.

C'est pourquoi je vais prendre le parti
terrestre de me laisser vivre tout doucement
et sans effort, entre ma femme, mes enfants,
et mes amis, amen! Je m'aperçois que
je suis arrivé à la quatrième page. En
voilà assez pour aujourd'hui. Il me reste
à peine la place de t'embrasser...

— Ton vieux...

V

3
De 1843 à 1847 Labiche fit jouer plusieurs
pièces à différents théâtres. D'en cite quelques
unes seulement: Deux papas très bien, Frisette
au Palais Royal; L'Enfant de la maison, Un homme
sanguin, au Gymnase; L'article 960 au Vaudeville.

En 1848 la révolution de février suivie des
journées de juin rendit le séjour de Paris fort peu

Séliman et nous décida, ma femme et moi, à ne plus
s'habiter que quelques mois à Paris. Nous
fîmes choix de Compiegne et nous n'en avons jamais
eu à le regretter.

La bête ne fut pas plus que moi étonnée
l'annonce inattendue de la république et alla
exposer quelque temps à Trouville des agitations
de Paris que les affreuses journées de juin venaient
à ensanglanter. C'est de Trouville qu'il m'écrivit
la lettre suivante le 23 juillet :

Mon cher ami, je n'ai rien à te dire
mais j'éprouve pourtant le besoin de t'écrire
Je te dirai que je me porte bien, que je ne
quelque fois à toi, tu m'en répondras
et nous seront contents tous les deux.
En connais Trouville. Je ne te ferai pas
de descriptions, ma vie est très simple
Je prends des bains, je me promène et
je travaille. Mais je possède par le temps
qui court le plus précieux de tous les biens
c'est le calme plat. Je ne t'ai jamais si
bien apprécié. Je ne me laisse pas du silence

Nous ne voyons personne. Nous ne
parlons à personne et nous savons
à longs traits l'extase du repos. En rimant
très compagne pour ne pas me comprendre.
Décidément Paris est une sacrée ville et
je tourne de plus en plus à l'agriculture et
aux bucoliques. Les petits moutons me font
plaisir et je m'enthousiasme à la vue des
boeufs. Si tu étais là, nous ferions des
bouquets dans les champs. Ma femme est
dans une parfaite conformité d'esprit avec
moi. Elle n'entend plus battre le rappel.
Elle rit, elle chante, elle dort comme une
bienheureuse.

N'as-tu bientôt quitté les affaires ? Nous
achèterons quelque chose dans un pays
tranquille. Nous vivrons comme de bons
paysans, nous planterons des bois. Nous
ferons des foins, du beurre et du fromage. Pour
cela il faudra chercher loin de Paris.

Dans un rayon de 20 lieues, le pays est
brulé. La civilisation nous poursuit
Et puis je veux beaucoup de terrain pour
que s'ennuie ne vienne pas me traquer en
quatre murs. Il n'est pas nécessaire que
le pays soit beau et riche. Ce que s' on
possède, ce que s' on plante s' embellit
à vos yeux. Mais pour réaliser ces vœux
il faut de l'argent ce pour le moment nous
n'en avons guère. Je pense que la France
mangerait encore quelque temps de la vache
ensagée; mais que l'ordre et la prospérité
doivent nécessairement renaître. Dans un
pays matériel comme le nôtre le bien-être
est une nécessité; c'est la première des
constitutions et elle doit finir par triompher
quoiqu'il arrive.

Reponds moi ce que tu voudras,

Le bon vieux...

7
L'abbé ne donna pas suite pour le moment aux
projets de retraite dont il parle dans cette lettre et
le cours de ses productions théâtrales ne se ressentit
nullement. Tout d'abord il fit des pièces réa-
ctionnaires, à la fois la famille, au Gymnase, Le club
champanois, au Palais-Royal, deux succès. Il
n'en fut pas de même de la comédie de l'homme armé,
1790 & bis, cinq petits actes aux Variétés, à l'adresse
des ateliers nationaux. Ce fut une chute avec grand
tapage et violentes menaces à l'auteur. Il fallut
retirer bien vite la pièce de l'affiche, et on en
supprima un acte à la seconde représentation. Elle a
été imprimée en quatre actes. Ce n'était pas sans une
certaine hardiesse qu'on affrontait ainsi la colère
des républicains de ce temps-là. L'abbé ne fut
pas le seul à se livrer au ridicule. On peut se souvenir
des quatre numéros de la Loterie aux idées ou de La propriété,
c'est le vol, qui attirèrent la foudre au Vaudeville
et furent érigés en lois à la République qui une
infime minorité venait d'imposer à la France. Elle fut
pour la grande majorité du pays une surprise parfaitement

désagréable.

Je ne pourrais citer toutes les pièces
 que La Ciche, en collaboration avec Mars
 Michel, Lafrange, Métaisville, Chollet, Chast
 Desnoyer et d'autres encore, fit représenter
 dans les années 45, 49, 50 et 51. Elles sont
 presque toutes oubliées aujourd'hui. En voici
 quelques unes qui furent très bien accueillies
 — Un jeune homme pressé, au théâtre Montpensier
 — ce n'était plus le Palais Royal. On l'a
 dé baptisé, ainsi que la place royale qui était
 devenue place des Vosges. C'était bête, mais
 correct! — Trompe la Belle, dont La Ciche
 et Desnoyer firent plus tard le fils du brigand
 opéra comique en 3 actes, musique de Victor Mars
 — Un garçon de chez Vauy — Embussons
 nous, Polleville — Madame V^e Saiffa —
 Enfin au mois d'août = 1851 = le fameux
 chapeau de paille d'Italie, fantaisie d'une gaieté
 folle, qui après quarante années n'a pas disparu
 de nos affiches.

Après ce gros succès on la part de
 Mars Michel n'est pas insignifiante — c'est just

de se dire — La biche acquit une grande autorité
dans nos théâtres de genre. Ses pièces furent recherchées,
demandées par avance. Il eut des commandes,
comme un bon fournisseur chez qui on va de
préférence.

En 1852, au Palais Royal — ce n'était plus
le Théâtre Montpensier; la bêtise avait été réparée.
— on donna Edgard en sa bonne, avec Lavel;
Soufflez-moi dans l'œil, avec Sainville; Une charge
de cavalerie, avec Richard; Dicolet avec Myrtilles;
Mon Isménis, avec Sainville, Grassot et M. de Thiers;
Le misanthrope en l'aveugnant, avec Sainville et Brassine.
Dans cette excellente comédie qui marque dans le
répertoire de La biche, il eut deux collaborateurs,
Lubize et Girardin. Lubize fut même nommé en
premier. Cette question de collaboration est
parfois embarrassante et fort délicate. Il n'en
est pas moins vrai que Le misanthrope en
l'aveugnant est bien de La biche presque tout seul
et que je reconnais sa touche d'un bout à l'autre
de la pièce.

Deux Variétés, Un monsieur qui prend la manche,
avec Armand, Deux gouttes d'eau, avec Anna.

Ami Vaudeville, Les suites d'un premier lit, avec Félix.
Citons encore trois pièces que La biche fit pour
l'Église Montpensier, une petite merveille qui avait

débuté en 1850 au Palais Royal — elle a
 huit ans — dans la fille Liengardie, s'ins-
 de ces trois pièces de la meilleure. Puis en
 en 1851 — même fait ses dents et en 185
 manna sa cousine ou Grassot, le père Monon

18

du Chapuan de paille d'Italie, était très amusant.
 On a souvent remarqué que les enfants pro-
 en grandissant restent en chemin. A n'en fut
 de même pour Céline Montalant. Devenue une
 charmante femme, bonne et aimée, elle quitta
 le Palais Royal pour le Gymnase où elle obti-
 de nombreuses succès; puis elle entra au Théâtre
 où elle ne tarda pas à être sociétaire. Avec ses
 aimables qualités et son gracieux talent, elle ren-
 à la Comédie française des services distingués et
 mourut assez jeune encore il y a peu d'années.

VI

En 1853 nous eumes, La Biche et moi, une pi-
 aux Variétés, un ami acharné. Ce fut un grand s-
 ce Emma pour qui le rôle principal avait été,
 y fut de tout point excellent. Il y avait plus de
 deux ans qu'on avait proposé l'idée d'un ami
 acharné à La Biche. Elle lui avait plu beaucoup,

1
Nous fîmes le plan. J'écrivis la pièce et la
 remis à La Roche pour qu'il remaniât le
 dialogue, comme il savait si bien le faire.
 Mais l'affaire traîna, cela est raconté dans
 les lettres suivantes dont la troisième est
 empreinte de cette bonne gaîté que La Roche
 a répandue à profusion dans son théâtre, c'était
 une qualité dominante chez lui. Emile Augier la
 lui enviait.

9
Paris - 21 juin 1851

Mon cher ami,

Je pars mercredi pour Spa. J'emporte
 peu de chose à faire pendant mon voyage et
 j'espère avoir terminé votre petite pièce à
 mon retour.....

à toi de cœur...

10
Lagrauge (1), le 11 novembre 1851

Mon cher vieillard,

(1) Le château de Lagrauge appartenait
 à M. Hubert, beau-père de La Roche.

Tristi! Comme tu dois grogner après moi
 En ce te le droit ce je me grogne encore
 plus fort. Je veux toujours t'écrire de
 Spa pour te parler de notre petite pièce
 Elle est gentille. Tu as très bien arrangé
 Il ne lui manque qu'une couche de vernis
 que j'espère lui donner avant peu. La
 question pour moi n'est pas de terminer la
 pièce, mais de la faire jouer. Je ne veux
 à aucun prix retourner au Gymnase avec
 je suis brisé. Notre sujet est trop comique
 pour le Palais-Royal. Je n'ai aucune relation
 avec le Vandewille. Il nous reste donc ses
 Variétés. C'est là que je vise. Mais il faut
 nous y présenter avec la certitude d'être
 reçu. De ma part le directeur s'attend à de
 montagnes de rires et de comique. Il me l'a
 dit et peut-être ne trouverait-il qu'une fine
 agréable là où il espère une bouffonnerie.
 Voici la marche que je compte suivre.

3
J'écris en ce moment une pièce pour Arnal
J'espère qu'elle sera terminée le 15, et si (1)
j'ai la bonté de la réussir, j'aurai la clé du
théâtre dans ma poche.

En voilà bien long pour une petite affaire.
Mais je sais qu'elle t'intéresse et je n'ai pas
crainé de m'y développer...

Bon vieux ami...

Durmont = 16 juillet = 1852.

Mon cher Vieux et bon ami,

Voici bientôt quinze jours que nous ^{sommes} en
train de cuire à Durmont (Wesphalie),
sous un soleil de 32 degrés. J'en ai pas
voulu te donner avis de cette nouvelle avant
d'être en mesure d'y en joindre une autre.
J'ai terminé notre petite pièce, n-i-n-i-
fini... Cela marche très bien et je vois

(1) Arnal était alors aux Variétés.

que ce sera amusant. Aussitôt que je la
recevrai à Paris, je la donnerai à copier et
je te l'enverrai. Je compte sur toi pour
l'imprimer de complète satisfaction. Souviens
toi de ceux du Limoges.

Je te dirai que Byramont est un endroit
charmant, très boisé, très montagneux et
offrant aux promeneurs un parc dont
les plus beaux arbres rappellent ceux du
Forêt de Compiègne. Malheureusement
il faut quatre grands jours pour arriver
dans ce pays Indesque. Il faut traverser
des contrées où le français est complètement
inconnu. Tu juges si je me suis trouvé
en larmes en débarquant sur ces plages
avec ma femme et sept colts (ce qui
n'en fait pas 8). J'ai eu recours à une pauvre
mère grassotienne qui m'a paru fort égaré
les Allemands sans les amener à me
comprendre davantage. Enfin nous avons

fini par arriver; on arrive toujours, et
ici le travail des gestes n'en recommence;
Car le français est une langue morte.
J'ai dû recourir à des signaux pour
chercher des logements, débattre les prix,
arrêter l'heure et la composition de nos
repas &c. Je tournais au télégraphe, et il
fait si chaud!... Enfin nous sommes casés!
Devine où? chez le médecin des Eaux qui
tient en même temps avec sa femme, une
pension de demoiselles. Je suis installé au
milieu de dix huit jeunes allemandes toutes
plus blanches les unes que les autres. Quelques
unes parlent français et nous sommes sauvés!
Ma femme j'enseigne avec elles toute la journée.
Moi, je me tiens dans une prudente réserve
Malheureusement je suis obligé de m'en
écarter un peu. Les eaux que je bois sont
salées et purgatives. Je rentre à toutes
jambes et fort pressé... s'en! Je tombe
sur mon troupeau d'allemandes. Il en
tenne dans tous les coins... c'est très
gênant!... mais, ma foi, la santé avant tout.

que ferais-tu à ma place ?

Morimis ce petit désagrément, nous sommes parfaitement bien ; nous buvons de l'eau, nous nous reposons dans le jour, vu la grande chaleur et le soir nous faisons de délicieuses promenades dans les bois.

Et vous, que faites-vous ? Oh n'oubliez pas de m'écrire !
 Vous ? Je compte bien recevoir une lettre de toi, qui me donnera des détails sur tes projets et vos sœurs. Je te laisse de la marge pour me répondre ; car tu es un peu pressé. Et puis, il fait si chaud ! on ne peut même pas tailler sa plume ! mais je n'ai pas taillé la mienne (1). Je te prie donc de profiter du premier orage qui va rafraîchir le temps pour m'écrire un mot d'Espagnol... à l'Espagnol.

Je viens de recevoir une lettre de Madrid. Il m'écrit que les Théâtres font des succès.

(1) La biche ne se servait jamais ~~de~~ de plumes de fer.

de 36 frs. Tout qu'ils se conduisent comme
cela, nous ne leur donnerons pas notre pièce.

On annonce dans l'Entreprise l'engagement
de Mima aux Variétés. Notre horizon s'éclaircit.
Bon titre à "Un mari qui perd ses frais"
est beaucoup trop long. On sera obligé de le
mettre en petite lettre sur l'affiche ou il ne faut
jamais amoindrir son enseigne. Nous cher-
chons autre chose. Que penses-tu de:
"Un ami acharné" ?

Mais je le garde et il me reste à peine
la place pour te transmettre les amitiés
de ma femme pour la tienne.

Je te serre les mains aussi vivement
que la chaleur peut le permettre.

Un vieil ami...

12 B Voici ma réponse à l'égée à cette lettre
Compiègne le 2 août 1859

La lettre de Pyrmont, mon cher et vieil ami,
nous a fort égayés. C'est très bien à toi de pas
dépenser toute ta gaîté dans tes vaudevilles
ou d'en garder une bonne et aimable part
pour tes amis.

J'aime beaucoup que tu te sois casé dans
 un pensionnat de demoiselles. A la rigueur
 tu aurais pu te présenter comme une élève
 commençant un peu tard l'étude de l'allemand.
 De blonds cheveux, des traits fins, des yeux
 bleus, la taille bien prise, en te servant beaucoup
 avec tout cela tu ferais une très passable
 demoiselle, se contentant un peu de tabac
 mais possédant encore de beaux restes.
 Il me semble aussi qu'avec le régime des eaux
 salines et très purgatives que tu me dis boire en notable
 quantité, le vêtement féminin serait plus commode
 et rien que pour cela, à ta place, j'en aurais adopté.
 C'est si vite fait!... Du reste je n'insiste pas
 sur ce conseil qui d'ailleurs vient trop tard.

J'apprends avec plaisir que tu as fini ta
 petite pièce. J'aime beaucoup le titre de : *Un
 ami acharné*. Nous ferons bien de nous y tenir.
 A toi de coene

Enfin, après bien des retards, la pièce que tu m'as
 fait représenter aux Variétés le 19 janvier 1853. Elle fut

en 1857 au Gymnase où Nina venait de faire
sa rentrée. Il voulut la jouer. Elle lui plaisait le comédien
et il avait fait du personnage principal l'un de ses
meilleures rôles.

Quand nous fîmes jouer Le fin mot, Labiche
me dit que, pour nommer les auteurs, mon nom
n'allait pas avec le sien. Comment en effet venir
annoncer : « messieurs, la pièce que nous venons
« d'avoir l'honneur de représenter devant vous est
« de mess Labiche et Leveaux. » Ce faux air de
ménagerie prétend à être, et s'il est bon pour
les auteurs de faire rire le public, il ne faut pas
que ce soit à leurs dépens. Nous primes pour le
fin mot le pseudonyme de Paul André. Labiche
ne s'en servit qu'une seule fois. Pour un ami
acharné il garda son nom, et moi j'empruntai le
nom de Jolly à l'un de mes meilleurs amis en y ajoutant
mon prénom d'Alphonse. Mais voyez le désavantage
de ceci il est désolant pour moi de vivre
même aux âges futurs un pseudonyme au lieu de
mon vrai nom !

Je me suis fort étendu à propos d'un ami n'habitant
En mot seulement pour en finir; c'est de la
et dans une lettre datée du 25 avril 1853.

Mon cher ami,

13

Je joins à la lettre

On joue de temps en temps Un ami n'habitant
est au bénéfice de Lecteur. Il m'a écrit
pour me demander mes droits ce je n'ai pu
pu les lui refuser. Je pense que, ne te con-
noissant pas, il ne s'adressera pas à toi.

Le centenaire a appris le rôle de Mamma et
va jouer la pièce à Bordeaux, à Gantou
dans tout le midi. Il m'a fait demander un son-
net au public. J'ai heureusement retrouvé le fragment
je le lui ai envoyé.

Je pars dans une heure pour Rueil. Je va-
y passer une huitaine de jours pour terminer
ma grande pièce du Palais Royal (2)

(1) Lecteur n'a pas mangé de m'œuvre à ce
sujet et j'ai fait comme La Biche.

(2) La chasse aux corbeaux, comédie-vaudeville
en cinq actes.

Autre chose ! J'ai été consulter le
médecin en chef des sourds-muets pour
mes oreilles et il paraît que je suis destiné
à devenir sourd comme un pot sur mes
vieux jours. J'ai le tympan de l'oreille
carrée au lieu de l'avoir concave. C'est
très difficile à redresser. Il n'a jamais vu
cela. Voilà pourquoi je n'aime pas la musique.

Comme d'habitude.

VII

C'est en 1853 que La Roche réalisa le désir
qu'il exprimait dans sa lettre du 23 juillet 1848,
en achetant une grande propriété en Sologne. Il
l'exploita lui-même en partie et se livra ~~à~~
à ses goûts champêtres qu'il conserva dans
toute leur ardeur jusqu'à la fin de ses jours. L'agricul-
teur prit plusieurs mois chaque année à l'autour drama-
tique. Donc son temps le plus heureux fut toujours celui
qu'il passait en Sologne, dans un calme délicieux, à l'abri
des agitations de la vie de Paris et des émotions

que donne le théâtre avec ses mille difficultés
 et cette part énorme d'impression d'où naissent
 de continuelles anxiétés.

Voici en quels termes Labiche me parlait de sa
 acquisition :

La Grange 25 septembre 1853.

14

Mon cher ami,

..... Je viens d'acheter dans le soir
 chez une très grande propriétaire et je
 suis obligé d'aller y donner un coup d'œil
 he serait-ce que pour connaître ce que
 j'ai acheté. Il s'agit de cinq cents
 hectares, quelque chose comme mille
 arpents. Je suis à La Grange avec mon
 Michel. Nous faisons des plans et le
 25 du mois prochain je file avec mon
 père et ma femme pour étudier mon
 sol (il ne s'agit pas de musique) ...

Il nous a été impossible d'aller voir
 l'acquisition que je viens de faire
 m'a pris beaucoup de temps et coûté
 beaucoup de démarches. Il faut maintenant
 que j'emploie les quinze jours qui me

3
restent à travailler. autrement je
n'aurais rien pour cet hiver.

La chasse aux corbeaux est une pièce
que j'estime beaucoup, mais qui a
obtenu au Palais Royal un succès grace,
c'est à dire presque un fou. On ne peut
plus donner à ce théâtre que de grosses
Turpinades.

O Alphonse! La comédie serait-elle
donc exilée de la terre! Je le croirais
si l'ami acharné n'existait pas; mais
il existe, on le joue tous les jours à
Montmartre. Heureuse Canicule!

Ecris moi, donne-moi de vos nouvelles
et fais moi savoir comment tu soutiens
l'existence.

Comme d'habitude...

En 1854 La Cécile fit un nouveau voyage en
Italie et m'écrivit ainsi de Zadarine:

Zadarine 6 février 1854.

Mon cher ami,

Enfin nous voici arrivés à Zadarine. C'est
de là que tu m'as fait promesse de s'écrire.

et je m'empresse de prendre la plume pour
 causer un moment avec toi. Je te dirai
 d'abord que nos lettres sont bonnes et que
 notre voyage s'est effectué sans accident.
 Nous nous sommes embarqués à Malte
 pour Malte où il nous a fallu rester 2
 jours à attendre un bateau pour Messine.
 Malte est une petite île fort triste où les
 Anglais arrachent les oranges pour y
 planter des canons. Heureusement que nous
 étions en famille et nous avons réussi à
 tromper l'ennemi de ce long séjour qui m'a
 fait comprendre tous les embêtements
 Robinson Crusoë.

Nous avons atteint la Sicile par Messine
 et Catane. Nous avons visité ces magnifiques
 plaines de S'Etina et surtout Giardini et
 Taormina. Tous mes souvenirs me font
 revenir; j'ai retrouvé la place où nous
 avons dîné dans le théâtre, ayant fait
 les yeux cette vue unique dans le monde.

5
Nous sommes restés trois heures à Assinara
et à Plores dans ces environs.

En somme ce pays me paraît aussi beau
qu' autrefois. Il est aussi sauvage. Les
routes y sont moins bonnes et les pièces plus
nombreuses.

J'ai retrouvé Luigi à Caltane. Il s'est
souvenu de nos noms. Il m'a rappelé qu'il
avait perdu sa mère dans cette tournée et il
a ajouté : « beau voyage ! » C'est toujours la
même connaissance bon enfant. Seulement il se
grise et il est vieux.

Nous faisons presque tous les jours des
excursions dans les environs de Enorme.
Je ne connais rien de plus délicieux que
cette vallée que j'avais si souvent
presque oubliée. Il me semble que je sois

Un guide que nous avions pris à Palerme
pour faire le tour de la Sicile.

du nouveau et l'on est quelquefois
 une précieuse faculté. J'ai vu la ^{2e} Caserta,
 la Bogaria, Montebate, San martino &c
 et je me propose de les revoir encore. Je
 puis m'arracher de ce paradis. Je laisse
 partir mes compagnons de voyage aujourd'hui
 et je les rejoindrai dans huit jours à Naples.

Monte tomme logés au bord de la mer, dans
 un magnifique palais, et vos fenêtres ouvrent
 sur une terrasse de 200 pieds qui longe la
 mer et dont la promenade nous est exclusi-
 vement réservée. C'est une espèce d'isole
 de Salerne, avec cette installation et ce point
 de vue, me retiendrait des mois entiers.

J'ai peu de nouvelles de France. Écrivez-moi
 bien vite à Naples. Reste moi de la manière
 dont tu passes l'existence. Es-tu toujours
 adjoint ? oui, tant mieux ! non, tant mieux
 encore ! Il ne faut faire les choses que
 tant qu'elles vont sont agréables. Voilà

une maxime d'égoïsme. Mais sans un grain
d'égoïsme, il n'y a pas de bonheurs durable.
Jete prie d'embrasser ta femme pour moi
et de recevoir les embrassements siciliens
de ton vieil ami...

Malgré la Solagne et les voyages, le répertoire
de Labiche ne cessa pas d'augmenter. En 1854
et 1855 c'est au Palais Royal: Les Révérends,
La Carte de la Concubine, Un feu de cheminée,
Deux profonds secrets, Otez votre fille, s'il vous
plait; aux Variétés: Un mari qui prend du ventre;
Au Vaudeville: M^{lle} votre fille. Si ce répertoire
est incomplet; mais elle seroit vraiment
trop longue s'il fallait dénommer toutes les pièces
que Labiche fit jouer dans ses années suivantes.
Les lettres que je vais continuer à citer en
indiquent successivement un certain nombre.
C'est bien, je crois, la meilleure manière d'en
parler et de ne pas les livrer à un injuste oubli;
car, je ne sais si je m'abuse, mais cette correspondance
me semble digne d'être singulièrement remarquée.
De bon sens, de l'esprit, du cœur, un style

clair qui s'élève souvent et qui, avec l'accent familial, ne descend jamais jusqu'au commun puis toujours, dans toutes ses lettres, la noblesse; comment ne pas se laisser charmer par un pareil assemblage de trois qualités? La bécotterie n'aimait pas la phrase, mais ne tombait jamais dans la banalité.

Qu'il me soit permis de faire ainsi l'éloge de celui qui fut mon meilleur ami, j'ai été heureux de collaborer avec lui. Rien n'est plus attrayant que de travailler avec la certitude du succès. J'ai refusé des collaborations qui ne me donnaient pas à beaucoup près la même sécurité, mais j'étais enchanté et quelque peu fier quand je lisais à la fin de l'une de ses lettres: « En soit, je suis toujours ton homme, » quand tu m'apporteras un sujet. » Alphonse Roze me disait un jour: « ne collabore pas qui veut avec Labiche; » et il avait raison.

Voici ce qu'il m'écrivait de Rueil le 14 mai,

Mon cher ami,

Je termine en ce moment une pièce et
deux actes pour le Palais Royal. Voici
dans quels termes Dornier nous a com-
mandé ce brillant ouvrage: « Mes enfants,
« je viens d'engager une troupe de danseurs
« espagnols; je dois les faire danser deux
« fois par soirée. Soyez assez bon pour me
« faire deux actes sur ce sujet-là. Vous les
« ferez danser à la fin du 1^{er} acte et à la
« fin du 2^{me}. Allez. Tâchez que ce soit
« très amusant. »

J'exécute ce genre de travail; mais
je n'ai pu résister aux sollicitations de
Michel qui voit là une affaire d'argent
promptement réalisable. Voilà comment on
se trouve poussé et pour ainsi dire entraîné
dans de déplorable constances qui nous
demandent plus de temps à faire qu'une bonne

pièce et ne sont proement aucun bonnes.
Enfin on n'est pas toujours maître de sa
volonté.

Le théâtre du Palais-Royal m'aura fait
bien du mal. Il aura confisqué au profit
de la farce le peu d'éléments de comédie
que je puis avoir dans la cervelle. Il faut
pourtant que je m'efforce ce que je fasse
effort énergique pour rompre mes mauvaises
relations avec ce théâtre, car j'ai toujours
l'espoir et le désir de faire une pièce pour
le Théâtre Français, qu'il me vienne un bon
sujet et je m'y livrerai tout entier. J'espère
que tu seras content de cette résolution,
car il y a longtemps que tu me pousse dans
cette voie et tu es un de ceux dont j'écoute
le plus volontiers les conseils.

Écris-tu ? que fais-tu ? As-tu trouvé un
sujet ? Nous pourrions le traiter l'hiver
prochain, mais pour qui ? Les Variétés
sont dévorées par les orres et les jugements.

Le faux dieu craque sous l'échafaudage.
Reste le Palais-Royal que je mandis et
le Gymnase qui a de grandes prétentions
littéraires. Les temps sont difficiles.
Les auteurs accordent des droits aux
directeurs pour se faire jouer et la pro-
fession devient bien dure pour un honnête
homme. Espérons que l'état de chose
changera.

Réponds-moi un mot à Rueil ou je suis
pour une huitaine de jours et reçoit les
nouvelles de main de ton vieux....

Paris - 26 juin 1854

mon cher ami,

..... Je suis arrivé hier de ma
Sologne. J'étais impatient d'aller à Paris
pour faire mes foins en ensuite pour
confectionner mes eaux. Je suis en train
en ce moment d'étudier le paysan de
Sologne et je le déclare très malin et très

fort. Vous avez bien prendre vos précautions
vous tenir sur vos gardes, il finira toujours
par vous mettre un peu dedans. Le triomphe
c'est de s'y laisser mettre le moins possible.
Je me plais toujours beaucoup dans ma
propriété et j'y trouve les journées trop
courtes et les nuits trop longues.

Je m'occupe peu de théâtre en ce moment.
J'ai fait jouer avec Michel une comédie
pour les danses espagnoles. C'est mauvais
mais cela fait rire et de plus cela fait
l'argent... donc c'est bon...

Bon vieux ami...

Le mot de la fin dans cette lettre de La Rochefoucauld
est malheureusement vrai. Il faut avant tout
qu'un théâtre fasse ses affaires et évite la faillite.
Aussi qu'une œuvre de réelle valeur se joue
devant une salle à moitié vide, vite on la
écrite de l'affiche, tandis qu'une pièce plus
que médiocre, mais qui grille une des étoilles du jeu

va avec des folles recottes à la centaine. Demandez
aux directeurs. Ils vont dire qu'il n'y a de bonnes
pièces que celles qui font de l'argent. Comme le
dit La Ciche ; « C'est fait de l'argent... Donc c'est
« bon. »

VIII

La Ciche s'était marié en mai 1842 et en 1855
aucune espérance d'avoir un héritier ou une héritière
n'était apparue. La maison sans enfants, c'est
bien triste, a dit Victor Hugo, en des vers charmants.
Enfin après treize ans de mariage, voici
ce que La Ciche m'écrivait de Paris le 15 novem-
bre 1855 :

Mon vieux bonhomme,

Nous voici enfin revenus à Paris depuis
avant hier et j'ai déjà repris le collier de
mère. Mais j'arrive au point important,
à la santé de ma femme. Je te dirai qu'elle
est complètement établie. J'ajouterai que
nos espérances augmentent à vue d'œil et
qu'elles sont devenues une certitude. Je ne
crains plus que les accidents, j'ai toujours
peur qu'elle ne tombe, ou qu'elle se ve les brise.

Je voudrais pouvoir s'attacher dans du
coton; mais il paraît qu'il faut de l'exercice
de façon que pour moi l'inquiétude commence
avec le bonheur.

Je n'ai pas grandes nouvelles à te donner
de Paris. J'y aime. J'ai beaucoup de pièces
en répétition ou prêtées à y entrer. Malheureuse-
ment les recettes ne baissent pas depuis trois
mois, de sorte qu'il s'est établi un barrage
dans chaque théâtre; et puis voici venir
les sœurs et je ne sais quand je serai jonné
mais je m'en console facilement en pensa-
nt à un petit héritier qui me pousse. Les affaires
de théâtre m'inquiètent bien peu...

Ton vieux ami...

Paris le 2 Janvier 1856.

Mon vieux ami,

Je te souhaite une bonne année... accom-
pagnée de plusieurs autres. Si j'avais le temps
je te ferais des vers; mais la poésie n'est
pas mon fort. Je te prie d'accepter mes

Compliments en prose. J'ai reçu ta char-
mante lettre du 20 Décembre et je voudrais
t'en répondre une de même dimension et
aussi spirituelle. Mais à Paris nous n'avons
pas le temps d'avoir de l'esprit. Les jours
sont trop courts; c'est pour quoi nous sommes
bêtes comme des pots; ce qui ne nous empêche
pas de bien aimer nos amis.

Je te dirai que mon bonheur croît de jour
en jour et ma fille s'annonce on ne peut mieux.
= Dans ce moment nous désirons une fille et
par conséquent nous croyons à une fille =
ce sera peut-être un garçon. quoiqu'il arrive
l'enfant sera le bien venu. La santé de la mère
est excellente et le père est triomphant. Il
paraît que le plaisir a fendu ma bouche
jusqu'aux oreilles. C'est laid, mais c'est
expressif!

On parle de guerre avec la Russie et bien
à la réception des Quisottes on était

déjà sur le Rhin. Je ne sais pas ce qui
arrivera de tout cela. Quant à moi, j'
verrais la fin avec plaisir; car je ne
vois pas où nous allons.

Je continue à faire mes vaudouilles
comme si nous étions dans un champ
d'oliviers. J'en répète trois dans ce
moment et j'en ai encore d'autres sur
la planche. Malheureusement le Suer
des Rives est retardé tout ce que je
peux être j'en ai avant le mois de février.
J'espère que tu écarteras à Paris pour
donner un coup de main...

Ce on s'est aimé

Voici les titres de quelques uns des pièces
dont parle Labiche dans cette lettre et qui
sont en 1856, 57 et 58:

Palais-Royal: Si jamais je te pince, avec
Ravel en ligne d'aval — III des de Montefu
= 3 actes = avec Arnal, — Section aux ma
Variétés = Les chœurs de ma femme, avec

Gymnase = Un genre en surveillance, avec
Ruma.

IX

En 1856 je proposai à Labiche
l'idée du Baron de Toucherif. Il l'accepta
et la modifia tout d'abord en lui donnant
une forme plus scénique. Nous fîmes le plan
en Sologne, au château de Lannois. Quelques
uns de ses collaborateurs y ont plus ou moins
séjourné, Marc Michel, Edouard Martin, Alfred
Delacour, Emile Augier, et un certain nombre
de pièces y ont été faites. Je restai quatre
jours à Lannois. Labiche fut pris d'une
violente migraine. Il voulut cependant
s'occuper de notre plan, mais je revins
à Compiègne avec un travail à peine
ébauché. Les scènes principales étaient
écrites en blanc.

Peu de temps ^{après} on joua au Gymnase les Bourgeois
Gentilshommes, comédie en trois actes, de D'Amboise
et Châteauneuf Barrière, deux noms occupant

les premiers rangs à cette époque. Le sujet
de cette comédie qui n'a pas eu le succès
qu'elle méritait, avait quelques points de
ressemblance avec celui de Baron de Bonche
et je pensai tout d'abord qu'après Les
Bourgeois Gentils hommes notre pièce devenait
impossible et qu'il nous fallait y renoncer.
Je fis part de mes craintes à La Grange qui
me répondit dans la lettre suivante qu'il ne
le partageait pas :

La Grange 21 juillet 185

mon cher ami,

me voici installé à la Grange depuis
quelques jours. J'aurais voulu te répondre
plus tôt, mais j'ai eu tant d'affaires à
Paris qu'il m'a été impossible de trouver
un moment pour prendre la plume.

J'ai vu en toi Les Bourgeois gentils hommes.
Il est évident que notre idée est moins frivole.
Si les auteurs n'ont pas suivi la même voie

9
que nous, ils ont incontestablement
affirmé notre sujet. mais cela ne doit pas
nous empêcher de le traiter, d'autant mieux
que l'une pièce a disparu de l'affiche et qu'elle
ne sera probablement pas reprise, au le jour.
La première scène de leur pièce est, comme
idée, de la même famille que celle que nous
avons trouvée. Dans Les Bourgeois Geoffroy
compte avec son cocher. Il trouve tout
trop cher et développe la petite bourgeoisie
qui fait contraste avec son titre. Notre
Potard ramasse du bois mort et vend ses
pêches, tout en ordonnant à ses domestiques
de s'appeler baron. Il y a là une petite
ressemblance; mais cela disparaît bien
vite avec l'action et je pense que nous ne
devons pas nous en préoccuper, ainsi donc
travaille librement et gaiement, comme si
l'autre pièce n'existait pas. Plus j'y
songe, plus je trouve notre donnée heureuse
et le plan bien épais, d'espérer que nos

deux noms & l'espérance ont une fois de plus
dans un bon succès. Courage! Courage!

Rien de nouveau à te dire. J'ai quitté
la Sologence avec regret. Je suis pris d'un
violent amour pour ce pays calme et sans
Il me semble que j'y trouve le silence, le
le repos; ce qui n'est pas un petit bonheur
quand on quitte cette vie si bruyante et si
agitée de Paris.

Je te remercie beaucoup des quelques
jours que tu m'as donnés. C'est une bien
bonne épreuve pour l'amitié que de se cam-
brer un peu dans un désert. Celle qui est bonne
et solide résiste à cet exil; elle fait mieux
elle prospère ou s'épanouit et pour mon compte
j'ai été bien heureux des bonnes journées
que nous avons passées ensemble. Cela m'a
rapporté à 20 ans en arrière.

Adieu, mon cher et très honoré adjoint.
Ton sincère ami

J'écrivis la pièce, j'en envoyai à La Roche
et voici ce qu'il me dit de mon travail:

La Grange - 27 Septembre - 1857 =

mon cher ami,

Je me suis enfin débarrassé d'une pièce
en trois actes qui devait être livrée à la fin
du mois dernier et j'ai pu lire ton travail.
C'est gentil, mais un peu sec. Ce n'est
pas assez développé. La pièce ne durerait
pas plus de vingt cinq minutes si on la
jouait telle qu'elle est. Le mouvement n'est
pas assez accusé et le rite est encore
à l'état de somnambule. Il faut animer et
grossir tout cela. Je vais partir dans une
huitaine pour la Belgique et j'espère rappor-
ter la chose terminée à la fin de novembre.

Je suis ici dans le paradis. La vie de
campagne m'attire avec passion. Je fais
de immenses plantations et un peu d'agriculture.

Malheureusement je ne puis jouir de
 tout mon temps, mon existence est
 trop émaillée de collaborations. Il
 en l'imprudance d'accepter la Rix
 du Palais-Royal avec Delacour et
 le hi consist en ces messieurs arrivés
 aujourd'hui. Il va falloir dire adieu
 à mes sièges et à mes lapins. J'ai
 cependant bien peu le cœur au théâtre
 en ce moment. Il paraît que je vien
 d'obtenir une chute en trois actes
 Palais-Royal pour le début de Madame
 mais là, une vraie chute! on n'a pu
 l'arrêter finir la pièce. Dormez
 qui la connaissait pour avoir assisté
 à une répétition, nous garantirait
 un succès si on voulait lui laisser
 mettre l'ouvrage en scène, mais une
 chute énorme si la pièce était jouée

3
comme on la répétait. Ron e avons demandé
Dormonil père; son fils nous l'a refusé et
nous sommes tombés.

Et il en tombera bien d'autres! Le théâtre
est sur une mauvaise pente. Il ne peut
vivre que par la drôlerie et les grands
farceurs sont partis et les metteurs en
scène sont sérieux comme des notaires.
Ils ont toujours l'air de monter un
testament.....

André pousse comme un champignon,
mais son élocution laisse à désirer.
Il s'engage dans des histoires dont
il ne peut sortir. Les mots lui manquent
comme les idées à son père. Alors il
trépigne, il se fâche et pleure! Et dire
qu'il sera peut-être avocat!.....

Ton vieux ami...

Dans la lettre qui précède La Gêche parle

de deux pièces jouées au Palais-Royal =
 En nuant les chinois, tenue en deux tableaux
 en se grain de café, pièce en 3 actes qui n'a vu
 qu'une soirée. Elle n'a pas été imprimée.

Labiche termina sa lettre en me parlant
 son fils André qui avait alors deux ans et
 demi et qui est aujourd'hui Maître des Requêtes
 au Conseil d'Etat.

Contrairement à ce que ^{me} j'étais espéré cette
 lettre du 27 septembre, Labiche revint de Soloy
 sans avoir touché au Bateau de Lomaxevise.
 J'en fus un peu contrarié; mais il ne faut
 pas perdre patience avec un collaborateur qui
 fait que soi. Enfin plus tard, plus d'un an après
 il en reprit le dialogue et fit un excellent
 travail, ou il m'en ce que j'appellerai sa marque
 de fabrique. C'est ainsi que les pièces de Labiche
 faites en collaboration, lui appartiennent bien
 légitimement, malgré la part qui revient à
 collaborateurs. Elles n'auraient pas sans lui
 cette saveur qui se reconnaît tout de suite son

le bouquet d'un grand crin; elles s'auraient
put cette irrésistible gaiété, ces mots bien en
telle qui vont droit au public et qui ont souvent
fait dire après une première: « Voilà du bon
La Roche! »

V
Revenons à Lomchévif, nous ne savions en
le faire jouer l'été que par deux jours 1859,
La Roche rencontre Montigny qui lui fait d'aimables
propos, La Roche lui parle du Baron de Lomchévif,
Montigny accepte et quelque temps après la pièce
était mise en répétition, c'était au mois de mai.
La Roche ne vint qu'à une seule et je fus
plusieurs fois embarrassé pour résister
aux demandes de changements que me faisait
Montigny. Il le pressait d'assez haut avec
moi qui, comme auteur dramatique, avais
peu de titres à lui opposer. Cependant je tins
bon et quitte à lui causer un léger mécontentement,
je n'acceptai aucun des changements qu'il me
proposa.

J'étais enchanté de Gœlffray, mais Lesueur

aux dernières répétitions ne s'est pas prononcé
 pas un mot de son rôle. Cela m'inq^uétait
 et quelques jours avant la représentation
 j'écrivis à Labiche à ce sujet. Voici sa réponse.

Launoy le 12 juin 1859.

Mon cher ami,

Je reçois ta lettre aujourd'hui bien vite
 et malheureusement ma réponse ne pourra
 partir que demain ce n'est la semaine maudite
 matin, jour de la première représentation.
 Tu as en tort de ne pas dire à Montigny
 sans le troyen de l'oreille au mot de Lesueur
 le succès d'une pièce tient souvent à un
 scène et à un acteur. Les grossièretés de
 Lesueur peuvent indisposer le public et
 amener des sifflets. J'espère que la répétition
 générale aura éclairé Montigny sur ce
 danger. Maintenant il n'y a rien à faire.
 Le jour de la première on ne fait plus d'obser-
 vations aux acteurs de crainte de les
 démonter. Il faut au contraire les enco-
 rager et leur dire qu'ils sont excellents.

Je te prie de m'écrire un mot mercredi
sur le résultat de notre soirée. J'ai ici
un collaborateur qu'il m'est impossible
de quitter. Sans cela je serais allé faire une
pointe sur Paris pour me trouver au feu à
côté de toi. Mais j'espère que tout se passera
comme à Magenta.

Je te prie de m'excuser auprès des
artistes et de les remercier pour moi après
la pièce, surtout Geoffroy. On embrasse
ordinairement les dames... pas les hommes!
Mais on n'est pas forcé.

Adieu, mon vieux, bonne chance. J'ai
bon espoir. Écris-moi le plus tôt possible.

Ton vieil ami...

La première du Baron de Lamberville fut donnée
le 15 juin 1859. Tout se passa bien. Geoffroy
fut parfait; Milanie joua la baronne à merveille.
L'œuvre commença une scène par la fin, mais le
public ne s'en aperçut guère. Il y eut succès et
succès complet.

Je m'empressai de donner la bonne nouvelle
à un très excellent collaborateur qui m'entraîna
de la voir le 1^{er} juin :

Mon cher ami,

Je te félicite au sujet de nos succès de notre
bon et franc succès qui m'est confirmé
par une lettre de Marc Michel que je reçus
en même temps que la tienne.

Tu as bien fait de disposer de mon service.
Mais c'est une corvée énorme que de dis-
tribuer tous ces billets. Heureusement que tu
as ton Cercle ! Enche que Dintemple se
le tien plaisir (1). Il est grincheux quand
on ne le met pas sur le devant.

Tu devrais, quand la pièce sera imprimée
en envoyer un exemplaire à M. Lanté (2)

(1) Un de nos amis, habitué du Cercle de
Arts, très difficile à contenter.

(2) Le Général Lanté, Aide de camp
de l'Empereur ; auprès de lui pendant la
campagne d'Italie.

Il a eu la bonté de s'intéresser à la pièce et
il lirait ça dans son quadrilatère. Cela
viendrait le surprendre comme un petit air
doux d'air français.

Je suis heureux, mon vieux, que nous ayons
gagné ensemble notre Magenta. Il m'est été
très pénible d'échouer avec un bon et vieil
ami comme toi. Tu m'aurais méprisé, Alphonse!

Si tu restes quelques jours à Paris, jette
moi un petit mot à la poste pour me donner
des nouvelles des représentations suivantes.
Dis-moi aussi s'il y a quelques chats
dans la salle. S'il est on n'y rencontre
habituellement que des souris qui rongent
les banquettes.

Présente mes meilleures amitiés à ta
femme. André vous adresse sous la présente
enveloppe deux de ses plus beaux baisers.

Adieu, Espagnol!

Ton vieil ami

Autre lettre :

Paris 28 octobre 1859

Je devais t'écrire de Cologne en je t'
de Paris — l'homme propose au l'Empereur
dispose — Voici la chose. J'ai d'
mandé en toute hâte pour venir sui-
les répétitions d'une pièce en 3 act'
qui sera ^{jouée} à Compiègne le mois prochain
devant l'Empereur par les artistes de
Vau de ville. J'aurai donc le plaisir
de te tenir la main dans une quinzaine
de jours, à moins de contre-ordre de
de haut lieu.....

Si tu tiens à amuser complètement
l'Empereur, tu devrais intriguer pour lui
faire jouer aussi à Compiègne le Baron
Douchesif par la troupe du Gymnase qui
doit concourir à l'éclat des fêtes.

Je n'ai plus d'autres nouvelles à te donner
Je suis à centi par mes répétitions qui
sont de quatre heures par jour. ~~Je suis à centi~~

Je n'y vois plus clair en sortant de la
12e s'etonne donc pas si je suis pas
Arcole ! Je n'ai que la pretention de
l'aimer beaucoup ce je te le dis.

Comme il amira.

Pour donner satisfaction à La Roche ce,
je dois le dire, à moi aussi, je fis demander
à l'Impératrice par le Maire de Compiègne que
le Baron de Pouches fut joué au Theatre de la
Com. L'Impératrice y consentit gracieusement et
le jour même l'ordre fut donné à Montigny
la représentation eut lieu le 18 novembre
Il y a eu trente neuf représentations données
au Palais de Compiègne pendant le règne de
Napoleon III. J'ai assiste à toutes ce je puis
dire que peu de pieces y ont fait autant de
plaisir que ce petit acte de Pouches.

Le 22 novembre j'écrivis à La Roche :

Mon cher ami

Et il doit être satisfait de l'accueil que
 le bon cherif a rendu à la Com. Cela a pris
 des proportions qui m'ont vraiment surpris
 et depuis on n'a guère parlé d'autre chose. J'imagine
 que l'Empereur n'avait si bien vu de ce Congrès
 être qu'on entend de toute la salle.

Maintenant voici pourquoi je t'écris. Une
 personne du château m'a demandé si tu es
 décoré. J'ai répondu que non et que tu mérites
 parfaitement de l'être, comptant de plus nombreux
 succès que beaucoup d'autres dramatiques qui
 le sont. On m'a demandé une notice indiquant
 la liste de tes pièces, ta position, tes opinions
 politiques. Je l'ai faite tout de suite et de
 mon mieux; Elle a été remise à M. Baccaro
 ce soir même on m'a dit qu'elle avait été bien
 accueillie. Maintenant c'est à tes Quatre
 mains à finir la besogne et je crois que tu
 n'attendras pas longtemps.

Ton sincère ami,
 Alphonse Lacroix

3
Le 24 Sabiche me répondit:

Mon cher ami

Je reçois à l'instant ta bonne lettre et je te remercie du plaisir qu'elle me cause. Si jamais j'ai la X, je serais bien heureux de t'en devoir un petit bout. Je te la prêterai quand nous serons sans témoins et nous la porterons au quart-d'heure.

2
Tu avais dû ajouter à la notice sur mon compte que j'étais membre de la Commission des auteurs et que c'était ma véritable élection; mais on ne pense pas à tout.

On me dit que nous jouerons les Petites mains à Compiègne lundi ou mardi prochain et le directeur m'a soufflé dans le tuyau de l'oreille que je ferais mieux de me faire faire une culotte courte, parce qu'il se pourrait que je fusse invité à la table de l'Empereur. Il en parle à personne; car si par hasard je n'étais pas invité, je ne

voudrais pas que ma enlote eût
la moindre publicité.

A bientôt donc, mon vieux ami

La enlote ne devait pas servir cette
fois, ce ne fut que plus tard, La Biche n'
fut décoré en les autres invités dînèrent
à la table de l'Empereur s'ils étaient décorés
si non, ils dînaient à la table du commandant
du Palais.

Les Petites mains furent jouées le 29 novembre
la représentation fut très froide
la croix de la Légion d'honneur se fit un peu
attendre. Ce ne fut qu'en 1861 que La Biche
fut décoré. Je lui envoyai mes félicitations
et voici sa réponse datée de Rueil le 17
août = 1861 =

Merci, mon bon et vieux ami, j'
suis sûr de plaisir que te ferait l'Empereur
me décorant, mais il ne m'en fera
pas un moins grand le jour où il donnera
le petit ruban rouge à mon bon voisin
de Compiègne. Si tu étais un peu intrigué

il me semble qu'il te serait facile de
 l'avoir par m. l'arc. nous enverrons
 de cela ; car je serais bien heureux de
 faire triangler ma croix avec la tienne.
 Tu sais que Radot (1) a été décoré aussi,
 avec Lubanski ! Il ne manque plus que toi,
 et ça m'en va...

Si tu veux me voir, ne viens pas à
 Paris ; je suis à Rueil, vis-à-vis de
 Rueil, Je comprends ta curiosité de
 regarder ma binette décorée. Je porte
 cela avec majestuosité. Mais cela ne
 tient bien chaud. Je traîne à peccer
 les plumes...

XI à toi d'amitié...

La période de 1860 à 1864 fut très
 brillante pour la Giehe. C'est en 1860
 que deux timides, un petit acte très bien venu,

(1) Valery Radot, un de nos camarades du
 collège Bourbon — Bibliothécaire au
 service.

qui a été beaucoup joué dans les salons,
 et l'excellente comédie que tout le monde connaît
 le Voyage de M^r Perrichon; en 1861, Les Pivots
 du Capitaine Gic qui fut la Ronde aux yeux ~~et~~
~~M^r Perrichon~~; en 1862 = Les Petits Oisillons
 Les 37 Sols de M^r Montandon, La Station Champêtre
 en 1863 = La Commode de Victorine, C'est un
 Le bien aimé; en 1864 = moi, 3 notes aux Étonnés
 Un mari qui lance sa femme, 3 notes au Gymnase
 et La Cagnotte. J'en pourrais citer plusieurs autres.
 Deux nous voyons pour 1860 l'un des plus
 beaux succès de La Gic, le Voyage de M^r
 Perrichon. Cette charmante comédie, l'une des
 meilleures du répertoire moderne, ne fut pas
 appréciée tout d'abord comme elle le méritait. Mais
 plus tard reprise à l'Odéon, sous la direction
 Duquesnel, elle eut deux cents représentations
 de suite et contribua pour une bonne part
 à faire de La Gic un académicien. Souvent
 en parlant de lui on dit l'auteur du Voyage
 M^r Perrichon.

Les Petits Oisillons, joués au Vaudeville en
 1863, ne firent pas d'argent et disparurent

reste vite de l'affiche. La biche aimait beaucoup
cette pièce et ne se trompait pas. Elle a été reprise
il y a peu de temps aux Français et y a reçu un
très bon accueil.

Célimare - le bien aimé - représenté au Palais
Royal en 1863, passa, selon l'avis de bien
du monde, pour le chef-d'œuvre de La biche.
La première en fut donnée le 27 février et le jour
même La biche m'écrivait: « c'est ce soir la
« grande bataille, aytai un peu peur. » Ce ne fut
pas une bataille, ce fut un triomphe.

J'aime beaucoup la Comédie de Victorine jouée
cette même année. Le rôle de Geoffroy y est
si naturel exquise. L'écrire se comédie en
jubilés de La biche. Il ne faisait qu'un avec lui,
Et sa comme tout était vrai, absolument vrai!
ce n'était plus tel ou tel personnage, Ferrichon,
Célimare, Dorval, Ratinais, et ambourcy;
c'était Geoffroy, c'est à dire la vie réelle,
et le théâtre semblait n'y être plus pour rien.
Aux Français, en 1864, moi réussit, mais
il est pas le succès que la pièce méritait.

Il y a au troisième acte une scène qui est
 l'une des meilleures que je connaisse au
 théâtre.

Le mari qui lance la femme — Gymnase
 1864 — est une comédie de Siniense
 Valère. Sarah Bernard y fit ses débuts
 dans un rôle secondaire de princesse
 russe. Le lendemain de la première elle
 partit pour Bruxelles, laissant la direction
 d'ours et en laissant en se contentant d'écrire
 un mot à Montigny, en le priant de
 se pardonner à une pauvre taquine. Il fallut
 faire lire le rôle, mais cela n'eut pas
 d'importance et passa inaperçu. Sarah
 était alors parfaitement inconnue.

Je finis ces quelques citations par
 Cagnotte, qui n'a eu en la cette amusante
 comédie qui date de 30 années et dont
 public, en se renouvelant, ne se lasse
 jamais. Voilà des modèles de franche
 gaîté qu'il est permis de considérer com

9
comme des chefs d'œuvre défiant l'action
du temps.

Je viens de citer *Moi*, comédie en trois
actes que La Grêche a faite en collaboration
avec Edouard Martin pour le Théâtre Français.
Voici ce qu'il m'écrivit à ce sujet le 19 septembre
1863 :

Mon cher ami

Tu m'es seulement ; car je pars demain
pour la Sologne et je suis dans mes pré-
paratifs.

Je veux t'annoncer une nouvelle qui te
fera plaisir. J'ai lu il y a quelques jours
une pièce en trois actes au comité du Théâtre
Français et elle a été reçue dans l'excellentes
conditions. Il y a longtemps que tu me penses
vers cette maison et je suis certain que tu
te réjouirais de m'y voir arrivé.

J'ai beaucoup travaillé tout l'été à ma pièce
des Français et je n'ai pas eu le temps de chercher
aucune idée pour nous deux. Je vais y rêver en
Sologne, en chassant, et s'il me vient quelque chose,

je te te mettrai de côté, mais quand
 je suis seul, j'ai l'esprit bien paresseux
 Voici ma réponse à cette lettre
 Compiègne, 23 sept. 1863

Mon cher ami

J'ai lu ta lettre hier soir à notre retour
 d'une agréable promenade à Bâle, à Em-
 me sur les bords du Rhin et tu ne pouvais
 donner une nouvelle qui me fit plus de plaisir
 Tu as bien fait de m'écrire. Je suis de ce
 qui éprouvent un véritable contentement
 de cœur en apprenant ce qui arrive
 d'heureux à leurs amis et tu sais que
 je n'ai guère de meilleurs amis que
 toi.

C'est vrai qu'il y a longtemps que
 je désire te voir au Théâtre Français
 parce que je te sais d'excellentes qualités
 pour y réussir. Tu as l'inépuisable honneur
 d'être l'arrière cousin, pour qu'on ne
 dise l'arrière neveu de Molière, et quand
 tu entras dans sa maison, ce n'est pas

un étranger, c'est un membre de la famille
qu'on y reçoit, tu ne bien fait peut-être
de ne pas t'y présenter plus tôt. Tu
n'avais pas cette maturité de talent
que tu possèdes aujourd'hui. Il te fallait
tempérer quelque peu cette gaieté rare,
parfois chez toi d'une allure un peu folle,
d'un naturel exécrable qui permet si
bien à la raison de se faire écouter.
La bonne et franche gaieté mise au service
de l'idée sérieuse et philosophique, n'est-ce
pas là toute la comédie? n'est-ce pas là
ce qu'a fait Molière, le nom le plus grand
de l'esprit français?

Tu me dis que tu n'as pas eu le temps
de chercher une idée pour nous deux, mais
que tu te proposes d'y rêver en chassant sur
tes terres de Solagne. Je t'en remercie de tout
cœur, Je serais très heureux si, un peu plus
tôt, un peu plus tard, la collaboration Labiche

92

de M. Sphons. Jolly comptait un succès de plus
 son vieux ami.

Le succès que je demandais à la colla-
 zation Labiche et Sphons. Jolly se réalisa
 quelques années après avec La Grammaire
 dans des proportions que nous n'aurions
 jamais osé espérer. J'en parlerai plus loin.

Le 14 décembre je reçois de Labiche la lettre
 suivante :

Chez ami,

J'ai une petite fée dans ma main
 qui m'apprend toutes les bonnes nouvelles.
 Elle me dit que tu as dîné hier samedi
 avec l'Empereur. Je ne te demande pas
 si tu n'as bien dîné. L'émotion paralyse
 le coup de fourchette. Mais tu dois être
 bien content de cette distinction, ma petite
 fée ajoute qu'il est question de te donner
 petite robe rouge. C'est moi qui serai con-
 cejont-la ! Je te promets d'en fumer une
 à trente sols !

On m'a dit que la pièce de Sardou n'a
 obtenu qu'un succès d'estime, c'est-à-dire

3
froid. ~~Je ne dis pas que j'en suis content ;~~
~~Mais je n'en suis pas fâché, parce que je dois~~
~~passer après lui.~~ Je ne dis pas que j'en suis
content ; mais je n'en suis pas fâché, car
je dois passer après lui au Théâtre
Français, et s'il obtenait un succès
abracadabrant, je pourrais bien éclorer
avec les chaleurs.

A toi de vieille amitié.

Voici ce que j'ai dit de la représentation
de la pièce de Jules Sandeau dans mon livre
de Théâtre de la Cour & de Compiègne :

« Le samedi 12 décembre le Théâtre Français
« donna au Palais de Compiègne la première
« représentation d'une comédie en quatre actes
« de Jules Sandeau. La pièce, malgré une
« interprétation excellente, eut un succès
« froid. A Paris on la seconda représentation
« eut lieu le lendemain, on fut plus sévère,
« beaucoup trop même, on siffla et grogna
« eut peine à faire entendre le nom de l'auteur.

« Il faut bien dire que les sifflets ne
 « s'adressaient pas à l'auteur de Jules
 « Sandeau à la quelle d'exquises qualités
 « détail devaient au moins épargner une
 « pareille injure. C'était une protestation
 « Le public de Paris, avec ses excessives
 « susceptibilités de juge souverain, n'inter-
 « dit pas qu'une pièce fut jouée au 2^e théâtre
 « de Compiègne avant d'avoir passé devant
 « lui. Allait-on donc revenir au temps de
 « Louis XIV où les comédies de Georges Dancourt
 « et du Bourgeois gentilhomme avaient été
 « jouées, l'une à Versailles, l'autre à Chambourc
 « avant de l'être sur le théâtre du Palais-Royal
 « que vous savez ? Il en est toujours ainsi
 « L'Empire aurait déjà depuis plus de cent
 « ans ; c'est bien long dans un pays comme
 « le nôtre. L'opposition, très faible dans
 « les premières années, commençait à gagner
 « du terrain et saisissait tous les moyens
 « d'attaque qui pouvaient avoir quelque chance

5
« de succès. Compiègne lui fournissait un de
« ces mille moyens et l'on disait sur les
« séjours de la Cour les choses les plus
« malveillantes et les plus fausses. On prenait
« à merveille; car tout est bon pour attaquer
« un gouvernement, tandis que, lui, pour se
« défendre
« n'a souvent à donner qu'une raison qui est
« bonne, ~~mais dont on ne veut pas~~ qui
« est vraie, mais dont on ne veut pas.»

XII

C'est en 1864 que je parlai pour la
première fois à Lacaze du sujet de la
Grammaire. Je n'avais fait qu'une ébauche
indiquant l'idée. C'était bien loin de ce que
la pièce est devenue depuis. La lettre qui
vous le fait voir en donnant un aperçu de
ce premier travail;

Ennougat le 1 août 1864:

Mon cher ami,

Je reçois ton aimable et bonne lettre
au moment de partir. Nous quittons

En Lorraine après demain mercredi
 nous nous rendra de suite à Lagrange.
 J'ai prolongé mon séjour ici plus que
 je ne fais d'ordinaire à cause de
 mes ouvrages, car je fais construire
 ce ce n'est pas une petite affaire
 dans ce pays. Enfin le plus gros est
 fait, les murs sont élevés, la corniche
 est posée. Il ne reste plus que les
 parquets, les portes, les fenêtres,
 les cheminées, les glaces, les peintures
 et les papiers. En sois que c'est peu
 de chose, tout cela se fera sans me
 et j'espère trouver le tout terminé
 à mon retour à la fin de septembre.

Ces travaux m'ont pris beaucoup
 de temps et cause d'énormes dérangements.
 Aussi n'ai-je presque rien fait
 cette année. Delarouze est venu passer
 un mois et nous avons construit un
 plan en quatre notes pour le Gymnase.

7
Ensuite Martin est venu; mais le pauvre
ce brave garçon est arrivé aux dernières
limites de la cécité. Il est d'une
tristesse profonde et sa situation
est navrante. Nous avons pourtant
réussi, à force de courage et de persévérance,
à faire un acte pour les Français. Rien
de tout cela n'est écrit. Je vais m'en
occuper à Lagrange avant les chasses.

J'ai lu le scénario que tu m'as remis
et je t'ai orné d'une petite note, afin de
fixer mon impression. Il m'a semblé
que dans ton intrigue, tu ne faisais pas
une part assez large à l'idée originale
de la pièce. Tu t'es laissé entraîner
par une petite histoire de mariage qui
n'offre pas un grand intérêt et tu as
négligé les développements de l'idée princi-
pale, je veux parler de l'homme arrivé
à une assez haute position et qui ne sait
pas l'orthographe. La pièce est toute là,

98

ce il ne faut pas la chercher ailleurs
nous nous occuperons de cela cet hiver
à Paris.

à toi....

~
~
Nous passâmes en effet l'hiver suivant
cinq soirées à faire le plan. Cela fut très
gai et nous amusa beaucoup. La biche tra
le mot Encrymatoise qu'un fougueux archéo
guc applique par une déplorable erreur au
délbris d'un vase nocturne et je n'en fis
sais pas de vice, tombé en pensant qu'on
ne pouvait guère risquer cette bonne
plaisanterie devant le public. Je me
trompais et bien au contraire, le mot
eut un succès prodigieux.

Quand notre travail fut terminé, Sabi
fut très satisfait et me dit : « Vois-tu
« en fait de plan, j'en y connais ; en vo
« un qui est bon, et maintenant la pièce
« est faite. » En effet il est incontestable
qu'un plan bien fait, développant une

9
bonne idée est la meilleure condition
du succès, le reste n'est qu'une question de
plus ou de moins.

J'écrivis la pièce et j'informai La Roche
que je l'avais terminée. Il me répondit le
21 juin 1865 de Lannoy :

Mon bon vieux,

J'ai été charmé de recevoir ta lettre
hier et d'apprendre que tu avais terminé
notre petite pièce et que tu en étais
content. Je suis convaincu qu'elle
marchera très bien, jouée par Geoffroy
et Héstièr. Je serai certainement à Paris
le 17 et tu pourrais faire déposer le
petit bijou chez mon concierge de la
rue de Provence.

Je te dirai qu'il m'est arrivé un
accident et que je n'ai pas quitté mon canapé
depuis trois semaines. Je me suis rompu
un muscle de la jambe en sautant un
grand fossé. Si c'est là ce qu'on appelle
un coup de furet, je plains les chevaux ;

car c'est très douloureux et surtout
très ennuyeux. ^{Écris} - toi un bonnet
dont on fait les foins ce qui est pri
par la patte ! Heureusement que j'ai
les magoues pour me consoler.

Enfin je vais mieux depuis quelques
jours. La suture du muscle est faite
et je commence à marcher, mais il me
faut prendre beaucoup de précautions
pour ne pas occasionner de nouveaux
déchirements

Que fais-tu cette année ? aller, voir
aux bains de mer ? as-tu quelque
chose de nouveau pour le 15 août ?
Ah ! si j'étais l'Empereur, je te ferais
venir dans mon cabinet et je te dirais
« Comment ! tu n'es pas décoré... ? af
« tu l'es ! » Si tu as quelque espoir,
écrit-le moi. Car tu sais que c'est une
mes marottes de froter mon ruban con
le tien.

Adieu, mon bon vieux,
à toi de tout cœur.

1
Cet excellent ami désirait bien que je fusse
dévoté. Mais cela n'offre aucun intérêt et
je me serais abstenu de citer ces témoignages
si souvent répétés de la plus vive amitié, s'ils
n'étaient pas toujours revêtus d'une forme
originale et enjonnée. Le but de ce livre, je le
répète, c'est de fournir un cadre pour placer
une partie des lettres que La Roche m'a adressées.
Elles sont plus ou moins attrayantes. On en
fait tout seul en les lisant et c'est si bon de rire,
de ce rire des honnêtes gens, comme dit Molière,
qui va bien à la santé du corps et de l'esprit.

XIII

En décembre 1864 La Roche vint à Compiègne
pour le *Point de mire*, comédie en quatre actes.
C'était une première. Elle fut bien accueillie
au théâtre de la Cour, beaucoup mieux qu'à
Paris où la seconde représentation eut lieu
au Gymnase le 13 décembre. Ce fut à peine un
demi succès et pour la même raison qui avait
causé la chute de la maison de Bénavent. On ne voulait
pas que Compiègne eût la primauté des pièces nouvelles.

Cette fois La Cliche dîna à la table de
l'Empereur en la culotte comme fin son
apparition dans les salons du Palais.

Je reviens à la Grammaire qui va occuper
beaucoup de place dans les lettres qui suivent.
Si je n'étais pas un peu trop partie intéressée
je dirais qu'elle le mérite. Elle a été jouée
dans les cinq parties du monde. Mon pseudonyme
a figuré sur les affiches de théâtre jusqu'en Chine
à Yonmia on fit l'ouverture du théâtre au
la Grammaire. Immense Calédonie, on a
dit La Cliche ! Le qui est plus sérieux, c'est
que les droits d'auteurs se sont élevés à plus
de 40000 frs dont j'ai touché la moitié,
c'est assez rare pour une pièce en un acte.

Le 23 juillet 1865 La Cliche m'adressait de
Rueil :

mon cher ami,

J'ai trouvé ta lettre hier soir, samedi
en arrivant à Rueil et je m'empresse
de te remercier de l'intérêt que tu portes
à ma guibole. Elle va mieux ; je marche
en clopinant ; mais le pied est encore

3
affreusement essé. Je n'ai pas pris à
Paris le repos que j'aurais dû prendre.
C'est pour cela que je me suis réfugié à
Rueil où il me sera facile d'éviter toute
fatigue.

J'ai lu votre petite acte et je trouve ton
travail très réussi. Il y a quelques
petites longueurs de dialogue qu'il sera
facile de faire disparaître. Je tâcherai
d'y ajouter un peu de brillant, surtout
dans le rôle de Geoffroy que nous ne devons
pas laisser écraser par celui de Thérèse;
sinon le compère Geoffroy pourrait bien
refuser ton rôle, c'est donc à parer ce
coup que je dois travailler.....

Je t'écrirai dès que nous serons installés
aux bains de mer. Je serais bien heureux
si tu pouvais passer par là.

Te ou gros bonhomme...

Dinarid = 8 août = 1865 =

Mon cher ami

nous voici enfin installés à Dinard.
 Mais je m'empresse de te dire qu'on
 ne peut pas être plus mal. Nous
 habitons une maison très petite avec
 un mobilier de caserne, un lit, deux
 chaises et une table de nuit dans la-
 quelle on avait omis le premier jour
 le... lacrymatoire. Enfin à force d'in-
 stances et de menaces j'ai obligé notre
 propriétaire à nous donner des commodes.
 J'ai pu mettre aujourd'hui mes affaires
 dans des tiroirs et je suis un peu plus
 calme.

À part ce grave inconvénient de l'installa-
 tion, Dinard est un pays ravissant
 bien plus joli que Granville. Sa mer
 entourée de tous les côtés d'une végétation
 magnifique et l'horizon est semé de
 toutes parts de rochers et d'îlots qui sont
 d'un pittoresque achevé. Cela vaut

5
vraiment le voyage. Il y a un hôtel
dans le quel on n'est pas mal... quand
il y a de la place. Si tu viens, prévien's moi
d'avance et dis moi le jour de ton arrivée
et le nombre de chambres qu'il faudra
retenir.....

J'ai déjà pris deux bains, mais je n'en
suis pas encore complètement valide. Je
compte sur la mer pour me tonifier et
me durcir les muscles.....

Maintenant parlons de toi - quel a été le
résultat de vos élections? (1) Tu as été
nommé, je n'en doute pas et j'espère pour toi
encore te saluer dans ton bel uniforme
d'adjoint, mais j'ai eu une élection splen-
dide - on m'a écrit que j'avais obtenu
109 voix sur 110 votants, mon premier
mot a été celui-ci: « Spirituelle bête! »
... Il est vrai que ceux qu'ils ont

(1) élections municipales.

nossemes ne valent pas mieux que moi.
Écris moi un mot à Dinard.

J'ai apporté la petite pièce ; mais je
m'en occupe pas encore. Il m'a promis 5
nettes au Palais-Royal pour le 4 septembre
présente nos meilleures amitiés à ta
femme.

À toi de tout cœur,

Congros Contomme...

La Grange - 13 septembre 1868

mon bon vieux,

J'étais hier à Paris ce j'ai appris
par Delacour que t'y a rencontré, que
tu arrivais de Suisse et que tu repartais
immédiatement pour Compiègne. Sans cela
j'aurais cherché à te serrer la main,
mais au moment où j'apprenais ton
arrivée, la locomotive t'emportait.

Delacour m'a dit que tu étais ravi de
ton voyage. Tu l'aimes bien, ta petite
Suisse ! Tu y retournes toujours et
un nouveau plaisir. Mais une question
Je me plais à croire que tu en es venu

7.
quiellement les vallées, comme il convient
à un adjoint qui prend du ventre. Quand
à moi, les montagnes sont devenues
du fruit défendu. Elles sont trop vertes.

Je te dirai sans transition que je m'occupe
de notre pièce et que je ne m'occupe plus
d'autre chose. Nous partons lundi ou
mardi pour la Fologne. Nous reviendrons
tout à fait le 15 octobre pour faire
reprandre à André le comte de ses études
où je rapporterai le manuscrit terminé.
Je crois que cela viera très bien et
que nous aurons une pièce très amusante.
J'écrite un peu les rôles accessoires et
j'augmente celui de Geoffroy. Enfin
j'espère que Mr l'Adjoint sera content.

Ma jambe va beaucoup mieux. J'ai trouvé
un moyen excellent de la fortifier. Je la
plonge tous les matins sous une pompe
d'eau très fraîche et je la fais doucher
pendant cinq minutes. Je marche, je

Je n'ai malheureusement pas une bien
bonne nouvelle à t'annoncer. La pièce
est reçue, cela va sans dire. *Il* la trouvant
gentille, mais un peu légère. C'est aussi
mon avis. Je t'ai déjà dit que l'intrigue
était un peu faible et un peu unie; mais nous
nous sauverons par l'idée et pas le détail.
Ce caractère d'un ambitieux qui se
trouve arrêté dans sa carrière par
l'orthographe est une idée vraie et
nouvelle au théâtre. Notre archéologie
est charmant et je me permettrais bien si
nous n'importions pas un gentil succès.
Les directeurs sont presque tous des
gens sans éducation et sans finesse.
Ils ne comprennent rien aux idées délicates
et sont un beau jour tout surpris des
succès que ce genre de pièces leur apporte.
J'ai déjà passé par là et cela ne m'affaire
pas.

Ce qui me contrarie davantage —

et voilà la mauvaise nouvelle —
 c'est que nous ne seront pas joués en
 hiver. Après ma grande pièce pour
 Groffroy, il y en a une autre pour le
 même acteur de Barrière et Châteauneuf.
 Les messieurs doivent par traité jouer
 après ma grande pièce. Cela nous conduit
 au mois d'août ou de mai ce que je refuse
 formellement cette époque choisie des rois
 mais fatale aux vandevilles. Il a donc
 convenu que notre petite pièce sera
 représentée à l'hiver prochain. Elle sera
 spectacle avec une grande pièce de comédie
 qui m'est commandée et dans laquelle
 sera pas Groffroy. Je n'ai pu faire mieux
 et d'ailleurs, je ne pouvais me montrer
 exigeant, vu le peu d'enthousiasme qu'il
 a montré pour notre pièce.

Je suis fort occupé et je n'ai pas le temps
 de m'ennuyer. Je répète à l'Opéra comique
 et au Palais-Royal. Je suis très content

11
l'Opéra comique. Le Palais-Royal laisse à
désirer sous le rapport des dames. Sur
trois il m'en manque régulièrement deux
à chaque répétition.

Le ou gros Concombre ...

C'est ajournement à plus d'une année me
paraît fort dangereux. Pendant un séjour à
Compiègne en 1866, je trouvai dans une jolie
nouvelle de Charles Deslys, un archéologue assez
ressemblant au nôtre. Si dans cet intervalle
de plus d'une année, ce même type eût paru sur
une scène quelconque, c'en était fait de notre
pièce; nous arrivions trop tard, après d'autres,
et l'effet sur lequel il nous était permis de
compter était perdu. Peut-être même n'aurait-
on pas joué la Grammaire, ni si avancée et
n'ayant plus de primers. Il n'en fut pas ainsi
heureusement et la pièce, échappant à ce danger,
n'eut plus qu'à subir de nombreux retards avant
sa première représentation.

Il n'en est pas moins vrai que la Grammaire

qui, il m'est permis de le dire, a obtenu un
 succès exceptionnel, a été très froidement
 reçue par les directeurs qui n'ont pas voulu
 espérer une pièce présentée par Labiche. Mais
 elle n'aurait jamais vu la rampe, si j'
 n'étais seul pour la faire, telle qu'elle est, et pour
 la présenter. J'aurais été accueilli tel ou
 bien par un refus. Comme c'est encourageant
 pour les jeunes auteurs pleins d'illusions
 qui aspirent au théâtre ! Il n'est pas de
 carrière, je crois, qui expose à autant de
 luttes, de hazards, d'émotions pénibles et
 de déceptions que celle d'auteur dramatique.
 Oui, mais quand on réussit ? Il importe
 les bons moments sont rares, trop chers
 achetés et les mauvais les font vite oublier.
 La grande pièce pour Geoffroy dont parle
 Labiche dans la lettre précédente, c'est la
 Burgote de la rue Montluçon, comédie vaudville
 en quatre actes. Ce n'est pas une des moins
 bonnes pièces de Labiche. Le troisième acte est
 très réussi et contient une situation tout à fait

3
renve au theatre.

A la fin de cette lettre La Bièche dit qu'il
répète à l'Opéra comique. Il s'agit ici du
Voyage en Chine. On sait le très grand
succès de ce charmant ouvrage, plein d'esprit
et de goût. Il eut cent représentations de
suite. Je ne sais plus quel directeur de
province avait un beau jour supprimé la
musique de la Dame blanche sous prétexte
que ça ralentissait l'action. La plaisanterie
était parfaitement mauvaise. En vérité elle
se serait moins à propos du Voyage en Chine
qui est une pièce des plus amusantes en l'absence
de la musique serait peu remarquée. Elle a
été jouée ainsi, sans musique, à St Pétersbourg,
avec Sainte-Foy qui y était excellent.

XIV

En juillet 1866 La Bièche m'écrivait :

Mon cher ami,

Je te remercie de ta bonne lettre. Je
t'envoie une petite fleur rouge, c'est la

couleur que je voudrais voir à ta
 boutonnière. Je suis bien heureux
 si l'Empereur qui pense à tant de
 choses, voudrait songer un peu à décorer
 mon vieil ami au mois d'août qui
 vient. Il y a assez longtemps que
 consacres ton travail et ton intelligence
 au service des autres et tu n'as
 certes pas volé la distinction que
 désire pour toi avec tant d'ardeur.
 Si elle t'arrivait, il me semble que
 je serais décoré une seconde fois.

Je viens d'assister à une cérémonie
 bien douloureuse en conduisant le
 pauvre Edouard Martin à sa dernière
 demeure. Ce malheureux ami n'ex-
 tait plus pour nous, ni pour lui depuis
 deux ans, mais cette suprême séparation
 n'en est pas moins cruelle, quelle chose
 fragile que l'intelligence !

Les journaux ne t'ont pas trompé en

5
l'annonçant le traité que j'ai fait
avec Barrière et le Théâtre du Palais-
Royal. Ce traité est de trois ans et
nous devons livrer une pièce chaque
hiver à partir d'octobre 1867. Je
crois que cette collaboration sera
heureuse, si toutefois nos tempéraments
s'accordent. car la collaboration est
un mariage et il ne faut pas qu'il y ait
incompatibilité d'humeur. Je dis cela
sans motif; car j'ai vu deux fois
Barrière depuis notre traité et il a été
charmant. J'augure assez bien de cette
lune de miel.

En me parlant d'un volume que tu termines.
Quel sujet traites-tu? Je comprends ton
embarras à faire 300 pages. On ne sait pas
délayer et tu as raison. Quand tu ne dit ce
que tu n'as à dire, tu crois inutile de
paraphraser. C'est le procédé des maîtres.
Mais alors il faut trouver dans le sujet

même des développements qui vous
 soutiennent. Je ne puis te conseiller ; en
 je ne connais pas ton sujet.

Nous ne ferons aucune excursion cette
 année. Les vacances vont commencer dans
 quelques jours. Nous allons partir pour
 Lagrange où nous resterons jusqu'au dépar-
 tement de Septembre. Après nous irons en Sologne et re-
 tournerons à Paris vers le 1^{er} Octobre pour
 l'entrée des classes. Je suis très content d'Ann
 J'espère qu'il aura deux succès au collège.
 Il est encore trop étourdi pour avoir de bons
 succès mais cela viendra plus tard. Je serais mal-
 venu pour lui jeter la pierre ; car je me souviens
 sans le lui dire, que j'ai été un grand modèle
 de cancre.

Je ne sais si l'Empereur ira à Compiègne
 cet automne. Je serais bien content s'il
 demandait une pièce de ton ami. Cela lui
 procurerait le plaisir d'une bonne visite.

7
faubourg huctelise. Je vais en ce moment
tous les jours à Paris pour répéter au
Palais-Royal = Un pied dans le crime,
pièce qui doit passer vers la fin d'août.
Je voudrais la mettre sur ses jambes avant
de partir pour Lagrange.

Adieu, mon bon vieillard, je t'embrasse
de tout coeur, . . .

Mossé venons de voir avec quelle tristesse
La Bièche parle de la mort d'Edouard Martin,
qui avait été l'un de ses meilleurs collaborateurs,
et, entre autres pièces très bien accueillies =
La Poudre aux yeux, moi, les 37 sols de M^r
Montandoin, l'affaire de la suède de Loureine, La
Commode de Victorine, avait fait avec lui le
Voyage de M^r Derrichon. Jeune encore, presque
aveugle et le cerveau très affaibli, il passa
les derniers mois de sa vie dans une maison
de santé où La Bièche allant le voir un jour
en voulant lui donner une bonne nouvelle, lui dit
qu'on venait de reprendre à l'Odéon le Voyage

de M^r Perrichon : « De qui est la pièce ? M^r demanda le pauvre garçon. » M^r est-ce pas bien triste ce quand on pense que l'énorme succès du Voyage de M^r Perrichon avait dû être un des plus heureux événements de la vie d'Édouard Martin, pouvait-on entendre une semblable question sans être bien péniblement ému ? Il n'a bien raison de dire : « Quelle chose fragile est l'intelligence ! »

Quant à l'association La Girbe et Théodore Barricade, elle a échoué à peu près complètement. Ils devaient faire pas trois ou quatre pièces. Ils n'en ont fait qu'une qui a peu réussi : Le Dapn d'un prix d'honneur. Il faut croire que leurs tempéraments ne s'accordaient pas. C'est regrettable et l'on devait espérer beaucoup de cette association de La Girbe et de Théodore Barricade, l'auteur des L'aux bon hommes, l'une des meilleures comédies du théâtre contemporain.

La Girbe se traite avec sévérité en parlant

9
en parlant de ses souvenirs de collège. Je crois
pourtant me souvenir qu'il eut en seconde au
Collège Bourbon un prix de narration française.
S'il n'était pas tout à fait dans les premiers,
il était au moins au dessus d'une bonne moyenne,
ce prix de narration française fait reconnaître
qu'il avait en lui le germe d'une exquise qualité,
le sentiment du style. Je n'ai jamais considéré
les succès de collège comme insignifiants. Quoiqu'on
en dise, ils exercent sur le reste de la vie une
heureuse influence. La Gêche était un écrivain
dans la meilleure acception du mot et les lettres
qui sont citées dans ce livre en fournissent de
nombreuses preuves. Et pourtant combien de fois
ai-je entendu dire que La Gêche ne savait pas écrire!
Or ce n'était pas des ennemis qui disaient cela = La Gêche
n'avait pas d'ennemis = c'était des amis, de bons
petits amis qui n'auraient jamais pensé à voir
en lui un futur académicien.

XV

Sonnigny 29 octobre 1866

Mon cher ami

Je trouve ta lettre ici au retour d'un petit voyage
que j'ai dû ^{obligé} faire à Paris pour lire mon
nouvel opéra comique. Nous avons eu un
très grand succès de lecture. Je ne sais
que le public en pensera; mais les
acteurs sont contents.

J'ai parlé, dans mon court séjour
à Paris, de notre petite pièce à
Dormeuil et il a été convenu qu'on
mettrait en répétition aussitôt que la
pièce d'Offenbach serait passée. Il est
vrai que cette pièce n'avance pas vite.
Il s'agit de transformer Lasserche en
ténor et il soutient qu'il n'est qu'un
baryton. Gil-Peris et M de Chierret cher-
chent note et ne sont pas sûrs de l'emp

chantant qu'ils doivent jouer. Le théâtre est dans un vrai pétrin. Ses acteurs font des conacs et vendent leurs rôles. On aggrave l'obscurité des musiciens aux dépens du public et surtout du directeur. Cependant j'espère que cet opéra passera vers le 1^{er} novembre. Mais s'il n'est succès de la belle Hélène, cela pourra nous retarder; car on ne donnera pas de pièces nouvelles tant qu'il fera de l'argent. Cela te donnera le temps de revenir et d'assister aux répétitions.

Ce qui me console, c'est que tous les hommes certains d'être joués en bonne saison. En matière de théâtre, je suis comme les hortensias, je crains le soleil.

La brochure du Diable dans le crime a paru. Je l'envoie à ta femme dis que je serai de retour.

Je n'ai plus qu'une chose à te dire pour finir. Si ton Empereur ne te décore pas l'année

prochaine, je le sache ! Je dépose mon
cote chez Chirac !

Adieu mon bon vieux, présente mes plus
affectueux souvenirs à ta femme et
reçois mes vieilles amitiés.

à toi...

Le Fils du Brigadier n'eut pas de chance.
L'abbé dit qu'il avait eu un grand succès de lecture.
La musique était de Victor Massé, l'auteur de Galatée
et des Noce de Jeannette. On avait s'attendre
à une belle première. Il n'en fut pas ainsi.
Tout le contraire arriva. Eh bien, si Condere
qui devait jouer le rôle du Brigadier, n'eût
pas tombé malade pendant les répétitions, on
peut croire que les choses se seraient passées
tout autrement. Ce sont là ces impressions
effrayantes au théâtre où le jeu des acteurs
décident souvent de la chute ou du succès.
Condere fut forcé avant la première d'aban-
donner le rôle qui fut donné à Cresti, bon
chanteur, mais acteur plus que médiocre. Il y

arriva à la fin du second ^{acte} une situation assez difficile qu'il manqua en forçant maladroitement un effet d'ivresse que Condere tendait à merveille, sans grossièreté et d'une façon dramatique. Le public se fâcha et l'acte se termina au bruit des sifflets.

La Vie parisienne fit une énorme succès. Elle fut jouée trois cents fois de suite et, comme les lettres qui suivent le disent, retarda de plusieurs mois la première de la Grammaire. La prestation d'Offenbach est charmante. Je l'estime l'une de ses meilleures et la troupe peu chantante du Palais-Royal ne s'en tira pas trop mal, grâce surtout à Zulma Bouffard, Céline Montalant et Brassens. Quant à Lasserre, on ne pouvait guère compter sur lui, pas plus comme ténor que comme baryton; Gil-Perès, l'Amiral Suisse, encore moins; Myrtille, lui, avait longtemps chanté le vaudeville et n'était pas tout-à-fait impossible. Mais ce qui est vrai, c'est que de tous ces noms que je viens de citer, il est resté un merveilleux

ensemble et une pièce toute fantaisiste vite
de venue, avec un entrain, une gaieté qui
pendant près d'une année ont été répétées se
faire dans la salle du Palais-Royal. Je me
souviens de la vie parisienne plus que de G...
d'autres pièces et j'entends encore Brassens
dans le final indéfectible du premier acte.

Paris le 9 novembre 1966

Mon cher ami,

Tu as sans doute appris le grand succès
du Palais-Royal de La Vie parisienne. C'est insensé
et est le genre Charenton; cela n'a aucune force
comme pièce, mais c'est amusant, grotesque
bouffon et spirituel. Il y a là un succès de
trois mois qui va retarder notre petite pièce.
Je te dirai que Geoffroy d'a lue. Il la trouve
fort gentille et est très content de son rôle
à ce m'a dit Dormeuil. Je te trans mets
opinion de notre principal interprète; je
pense qu'elle te fera plaisir.

Je n'ai rien de plus à te dire pour aujourd'hui

Je travaille beaucoup et je suis l'homme
le plus occupé du monde...

C'est à toi...

Paris, 8 décembre = 1866 =

Mon bon vieux

Vous êtes bien bons et bien aimables
d'avoir pensé à nous envoyer un souvenir
de la chasse impériale. Ce qu'on est
si bon qu'il n'a du être tué par l'Empereur.
Mais il a un mérite supérieur à mes yeux,
c'est de m'être adressé par toi...

Je ne pense pas que nous lisions notre petit
acte oua actims avant ton arrivée. La vie
parisienne fait toujours des recettes folles
= 42000 frs = et naturellement le théâtre
ne se presse pas de renouveler son répertoire.
Je crains que ce succès ne se prolonge
jusqu'au mois de mars et ne se trouve
arrivé à cette époque par l'Exposition (1)

(1) L'Exposition universelle de 1867.

L'on vient d'obtenir un joli succès
 avec Maison neuve, on siffle tout les jours
 la police met les siffleurs à la porte, mais
 ils reviennent plus nombreux le lendemain,
 ne pense pas que la police puisse faire des
 succès à cette pièce dont le public ne se
 pas...

Il est très difficile de représenter Le Voyage
 en Chine à Compiègne à cause du décoron
 qui forme le décor du 3^{me} acte. Je crois que
 la scène de Compiègne est trop petite -
 regrette bien ce contretemps, j'aurais été
 heureux d'aller passer quelques heures
 vous.

Adieu, mon bon Anna, à bientôt...

Vos gros bonhomme...

On voit dans cette lettre que Labiche parle
 avec une certaine satisfaction de la chute de
 Maison Neuve, la comédie de Sardot siffle au Vaud
 Labiche était essentiellement bon, mais s'il
 acceptait les succès de ses confrères...

Sans mauvaise humeur, sans essai d'opposition
 et de dénigrement, il n'en faisait pas non plus
 l'objet de ses vœux les plus chers. Il ne faut pas
 trop exiger de la bonté même. Et puis il était
 difficile à contenter. Je l'ai souvent remarqué
 en collaborant avec lui. Mais il avait, ma foi,
 bien raison et c'est comme cela qu'on fait de
 bonnes choses.

Par exemple si l'on avait joué le Voyage
 en Chine à Compiègne, l'occasion était belle
 pour supprimer la musique, ainsi qu'on l'avait
 fait à St Pétersbourg. L'Empereur ne l'aimait
 pas et pas le plus mince opéra comique, pas la
 moindre opérette ne figurent dans les quarante
 neuf représentations données au théâtre de la
 Cour à Compiègne.

XVI

Sauvigny = Lamoignon = 18 août 1867
 mon cher ami

Il est curieux que je prenne la plume en
 Sologne pour te donner des nouvelles de Paris.
 J'ai vu Blumhert (1) la veille de mon départ

(1) L'un des directeurs du Palais-Royal.

ce voici qu'elles étaient les projets
 de la Direction: vendredi 26 = 2^e
 Roudre aux yeux pour le bénéfice de
 l'histoire et samedi = 27 = 1^{re} de la
 Grammaire. J'espère donc tes émotions
 car le moment approche, mais tout
 cela peut être modifié si les recettes de
 la vie parisienne se sont éteintes. Dans
 tous les cas je compte arriver à Paris
 le 26 à 4 heures. Je veux être à la
 1^{re} de notre pièce pour jouer de ta
 venette et te soutenir au besoin.

Adieu, mon vieux, recois mes
 meilleures amitiés pour ta femme et
 pour toi.

Ton vieil ami, ...

Je pense qu'on éprouve de temps en
 temps notre petite pièce. On ferait bien
 d'aller au théâtre pour savoir si les
 dispositions sont changées.

29
Paris 1^{er} mai 1867

Mon vieux bonhomme,

Notre petite pièce n'a pas de veine des
écottes de la vie parisienne enissent
..... que c'était un sucre ! — 1500 frs
— 1400 frs — Enfin nous allons
passer.... mais crac ! — Voilà la
Académie ! — Dimanche m. de Chieret,
à la porte du Palais-Royal, se disposait à
payer son fiacre, lorsque le cheval s'empêta
— un cheval de fiacre ! — et ses deux
roues lui passent sur les pieds. Voilà la
combinaison de la Dondre aux yeux renversée,
que mettre à la place ? Ils n'ont rien, abso-
lument rien. Dormenit se tire la barbe et
Plumkatt s'arrache les cheveux.

On nous dit que m. de Chieret sera rétablie
dans une huitaine de jours. Elle a un ongle
écrasé. Je crains que son mal ne dure plus
longtemps. On parle d'engager Boitegontier.
La vois-tu dont la Dondre ? Elle serait

épousante.

Je t'écrirai dans quelques jours quand il y aura quelque chose de décidé.

La chaleur est accablante et, entre nous si le temps voulait me promettre de se mettre un peu au frais, je ne regretterais pas trop ce retard.

Comme d'habitude...

Paris le 13 mai 1867

Mon cher ami,

Un mot seulement. Les pluies ont fait remonter les recettes de la Vie parisienne. Ajoute à cela l'annonce, sur l'affiche, des dernières représentations et tu comprends cette circonstance. Enfin on fait 3400 et 3500, mais voir le soleil ou les recettes ne tarderont pas à redescendre. Mais le Grand Rec baisse de nouveau et alors les recettes remonteront; ça peut durer comme ça jusqu'à la fin du monde.

Je t'écrirai quand je sera positivement fixé sur le jour de la représentation.

Il faudra que tu décides ta femme à l'asc

31
payer. Une première de foi ne peut manquer
de l'intéresser et nous aurons un très vif
plaisir à vous voir tous les deux.....

Que fais-tu à Compiègne ? Moi, je travaille
ici comme un nègre. J'ai déjà écrit deux
actes de ma grande pièce du Palais-Royal (1)
et je tiens le 3^{me} par les cheveux. Il n'y a
pas à flâner ; car l'animal a cinq pattes...
Ton vieux ami.....

L'animal à cinq pattes dont il est question
dans la lettre qui précède, c'est une comédie en
cinq actes = Les Chemins de fer = représentée avec
beaucoup de succès au Palais-Royal. Elle est
amusante, spirituelle, avec du vrai La Biche,
comme dialogue, marche rapidement, quoique
très longue, tourne un peu trop à la charge, et
a été jouée à merveille, surtout par Geoffroy et
Gis Doris. Elle méritait de prendre place dans
les dix volumes du Théâtre de La Biche. Il la réserverait
pour une seconde série qu'il avait l'intention de publier.

Et en effet il lui était facile de remplir plusieurs volumes, non pas dix, qui auraient été bien accueillis avec les chemins de fer, Un Bergeron de la rue Montholon, Un Ami réchauffé, Un gendre en surveillance, Madame est trop belle, S'ennemie, Qu'on m'embrasse, Madame, et d'autres pièces d'une valeur au moins égale à celles d'un bon nombre de la première série. La Gêche a eu devoir s'arrêter à ces dix volumes qui se sont admirablement vendus et ont eu je ne sais combien d'éditions. J'avais fait plaisir à cause d'Un ami réchauffé, un grand succès que j'ai remporté avec lui.

Paris 15 Juin 1867

Mon cher ami,

Il n'y a rien de nouveau au Palais-Royal. Quand il fait très chaud on fait 3000 fr. et dans la vie parisienne; mais dès qu'une petite brise s'élève, on remonte à 3500. On nous expâte de temps en temps; mais je ne m'en occupe pas. Cela n'est pas sérieux. On m'a apporté hier 11

53
Bulletin portant Blanche (1) et un aujourd'hui,
La Blonde aux yeux. C'est pour amuser le
tapis et empêcher les rats de manger le
théâtre.

Madame Chieret a rompu avec le Palais-Royal.
On m'a donné pour la remplacer une autre
digne dont j'ai oublié le nom. Elle n'est
pas comique, mais elle est très comme il
faut. Elle a toutes les traditions du Conservatoire.
Elle prononce admirablement. Je l'apprécie
comme sourd; mais je pense qu'elle ne fera
pas sourciller.

Maintenant quand serons nous joués?
Personne ne le sait. Mais sois tranquille.
Je t'aviserais à temps...

A toi de vieille amitié...

Paris le 12 juillet 1867

Mon cher ami,

(1) Un des personnages de la Grammaire.

La petite pièce que nous connoissons depuis
 longtemps va enfin éclorre. Voici le programme
 du théâtre, s'il ne survient pas de changement
 on aura joué mardi = 16 = La Poudre aux
 yeux, et une autre petite pièce au bénéfice
 de l'Heritier, ce le mercredi = 17 = La Grammaire
 et une pièce de Lambert Chiboust qui vient de
 mourir subitement et que nous entendons de
 j'aurai fait les jours à Paris à partir de
 Samedi pour suivre les dernières répétitions
 ma présente ne sera pas très nécessaire
 pour La Grammaire qui marche admirablement
 mais j'ai besoin d'assister aux répétitions
 de La Poudre. Je ne négligerai pas notre
 pièce, sois tranquille.

S'il survient un nouveau changement,
 je t'en avertirai.

Comme d'habitude

XVII

Enfin, la première de La Grammaire est lieu, non pas le 17, mais le 26 juillet. La biche n'y assista pas. Il y eut dit ; car ce fut une excellente première. On véritable contentement régnait dans toute la salle. Après la chute du rideau j'allai au théâtre où je reçus les plus vives félicitations. Je remerciai les acteurs, Héritier et surtout Geoffroy qui avait été parfait de tout point. J'embrassai de bon cœur la gentille Emilie Morus ; c'est l'usage, même pour les tantes et les mamans, et, cette fois, j'avais bonis change ; car il n'y a dans la pièce ni tante, ni maman.

Les feuilletons traitèrent à merveille La Grammaire. Paul Boncher commença ainsi le sien dans le journal La France : « Je ne sais si je me trompe ; mais cette petite comédie de La Grammaire, représentée au Palais-Royal me semble tout simplement un chef-d'œuvre. . . . »

La pièce occupa l'affiche plus de trois mois de suite et profita des fortes recettes que l'Exposition de 1867 fit faire aux théâtres de Paris. Elle fut traduite en anglais, en allemand et partagée avec le Baron de Lonsbeck l'honneur, honneur sans profit, d'avoir été jouée dans un nombre infini de salons.

La brochure de la Grammaire en est à sa vingtième édition.

La Grange - 14 Nov. 1867

Mon bon vieux

Nous voici installés à la Grange depuis cinq jours et nous y jouissons d'une chaleur torride qui doit avoir fait baisser considérablement les recettes des théâtres. Quand je suis parti, nous flottions entre 1800 2000 fr. mais aujourd'hui je n'ose aller aux informations, mais l'honneur est fait et la pièce qui a une excellente réputation, restera sans doute longtemps au répertoire.

Quas du lire le feuilleton de Saint Ronche
dans La France. Il est impossible d'être
meilleur et plus élogieux. Je lui ai adressé
ma carte; ce que je fais que dans les cas
exceptionnels.....

En as appris sans doute que le gros
papa Detacant était décoré. J'espère bien
que ton tour va venir pendant le séjour
de l'Empereur à Compiègne.

Essaie de travailler ici; mais il faut
si chaud que j'ai beaucoup de peine à
mettre un mot devant l'autre. Il faut pourtant
que j'aie terminé ma pièce avec Barrière
ce mois-ci. Je ne vais rien avoir à faire
en Fologne, mais quelle chaleur! Si j'osais,
je demanderais à habiter la cave. On vous
fourre - vous à Compiègne? Dans la plaine
on cuit, dans les bois on manque d'air et
l'on étouffe.

Je te dirai que mon petit André a obtenu au collège un prix et deux nécessités. Il en suit très fier en jame sa gloire n'être aussi bête que les autres pères.

Réponds-moi à Ingrange et donne-moi de vos nouvelles. Nous sommes très ennuyés de ne plus ^{vous} voir et nous attendons avec impatience l'automne qui nous rapprochera. Si l'on joue la Grammaire à Compiègne, je pourrai aller vous y voir. J'crois que la pièce y obtiendrait un succès.....

Con gros Conhomme....

Souviigny = 18 Septemb = 1867

Bonjour, mon Con vieux; qu'est-ce que tu deviens ? Nous sommes en Lorraine depuis 12 jours et nous songeons déjà au retour. La cloche du collège va nous appeler. Moi

39
feront le 6 octobre notre entrée triomphale
dans Paris. Ici je ne fais rien du tout. Je chasse,
je m'exerce, je fais six lienes par jour à
la poursuite de perdreaux rouges. J'ai eu la
pensée de t'en envoyer une bonne. Mais
Compiègne est si loin de Souvigny que mes
perdreaux seraient arrivés chez toi à l'état
de guano.

La Grammaire va toujours son petit bonhomme
de chemin. Quand j'ai quitté Paris, nous
flottions entre 2000 et 2500 fr de recettes.
La marée du mardi gras nous aidait. Maintenant
je ne sais pas où nous en sommes.

As-tu reçu tes brochures ? L'édicteuse a
paru. Elle est très flatteuse à l'œil. Si tu n'as
pas tes exemplaires, écris à M^{me} Louis Lecomte,
10 = rue de la Bourse, de te les envoyer.

J'ai eu, en mon absence, un petit succès joué
aux Bouffes - La France. On me dit que cela a
très bien marché.

J'ai appris que ce pauvre Marc Michel était

très mal. Il est atteint d'un ramollissement
très avancé et je crains bien que le pauvre
garçon n'aille pas loin. Il dort continuellement
et ne trouve plus les mots quand il veut
parler.....

Je désire beaucoup te revoir ; car t'absen-
ce me fait pas oublier mon vieux complice
et ami. Je suis sûr que de ton côté du pen-
à moi et nous nous embrasserons avec
plaisir, quand nous nous reverrons.

A toi de tout coeur.....

La petite note jointe aux Bouffes-Parisiennes, t'est
à la main l'este, comédie vaudeville en un acte. Sef-
avait pris la direction des Bouffes parisiennes
l'idée de supprimer l'opérette et de jouer exclusivement
le vaudeville. Il voulait faire revivre ainsi
l'ancien Palais-Royal. « Je crois que l'idée n'est
pas mauvaise, me disait La Giche ; mais pour
à cela il faut une troupe de comédiens très forts.
« On les trouve à » Le Franc en effet ne peut compo-

42
La troupe comme il l'ont fallu pour réussir. Il engagea
madame Chierret, Charles Féray, Montbars.
Mais cela ne suffisait pas. Les recettes étaient
faibles. On perdait de l'argent et après quelques
mois Lefranc dut renoncer à une exploitation
qui devenait par trop onéreuse. Après lui les
Bouffes revinrent à l'opérette et comptèrent encore
de beaux jours, surtout sous la direction de madame
Vergalde. Je crois qu'un théâtre ne doit pas changer
de genre. C'est dangereux. Le public a ses habitudes.
Il allait aux Bouffes pour entendre des opérettes,
Plus de musique. On lui donne en place des pièces
sans complet et il ne vient pas.

J'ai gardé un bon souvenir de Marie Michel,
de sa verve méridionale et de son esprit. Il a fait
beaucoup de pièces avec La Cioche, entre autres —
Je l'ai dit plus haut — Le Chapeau de paille
d'Italie. Il eut aussi des succès avec d'autres
collaborateurs et fit avec Brisebarre le Vaigue
du Bengale, où Laineville était très amusant.

Il fut pendant long temps attaché au journal Le

Droit pour faire la chronique des Tribunaux
 On mit à ce sujet, de dimanche un jour à va-
 lisi et quelques amis chez Labiche. On resta
 longtemps à table, à causer, à fumer, et
~~Marc~~ Michel ne voulant pas nous quitter
 écrivit en quelques minutes une histoire fan-
 tastique qu'il envoya au journal. Il s'agissait
 d'un parrain de Marseille devenu fou qui
 dans les gorges d'Osseoules, arrachait les femmes
 et leur coupait les cheveux. Or ce parrain était
 très connu à Marseille pour avoir inventé un
 peigne sans dents.

Tous les journaux, même les plus sérieux,
 les Débats, le Constitutionnel &c. s'empressèrent d'ap-
 prouver cette bonne boucane à leurs lecteurs.
 Nous en avons bien ri.

Marc Michel, de nature méridionale, si-
 nimaire beaucoup en parlant et avait parfon
 le geste peu mesuré. Un soir qu'il lisait un
 pièce à Roqueplan, alors directeur des Variétés
 il lui arriva, dans un geste violent, de renverser
 la lampe. L'obscurité est complète et naturelle.

Michel s'arrête tout court : « Continuez,
 « lui dit Rogueplan, avec un grand sans-froid »
 Labiche me dit un jour que la collaboration
 avec Michel lui devenait impossible. C'était une
 lutte qui lui imposait une fatigue extrême et il
 dut renoncer à faire des pièces avec lui.

XVIII

En novembre 1867, en m'envoyant une
 loge pour la première des Chemins de fer, Labiche
 ajoutait : « Je reçois une lettre de notre éditeur
 « qui m'annonce que la première édition de la
 « Grammaire française à mille est presque épuisée.
 « Je vais lui dire de faire une seconde édition
 « à cinq cents. » Il était loin de prévoir alors
 le brillant avenir de notre petite pièce dont
 la Crochuse en est aujourd'hui = novembre 1891
 = à sa vingtième édition.

Sourigny, 17 décembre 1867.

On doit me croire mort et je suis
 honteux de ne pas l'être en songeant que

je n'ai aucune excuse à te donner pour
 être resté si longtemps sans t'écrire. Je
 suis encore en Sologne et je ne com-
 pte la quitter que le 20 de ce mois. Si je
 n'étais que mon gont, j'y resterais
 toute l'année. Je prends un gont forcé
 pour l'agriculture et hors de là toutes
 les occupations me paraissent futiles
 et inutiles. C'est te dire que j'ai
 travaillé de tout été. J'ai eu un
 joli succès avec m^r Ferrichon et je m'
 repose sur ce gont de l'année. Je me dit
 au théâtre et je commence à vouloir
 d'acteurs. Voilà vingt deux ans que je
 suis acté. Je vais suivre tout à fait le
 conseil que tu me donnes depuis si long-
 c'est-à-dire à abandonner complètement
 l'Alais-Royal et travailler à la donne
 un genre plus élevé. Je ferai une pièce
 de dix par acte et de l'avoine et du seigle
 le reste de l'année. Dans ce moment

Je m'occupe à drainer mes marécages
car je vois déjà dans l'avenir de grasses
prairies remplacer mes joncs et mes
roseaux.

Je suis allé ce matin au conseil municipal.
La séance a été presque entièrement occupée
à discuter d'un pannes qui est survenu à
notre adjoint. Chacun a proposé un petit
onguent. C'est celui du maire qui a fini par
l'emporter. Ses dernières minutes ont été
employées à voter des centimes additionnels
pour les chemins vicinaux, mais le pannes
a eu les honneurs de la séance.....

Adieu, mon vieil ami, portons nous bien,
soignons nous bien et aimons nous bien

Comme à toi.....

Paris, 22 mai 1863

mon cher ami,

J'ai trouvé ta lettre hier soir on arrive tout de
Sologne on je suis allé passer quelques jours

pour me faire recevoir maire. C'est une
 cérémonie vraiment grandiose. Le Conseil
 municipal voulait venir en corps les premiers
 à domicile; mais comme le carnaval est
 passé, je me suis opposé énergiquement
 à ce cortège qui pouvait rappeler jusqu'à
 un certain point la promenade du Camp
 gras. Je me suis donc rendu à la mairie
 escorté seulement de mes bons intentions.
 Là j'ai trouvé mon Conseil sur son 31,
 affublé de redingottes impossibles. Le doyen
 a mis ses lunettes en tiré de sa poche un
 discours que j'ai trouvé fort bien tenu
 puisqu'il caressait mes vœux. Après ce
 discours j'ai prêté serment entre les mains
 de l'écurie de l'adjoint. Mais comme je
 disposais à prendre le fantôme de la présidence
 un autre conseiller municipal
 s'est levé, a mis ses lunettes, tiré un papier

7
de sa poche et m'a lu un second discours
encore plus long que le premier; j'étais
ému; mais l'Administration ne devant
jamais rester court, j'ai improvisé un
discours de cinq minutes que la sténographie
n'a pu reproduire, hélas! — après nous
avons pris séance et comme il n'y avait
rien à l'ordre du jour, nous avons causé
des harmonettes et de l'état des récoltes.
La petite cérémonie s'est fort bien passée.

Le lendemain nous avons fait le budget
que j'ai écrit d'un air entendu, mais au
quel je n'ai rien compris.

Entre nous, je ne crois pas faire de vieux
os dans la peau de M. Schmale ce j'appréhende
déjà des démangeaisons d'en voyer ma
démission. C'est peut-être un peu trop tôt.
J'attends une occasion.

Je t'envoie un exemplaire de la traduction
allemande de la Grammaire qui m'a été adressé
de Berlin. C'est une magnifique occasion

pour toi d'apprendre l'allemand ou j'espère
que tu vas piocher cette langue de rossignol.

J'ai peu de nouvelles à te donner. Nous
allons partir pour Rueil mardi prochain.
Nous irons aux eaux de Contreax et etc.
Mais nous ne partirons pas avant le 25 juillet.
J'ai un cathare en formation et mon insde
prétend que les eaux de Contreax l'empêchent
de se développer. Si notre bonne fortune
voulait que vous fisses un voyage aux
Pyrenées cette année, nous serions bien heureux
de vous y rencontrer.

Cherche ton idée de pièce et mets la moi
de côté. Mais tu ne raisonnes en disant que
la chose n'est pas facile à trouver, surtout
par ce temps de dépravation littéraire de
gout littéraire. C'est le triomphe de l'Ami
Suisse et l'ingénieur, le vrai, le spirituel.
Le fin, n'est pas ce qui demande le public
dans ce moment. Quant à moi, j'aime mieux
me croquer les bras que de sacrifier à ce

49
nouveau dieu descendu de Charenton...

Adieu, mon vieil ami...

En apprenant la mairie de Souvigny à
L'Abîche, le D^reslet de Lode et Cher lui dit
qu'il se verrait avec satisfaction coudre
l'écharpe municipale. Cette forme de langage
image dont M^r D^rudhomme n'avait pas fait
fi, trouva sa place dans la Grammaire :

A la scène III le vétérinaire manchut dit
à Laboussat : « Et moi, je vous prédit qu'avant
« peu vous coudrez l'écharpe municipale. »

« Je ne le désire pas, lui répond Laboussat,
« je ne suis pas ambitieux ; mais cependant je
« reconnais que comme maire, je pourrais rendre
« quelques services à mon pays... Et après ? »

Tous voyons que dans cette lettre qui date de
1868, L'Abîche se récite contre la dépravation
du goût littéraire. Que dirait-il donc aujour-
d'hui, en l'an de grâce = 1891 ?

XIX

Rueil = 22 juin = 1868.

J
mon cher ami,

J'ni reçu ce matin ta lettre et je m'empresse d'y répondre. Je suis bien venu vendredi à Paris ; mais je n'y suis arrivé qu'à l'heure. Si j'avais su que tu fusse à Paris je me serais levé plus tôt pour te voir. Nadeau m'a bien dit qu'il t'avait rencontré et m'a conciergé, un cloporte, m'a fait part de ta visite. Je lui ai demandé si tu avais dit que je pourrais te trouver, si tu étais pour quelques jours à Paris. Il m'a pu à peine répondre à ce sujet.

Je te remercie de ton livre pour lequel tu te fais trop modeste. Il est remarquable d'abord par le choix des morceaux cités et ensuite par la saine et bonne critique qui les accompagne. Je compte emporter le volume dans les Pyrénées et le rapporter

mon abbé.

J'écris dans ce moment ma féerie pour le Chatelot, mais elle ne sera jouée qu'au mois de décembre.

J'ai été très ennuyé ce mois-ci de l'affaire Magnat dont tu ne lis le détail dans le Figaro. Magnat m'avait prié d'être son témoin contre Wolf. Je ne pouvais refuser cette désagréable mission à un ami de 20 ans. Heureusement le sang n'a pas coulé et nous avons fait reculer son adversaire qui est plus brave que brave. Magnat a été très solide et très digne dans cette affaire et son adversaire s'est conduit comme un pantin. J'espère m'être mis dans cette occasion un bon petit ennemi sur la planche, mais j't en inquiète peu...

Je suis ^{allé} en Sologne ces jours-ci pour assister au Conseil de révision. Mes administrés ne sont vraiment pas mal dans le costume de la vérité. J'en ai un qui n'a été réformé parce qu'il

757 = bis

avait deux ans, le cas est extrêmement rare et c'est un beau début pour moi. J'ai toujours eu de la chance!

Les récoltes étaient magnifiques et ne demandaient qu'une goutte d'eau. J'ai plu ici toute la nuit et j'espère que le grand arrosoir va se promener un peu en Sologne.....

A toi de ton cœur.....

Le livre dont Labiche fait l'éloge à la première page de cette lettre, c'est un volume = n° 52 = Les Lectures de s'Oncle Robert = dans lequel je cite une scène amusante de l'une des premières pièces de Labiche, un acte joué au Gymnase en 1843 = Alceste Legrand me disait un jour que j'aurais pu faire un meilleur choix c'est vrai; mais le mot qui finit cette scène est excellent et fait penser à Montaigne.

Voici cette scène:

a Mançonnat, entrant vivement.

a Ah! mon ami!

« Chalabert.

« Quoi donc ?

Raconnet.

« Je viens de le trouver aux pieds de ma femme !

Chalabert.

« Qui ça ?

Raconnet.

« mais lui, toujours lui, après c'était inévitable ;

« une nature si exceptionnelle. Il est l'œuvre

« de son économie.

Chalabert.

« mais de qui parlez-vous ?

Raconnet.

« de votre gendre, de votre magnifique gendre.

Chalabert.

« Comment, il aurait osé... quand ça ?

Raconnet.

« Tout à l'heure... à l'instant...

Chalabert.

« Il est ici... je le quitte...

Raconnet.

« allez donc !

Chalabert.

« Il vient d'entrer chez sa belle mère...
à la... dans cette pièce... et nous allons
à bien voir... Ah! grands dieux!

Raconnet,

« quoi donc ?

Chalamet,

« ma femme... sa belle mère qu'il embrasse!
« à bécote ce Hippolyte!

Raconnet,

« Voyons mon ami, du calme... vous êtes
à présent; il ne respecte rien; mais ce n'est
à pas sa faute... il est l'esclave de son économe.
Tout cela est du meilleur argent corrigé
et nous avons beau faire, nous sommes tous
plus ou moins, les esclaves de notre économie.
J'ai dit que cela faisait penser à Montaigne
Montaigne et La Roche, oui sans doute. quand
on parle de l'origine du voyage de Mr Bonnichon
on peut très bien penser à Molière et à Montaigne.
J'admets la distance autant qu'on le voudra,
mais demandez-leur, soit dans les livres

Soit au théâtre, les moralistes qui, en tout temps
et en tout pays, ont fait la guerre aux défauts
et aux ridicules des hommes, composent une
glorieuse armée dont les chefs se sont acquis
des noms impérissables et dans laquelle il
n'est ^{pas} nécessaire de combattre au premier rang
pour être justement fier d'en faire partie.

J'avais envoyé à Labiche un article —
la première pièce de M^r Rosier — en le priant
de lui trouver une place dans un journal. Il
s'acquitta très bien de sa commission et m'écrivit
ainsi de Rueil le 28 juillet 1865 :

Mon cher ami,

J'ai trouvé ton article très amusant
et je l'ai adressé n^o de Zèze, rédacteur
en chef du Gaulois, avec un petit mot pour
le prier de l'insérer. L'article a paru un
jour d'hier = 18 = et je te l'envoie découpé.
J'ai cru pouvoir signer pour toi Alphonse
Dolly. Je pense que tu ne m'en voudras pas.
Ton nom d'adjoint n'est pas compromis.

Ton gros bonhomme...

voilà cet article :

« La première pièce de M^r Rosier.
 « Le Théâtre ! comment y parvenir ?
 « Je voudrais raconter, bien que ce soit
 « un peu difficile, ce qui arriva à M^r Rosier
 « auteur dramatique qui compte un grand nombre
 « de succès. Il était maître d'études dans une
 « des pensions du Collège Combon, et, ce qui
 « fait toujours en sortant de rhétorique, il se
 « mit à écrire une pièce de théâtre. Alors, il
 « y a trente ans de cela, c'était presque im-
 « possible de faire une tragédie. M^r Rosier n'avait
 « pas voulu charger sa conscience d'une pa-
 « reille énormité. Il avait fait une comédie
 « en trois actes en vers et s'était porté à
 « l'Odéon. C'était suffisamment modeste, l'Odéon
 « étant, à cette époque, le seul théâtre à Paris o-
 « suivant la spirituelle définition de l'un de ses
 « directeurs, il n'était pas impossible de faire
 « des recettes de soixante francs.

« L'annonce se passa sans que M^r Rosier enten-

« parler de sa pièce qu'il finit par oublier.
 « Un beau jour enfin une lettre s'appelle auprès
 « du directeur de l'Odéon, M. Harcel, qui lui
 « annonce que sa pièce est reçue et qu'on va
 « la mettre en répétition.

« Et voici ce qui s'était passé.

« On avait d'abord jeté la pièce au panier
 « sans la lire. . . . Et quel panier ! qu'il me
 « suffise de dire qu'il était placé dans un autre
 « cabinet que celui du directeur, M. Harcel,
 « en puisant dans ce panier, avait pris le ma-
 « nuscrit de M. Rosier, en avait déchiré un
 « feuillet et, par un heureux hasard, avait eu
 « le temps de le lire. Tout surpris de remarquer
 « des vers spirituels et bien faits, il n'hésite pas
 « à en changer la destination, voit avec plaisir
 « que le feuillet qu'il a déchiré est le seul qui manque
 « au manuscrit et met le tout dans sa poche.
 « On écrit à l'auteur qui ne se doutait pas des
 « vicissitudes par lesquelles ^{sa pièce} avait passé, avant
 « d'être jouée avec un succès, sous le titre

157

de : La mort dans l'embrasement

XX

Cauterets, 15 août 1868

Mon cher ami,

Nous voici installés à Cauterets depuis
une dizaine de jours et nous n'avons pu
en le temps de faire de grandes excursions.
Car les eaux agissent très vigoureusement
sur moi. Elles me donnent des dérangements
d'entrailles qui ne me permettent pas de
m'éloigner beaucoup de la maison. De plus
je me suis réveillé ce matin complètement
paralysé, aucune de mes articulations ne
voulait bouger et quand il s'est agi de mettre
mon pantalon, un vrai drame s'est déroulé
avec cris et grincements de dents. Sans le
secours de ma femme, je ne serais jamais
parvenu à endosser ce vêtement sans le
quel on n'est rien dans aucune table d'hôte.
J'ai un très bon médecin. Je lui en ai dit.
Je lui dis : e monsieur, j'ai la colique.
Il me répond : e tant mieux ; ce sont les

« eaux qui opèrent. » Je crois que si je me
cassais le cou dans les rochers, il me ferait
la même réponse. J'ai pris tantôt une grande
douche qui m'a fait du bien et j'espère, en
continuant pendant quelques jours, retrouver
l'usage de mes membres.

Je me lève à six heures ; encore un peu
je verrais le soleil se lever ; ce qui ne m'est
pas arrivé depuis mon extrême jeunesse,
J'avais un petit acte à écrire ; mais je n'en
ai pas la force. Ces eaux vous anéantissent,
elles sont très sérieuses. Je me couche à huit
heures ; je lis quelques pages des lectures
de l'Oncle Robert, et un sommeil délicieux
vient me surprendre. Je ne mets pas ce
sommeil sur le compte de l'Oncle Robert ;
mais c'est l'effet des eaux, comme dit
mon médecin.

Voici le 15 août. J'espère que ma lettre
arrivera à Compiègne avant ton départ.
Je resterai ici jusqu'à la fin du mois.

Écris moi un petit mot et dis moi de quel
 côté vous comptez diriger vos pas. Adieu
 et André se portent à merveille. Chez eux
 les eaux n'opèrent pas ce que je les en faisais.

Adieu, mon bon visux, recois nos plus
 vives amitiés pour ta femme et pour toi.

J'allai vers le 20 août en Suisse pour la
 cinquième ou sixième fois. Je revoyais toujours
 ces belles montagnes avec ravissement. J'étais
 d'Interlaken à Laèche qui me répondit de
 Souvigny le 9 septembre:

mon cher ami

C'est aujourd'hui seulement que je reçois
 la lettre que tu m'as adressée d'Interlaken
 à Paris. A mon retour de Canters, je n'
 suis pas passé par Paris. J'étais trop
 souffrant. Je suis revenu directement ici.
 Ces eaux ont remis mes rhumatismes d'
 façon tellement violente que maintenant
 encore j'ai beaucoup de peine à marcher.
 Quant il faut me lever ou m'asseoir, ce

60
de petits cris de surprise à coupie net le
hoquet de mes invités. Ce qu'il y a de certain,
c'est ce que je suis parti avec deux rhumatismes
et revenu avec cinq. La médecine des eaux
continuit à être vaine et me faisait de
persévérer. Je l'ai fait et je m'en repens.
Depuis hier le temps parait vouloir se mettre
au froid et à la pluie et il me semble que je
vais un peu mieux. chose singulière, le beau
temps me fait souffrir davantage.

Mais ne parlons plus de ces ennuyeuses
douleurs que le temps guérira, je l'espère.
Je n'ai aucune nouvelle de Paris. Je sais
indirectement que mon opéra comique se
répète au théâtre. Je crois que Delacour
est à Arcomanches et que les répétitions se
font sans les autres. Il y a là Mochiz qui
est un homme très fort et en qui j'ai toute
confiance.

Nous quitterons la Bologne du 25 au 30
Septembre et nous irons passer les derniers
jours des vacances à l'ingénierie ou nous

Il n'avait pas encore mis les pieds cette année. C'est mamam Gillemerie qui n'est pas contente. De toutes façons nous serons réinstallés à Paris le 15 octobre au plus tard. Quant à toi tu ne vois dans qu'après le séjour de l'Empereur à Compiègne et tu auras raison cette année; car quelque chose me dit que tu auras ton petit ruban.

Ma femme me charge de transmettre à la tienna ses meilleures amitiés. Je me permets d'insérer les miennes dans la Courrière.
à toi de vieille amitié...

L'opéra parle dans cette lettre du Coricolo Opéra comique en trois actes fait en collaboration avec Delacour, musique de R. Boite, ce jour pour la première fois à la salle Favart le 27 novembre 1868. Ce fut une excellente première. La pièce est bien faite, gracieuse, et la musique très agréable. Les chœurs sont montés. On s'amuse, on rit, on applaudit du commencement jusqu'à la fin. Et puis après dix ou douze représentations pas de recette, une salle à

moitié vide. A la quinzième le régisseur me
 disait : « Monsieur, cela ne se comprend pas, c'est
 « défolant. La pièce plaît beaucoup, mais ne fait
 « pas d'argent. Enfin hier nous avons fait
 « 1300 frs et nous avons plus de 3000 frs
 « de frais. Impossible de continuer. Il faut
 « donner autre chose. J'ai vu peu de pièces
 « plaire autant et faire un aussi bon effet. »
 Ce que me disait le régisseur n'était que trop
 vrai. Le Cosicolo disparut de l'affiche
 après ^{une} quinzaine de représentations pour céder
 la place aux anciennes pièces, La Dame Blanche,
 Le Domino noir & avec les quelles on faisait
 ses frais. Le Cosicolo ne pouvait sans aucun
 doute prendre place parmi les chefs d'œuvre
 du répertoire de l'Opéra comique. Mais enfin
 c'était très réussi, comme pièce et comme
 musique et c'était nouveau. Sainte Foy y
 avait un rôle dans le quel il était d'un comique
 parfait. et j'en ai pas oublié non plus Mlle
 Helbron qui depuis a obtenu sur plusieurs scènes,

en France et en Italie le plus brillant succès. En vérité le Corricolo méritait mieux et c'est une des mésaventures les plus injustes dont je me souviens au théâtre.

Il était question du prochain séjour de la Cour à Compiègne et pensant à faire passer la Grammaire, j'écrivis à Talleyrand pour savoir si le Palais-Royal pourrait y venir pour les représentations théâtrales. Il me répondit de Paris le 11 novembre :

Mon cher ami,

Je commence à retrouver l'élasticité de ma main droite et j'en profite vivement pour répondre à ta lettre ; car je ne sais pas si je ne serai pas repris demain par ce rhumatisme qui, depuis trois mois, ne me laisse pas un moment de répit.

La Comédie aux yeux n'est pas démontée au Palais-Royal, et en prenant le théâtre trois ou quatre jours à l'avance, il serait possible

4
cela comparera avec la Grammaire
un joli spectacle que tout le monde pourroit
entendre.

2
D'un exemple je ne passe de pouvoir
aller à Compiègne. J'appartiens à mon rhu-
matisme et mon médecin vient de me déclarer
aujourd'hui que le moindre froid ou la moindre
humidité pourroit le transformer en rhuma-
tisme articulaire aigu, c'est à dire
les souffrances de l'enfer.

Je suis bien éprouvé cette année et si
je n'avais pas ma gaieté et ma philosophie
pour me soutenir, je ne sais pas ce que
je deviendrais. J'ai bien peur d'en avoir
assez tout l'hiver à souffrir. Mon docteur
ne me fait pas entrevoir la fin de mes
douleurs. Il me dit : « c'est très long. »

— Et voilà tout — quand je suis pris
du bras gauche, je m'en ris... mais le
bras droit !... plus moyen de tenir une

168

plume... je ne sais plus que faire.

Adieu, mon vieux,

Cont à toi

Paris 2 décembre 1868.

Mon cher ami,

Je ne t'écrirai pas longuement; car, j souffre beaucoup en ce moment de la main droite.

Le Roi d'Amatibou a été une chute éclatante. On y a vu une pièce réactionnaire. Les frères et amis sont venus faire du tapage; bonnettes cassées, fontenils brisés intervention du commissaire. Bref j'ai vu de qn' on ne jonnat plus la pièce.

Le Corricolo, grand succès de musique et de pièce.

Hier au Vaudeville le petit voyage pour Arnal et de moi seul, a été un éclat de rire d'un bout à l'autre.

J'ai donc pris deux fois ma revanche et je serais très content si je ne souffrais pas. Je ne sais quand finiront ces mandats.

66
douleurs.

Le Palais-Royal ne pourra pas aller à
Compiègne. Geoffroy et une partie de la
troupe partent le 10 pour aller pour un mois
à Monaco. —

Je m'arrête ; je ne sens plus ma main.
À toi de cœur.

Je n'ai guère souvenir du Roi d'Amatibon.
C'était au Palais-Royal et je ne connais pas
la pièce qui n'a pas été imprimée. Labiche dit
qu'il n'en deux fois sa revanche avec le Courisolo
et le petit voyage. J'ai passé au Courisolo qui
en effet à la première représentation a été un très
grand succès et très mérité. Pourquoi le public
n'y est-il pas venu ? Il y a de nombreux exemples
de ces injustes et pénibles déceptions.

Le petit voyage est la seule pièce, je crois, où
Labiche rompt pour cette fois avec une force
d'habitude qui l'empêchait de travailler seul,
s'étant passé de collaborateurs. C'est un petit acte
très réussi où Arnal était excellent. Il avait plus
de soixante ans et la mémoire lui faisait défaut.

aussi n'aurait-il accepté son rôle de garde
d'hôtel qu'à la condition qu'il serait très con-
sulté. En reste il n'y pas de rôles trop courts pour
bons comédiens. Personne mieux qu'Arnal ne sait
doubler, tripler la valeur des mots. Je l'entends
encore dire au patron : « Monsieur, voilà cinq jours
à que le turbot est là. Il commence... n'est impatient

Paris le 21 Décembre 1868.

Mon cher ami,

Je t'écris quelques mots seulement; car
je n'ai pas encore la pleine liberté de ma
main droite. Je suis d'une crise qui m'a
tenu huit jours le bras en écharpe. Je ne sais
vraiment quand ces douleurs finiront et le
médecin n'a pas l'air de le savoir plus que moi.

On joue aujourd'hui Miss Multon. Le
petit voyage n'est pas du voyage. On a craint
de faire un spectacle trop long. Toujours por-
eux; car, avec ma pièce, la soirée est fini-
sée en vire. Dans tous les cas il m'est été
impossible d'aller à Compiègne.

Ton vieux...

2. 5. La reprise de La Cagnotte fait de
l'argent. Geoffroy ne partira que le 26 pour
Monaco.

La représentation de Miss Milton, comédie
en 3 actes d'Adolphe Belot et Eugène Nus, fut
une des plus mauvaises que j'ai vues au Théâtre
de la Cour à Compiègne. La pièce ennuya, l'Empereur
Léonilla. Je reconnais beaucoup de talent à Madame
Fargueil; mais, ce soir-là, je ne sais pour quoi, elle
prenait des temps qui n'en finissaient pas et rien
n'est plus agaçant que cette façon de dire les
mots en les séparant par des silences infiniment
trop prolongés.

L'abbé parle d'une bonne reprise de La Cagnotte.
La pièce qui date de 1864 se joue souvent en fait
recette, quoiqu'il n'y ait plus un seul acteur de la
création. Quel merveilleux ensemble quand c'était
Geoffroy, Brassens, Théritier, Lassorche qui tenaient
les principaux rôles. Je n'ai pas vu ceux qui
les remplacent, mais on m'a dit que la pièce est

Bien joué et fait grand plaisir.

La Cagnotte est un chef-d'œuvre de comique essentiellement français. Les autres nations ne nous en offrent aucun équivalent. C'est du bon, c'est du meilleur. Sabiche. Bien des œuvres érites et dignes de toute estime s'en vont en blâmes alors qu'on jouera encore la Cagnotte. Quel bon état de vice ! Et savoir, vous bien que c'est une question d'hygiène ? Je ne suis pas seul à le dire. En mes conférences à l'Académie dit-on un jour : « grand » le ciel est sombre et que des sorceries possibles » viennent m'assailir, j'ouvre un des volumes du théâtre de Sabiche et aussitôt il me semble qu'il fait plus clair ; peu à peu je deviens moins morose, je souris, puis je ris franchement. N'est-ce pas que la santé s'en trouve bien et que ces mots : liqueur de Sabiche a pu être prise place dans une ordonnance de médecin ?

XVI

En 1869 Sabiche avait reconstruit la santé et m'écrivait de Souvigny le 26 septembre :

Mon bon vieux,

Que fais-tu ? que deviens-tu ? Il y a long-temps que je voulais t'écrire ; mais j'ai été toujours empêché par une cause ou par une autre. Je ne connais rien d'absolument comme la Solagne. Ce sont les cultures, les bofs, les moutons, les vaches qui vous tirent à gauche, quand vous voulez aller à droite. Je ne te parle pas de la chasse qui me prend chaque jour mon temps de une heure à six heures. Je marche, je cours même et je rentre le soir trempé de sueur et harassé de fatigue. Ce régime me fait beaucoup de bien et j'en me ressens presque plus de mes rhumatismes.

J'ai complètement mis ma plume en vacances et je n'ai pas écrit une ligne pour le théâtre depuis mon arrivée ici. J'ai pourtant un troisième acte à écrire et à livrer pour le 15 octobre. Mais je t'en ai un peu inexactly ; cela donne du prix à l'ouvrage.

Nous fermerons dans quelques jours
 maison et nous ferons nos adieux à
 Sologne. Je suis comme les collégiens; je
 trouve que les vacances passent trop vite.
 Il faut que nous soyons rentrés le 4 octobre.
 On parle du prochain séjour de l'Empire à
 Compiègne. Mais vous les fêtes sont commen-
 Je t'assure que c'est avec un violent chagrin
 que je rentrerai à Paris. Mais il faut rem-
 Onari au collège, d'autant plus qu'il est d'
 une très bonne veine de travail. Je ne s-
 Si tu as appris qu'il avait obtenu un secon-
 prix d'histoire au concours ou à son collè-
 un prix et quatre necessites. Il ne faut pas
 laisser refroidir son ardeur. Il en a encor-
 pour quatre ans à finir ses études.

Adieu mon bon vieux; écris-moi un
 donne-moi des nouvelles de ta femme
 des tiennes, mais vous présentons à tou-
 deux nos bonnes et vives amitiés,
 à toi.

Paris - 10 novembre 1869

Mon gros bonhomme,

On m'apprend à l'instant du Palais-Royal
que l'on donne samedi à Compiègne à
Gennevilliers, la consigne est de souffler en
le camp des bourgeois. Je n'ai pas encore
écrit d'invitation, on me dit qu'il n'y a pas
de série d'invités, que la représentation
sera intime et que les auteurs ne seront pas
convocés. Ceci n'a rien d'officiel; mais
je voudrais bien savoir à quoi m'en tenir;
car j'ai convoqué mon conseil municipal
en Sologne pour dimanche. Dois-je le
décommander? Je suis un maire bien embarrassé.

Ton vieux

Je reçois le 11 novembre le mot suivant
de M^r Sumbert, l'un des directeurs du Palais-
Royal:

« Cher monsieur

« J'ai vu ce matin M^r de La Ferrière (1) et j'ai

(1) Surintendant des Théâtres de la Cour.

« arrêté avec lui notre spectacle de samedi
à Compiègne :

« La Grammaire,

« La consigne est de remplir,

« Le Camp des Bourgeois.

« Je me hâte de vous en donner avis.

Tout à vous...

D'après en même temps que les auteurs des
pièces jouées ne seraient pas invités et j'
avais à La Roche qui me répondit ainsi le 22
de Paris :

Mon bon vieux,

Je reçois ta lettre ce matin ; mais j'^{ai}
déjà appris que les auteurs ne seraient pas
invités. Je pars donc demain matin pour
savouer mes fonctions de maire...

à toi de tout cœur...

La représentation de La Grammaire a
lieu en effet le samedi 13 novembre et marche
très bien. Geoffroy fut tout à fait excellent.

Le surlendemain, dans une soirée très brillante et très animée qui fut donnée au Palais, M^r de La Ferrière me présenta comme l'un des auteurs de la Grammaire à l'Empereur qui m'adressa quelques gracieuses paroles.

Vers la fin de janvier 1870, au dîner Col qui fut donné au Théâtre, le général Frossard vint à moi et me dit : « La Grammaire sera jouée ici mardi prochain par le Prince impérial et ses amis. N'en dites rien à personne, je vous en prie. Nous désirons beaucoup que les journaux n'en parlent pas. » Je remerciai le général et lui promis d'être discret. C'était bien inutile ; le lendemain cinq ou six journaux en parlaient et la presse entière les jours suivants.

La Grammaire fut jouée en effet aux Théâtres le mardi 1^{er} mars. Les rôles étaient tenus par le Prince impérial et ses amis, Jules Espinasse, Maxime Frossard et Commau. Il va sans dire que les acteurs furent applaudis et rappelés avec acclamations.

Et au après cette fête de famille, les Théâtres

étaient dévorées par les flammes que les
tristes héros de la Commune avaient allumées
en fuyant, ce longtemps encore leurs visages
bienfaisants rappelaient ces douloureux souvenirs
comme un terrible exemple des horreurs de la
guerre civile.

XVII

En juin = 1870 = le moment était bien
mal choisi = je publiai un volume = un
Étude sur les Essais de Montaigne = pas faite
ment éditée par Henri Spon = et j'en envoyai
un exemplaire à La Roche. Je reus quelques
jours après l'accuse de réception suivant :

Paris 9 juin 1870,

Je suis arrivé hier soir de Cologne et
j'ai trouvé l'exemplaire que tu m'as fait
remettre. Ton volume est superbe. Les
chiffres et les caractères sont magnifiques. C'est
un vrai beau volume et je me propose de
me régaler en le lisant.

Cela cadente tout juste le travail

6
qu'il me fallait pour me faire lire
Montaigne que je trouve un peu dur.

Tu as concentré en un volume toute
miel éparpillé dans son gros travail.
J'ai envie de te comparer à une abeille,
mais je crois que cette comparaison a
déjà servi. Tu accompagnes le texte
de ton auteur de réflexions fort judicieuses
et très pénétrantes. Je crois que du haut
des cieux Michel, le grand Michel doit
être content de toi.

Sérieusement ce que tu as fait là et
que j'ai eu à peine le temps de parcourir,
me paraît un véritable travail littéraire
et j'espère qu'il t'en sera tenu compte
par tous les lettrés qui croient qu'il y a
quelque chose au dessus de la musique
d'Offenbach.

Par exemple tu es un gros botat de
m'avois mis la dédicace sur la couverture.

Je te demanderai de me la reporter sur
la première page, afin de ne pas la perdre
quand je ferai relier mon volume.

Je viens de faire en Salogne une tournée
municipale et agricole. Je faisais partie
d'une commission pour décerner un prix
d'honneur à la ferme la mieux cultivée.
Il y a eu vraiment de très belles choses
mais la sécheresse implacable vient tout
détruire. Cette année comptera parmi les
plus désastreuses pour l'agriculture.

Je suis rentré à Paris et je vais m'atteler
sans perdre une minute à ma pièce en quatre
actes que j'ai promis de livrer à la fin
du mois d'août au Vaudeville. Je n'ai
encore écrit que trois actes. Mais
sais que je vais très vite, quand je
ne suis pas dérangé;

Tu feras bien d'envoyer ton livre
à ton profet, avec un bon hommage intéressé

5
Les jeunes gens prétendent que je suis ² été
nommé officier (1); mais je n'ai entendu
parlé de rien en ce genre. J'aimerais
mieux attendre et te voir chevronné.

A toi de vieille amitié...

Monne souvenez au mois de juillet 1870. quel
moment d'affreuse anxiété! La guerre est déclarée,
cette terrible guerre entre les deux plus puis-
santes nations de l'Europe! J'étais désolé,
tout en ne prévoyant pas un écrasement si
rapide de nos malheureux pays. La biche
avait confiance, mais non sans tristesse
et sans un grand trouble d'esprit. Voici ce qu'il
m'écrivait de Rueil le 23 juillet

Mon cher ami,

J'ai essayé plusieurs démarches pour faire
un peu de publicité à ton livre. Mais le
moment est des plus défavorables. Les

(1) Officier de la Légion d'Honneur.

esprits sont à la guerre en personne ou si
 les articles de critique littéraire. Ce serait
 donner un coup de pied dans l'eau que de chercher
 à lancer un livre aujourd'hui. Je crois qu'il va
 mieux attendre l'hiver. Tous nos amis seront
 revenus et je ferai tous mes efforts pour
 procurer un peu de publicité.

J'ai beaucoup de peine à travailler en
 ce moment. Je suis dans une situation fébrile
 qui ne laisse pas assez de calme. Je ne pense
 qu'à la guerre, aux chassepots et aux
 mitrailleuses. Menagement ma pièce de
 vaudeville était très avancée. Il me reste un
 acte à écrire et il me faut un grand effort de
 volonté pour m'y mettre. Car mon esprit est
 ailleurs. J'attends avec impatience la nouvelle
 de la première trépotée que nous devons admi-
 nistrer aux Prussiens. Je ne vous conseille pas
 d'aller flâner à Bade cette année.

Je te prie de faire nos meilleures amitiés

9
La femme eût de recevoir nos bonnes poignées
de main.

A toi de cœur...

La nouvelle que Sabiche attendait avec
impatience n'est pas arrivée, hélas ! Ce fut
au contraire — et aujourd'hui encore nous
ne pouvons y penser sans un profond chagrin
— ce fut au contraire un affreux désastre,
des batailles perdues, le sol de la patrie
envahi par l'ennemi, puis la perte de deux
de nos plus belles provinces. Cruels souvenirs
qui seront toujours aussi douloureux, tant que
nous n'aurons pas reconquise l'Alsace et la
Lorraine !

Souigny = 8 octobre = 1570

Mon cher ami,

Je me enis en cette lettre te parviendra
et je t'écris à tout hasard pour avoir de tes
nouvelles et de celles de ta femme. Quelles
vous ? qu'êtes-vous devenues ? Avez-vous

Graveours souffert de l'occupation. ² Nous
sommes très inquiet de vous en nous
bien venant de recevoir de vous un mot
qui nous rassurerait.

Quant à nous, nous sommes ici assez
tranquilles depuis le 16 août. La mauvaise
réputation de la Sologne nous protège;
vérité est qu'un corps de troupe ne trouva
pas à vivre deux jours sur notre sol. La
sécheresse a fait manquer toutes nos
maisons et nos montons maigres menent
de misère dans nos bryères desséchées.

Comment la femme a-t-elle supporté
ces mauvais temps? nous nous inquiétons
beaucoup d'elle.

J'ai reçu au mois d'août la visite de M.
Pouche. Il m'a dit t'avoir fait un très bel
article dans la Revue (1). Je l'ai remercié
en ton nom. Mais il est bien question

(1) Sur mon livre: Etude sur les Essais de Montaigne

82
tout cela aujour d'hui !

Comme vient ami...

Les Prussiens sont venus à Compiègne pour la première fois le 13 septembre 1870 et pendant plus d'une année soumise à diverses épreuves, par détachements, et plusieurs fois en grand nombre, jus qu'à deux mille. Pendant ce temps le château a été presque continuellement occupé par deux États-majors allemands.

Adjoint au maire et président d'une commission de permanence composée de conseillers municipaux et siégeant à l'Hôtel de Ville, je me suis trouvé en rapports très pénibles avec l'armée ennemie. Il fallait satisfaire autant qu'il nous était possible, ~~faillait~~ à des réquisitions se renouvelant chaque jour et souvent excessives. J'étais fréquemment menacé et je m'attendais à chaque instant à être arrêté et ma malade était toute préparée pour un voyage en Allemagne que j'avais tout lieu de craindre, mais que je n'eus pas à faire. Les Prussiens multipliaient les menaces, mais ne leur donnaient

une toujours suite, heusement. Otages, filles
incendies, telles étaient les aimables expressions
dont ils enjolivaient leurs exigences qui présentaient
ainsi tout refus.

La plupart des dames de Compiègne quittèrent
la ville pour aller, soit en Bretagne, soit dans le
midi. Elles n'auraient tout aussi bien fait de rester
car elles n'auraient eu, je crois, aucun manque de
respect à supporter. Mais enfin il était bien plus
de craindre...

Ma femme ne voulut pas me quitter. Je lui en
fais reconnaître et je reconnus la son absolu
dévouement pour moi. Dans ces tristes moments
le cœur est bien touché de ces témoignages d'af-
fection. Dans le malheur même cela suffit pour
nous rendre heureux.

XXIII. Sonvigny, 25 Octob. 1793.

Mon cher ami,

J'ai reçu tes deux lettres du 17 et du
hier seulement. J'ai été bien heureux d'appre-
ndre que, ta femme et toi, vous avez tous

54
Sans trop grands ennemis la crise actuelle.
Nous étions inquiets de la femme, parce que
sans l'aïmon & beaucoup. Son dévouement est
pour toi lui a donné du courage et j'espère
que vous n'aurez pas à supporter de
nouvelles épreuves.

Quant à nous, notre tour arrive. Les
Russiens ont passé la Sobie et commencent
d'jà à rôder dans nos environs. Les Elthons
sont d'jà venus faire un tour dans nos
Sapins. Il paraît que le payéage ne leur a
pas plu; car ils ne sont pas revenus.

Entre nous, je crois qu'ils ont bien fait,
nos Cass sont peuplés de francs-tireurs et
de volontaires qui leur feraient éprouver de
grandes pertes sans profit. La Sologne est
un pays que sa misère met à l'abri de
l'invasion. Cette année surtout une sécheresse
persistante a gêné toutes nos récoltes. Nos
montons n'ont que la peau sur les os, et les

pluies qui nous arrivent depuis quelques
jours développent des fièvres très per-
nicieuses. . . .

J'ai en effet été nommé officier de la
Légion d'Honneur le 15 août. Je ne sais si
ma nomination a paru au Moniteur. Le
décret a été signé le 12 par l'Empereur.
Je n'ai donc qu'en ce moment je m'occupe
peu de cela. Mais j'en ai une trop grande
partie pour nous en laisser distancer par
quoi que ce soit. En sortirons nous ? Et
comment ? Et après la guerre avec la
Russie, n'aurons-nous pas la guerre
sociale ? Je ne vois pas l'avenir en ce

Je vous embrasse de cœur,
à toi,
E. L.

Paris - 12 mars - 1871 -

Je suis venu à Paris en dernière por-
tion deux jours et je repars demain matin. Mon
concierge m'a dit que tu dois venir me voir

et demander si j'aurais eue ta dernière
lettre en Lorraine. Je ne l'ai pas reçue. Nous
avons été en va his jusqu'au goudot. Si lettres
ni journaux ne nous arrivaient. Le facteur
ne prenait même plus la peine de venir. Je
me suis tiré très honnêtement de tous ces
désastres et je suis le seul maire dans
tous nos environs qui ait pu épargner à sa
commune toute espèce de réquisition, soit en
argent, soit en nature. Je te dirai comment
j'ai opéré.

Il n'en peut être de même de Rueil, ma
pauvre maison a été occupée et pillée dans
une proportion raisonnable. Je n'ai pas trop
à me plaindre si je me compare aux autres.
Bon vieux ami...

Les auteurs dramatique dont un grand nombre
de pièces ont été jouées en Allemagne a protégé
le maire de Souvigny. Son nom n'était pas
inconnu des officiers ~~français~~ de l'armée

allemande qui se sont présentés chez lui ~~avec~~
 avec des détachements. La biche m'a dit ensuite
 que sa croix d'officier de la Légion d'Honneur
 avait été ^{d'eux} enlevée d'un très bon effet.

Je savais mon Salicette par cœur. Il fut
 dans ses tristes jours, ce qu'on devait attendre
 de lui, digne et ferme devant le danger. Il ne
 savait pas ce que c'est que la peur. Son
 sang-froid ne s'abandonnait jamais, non
 plus que sa bonne humeur, quand ses choses
 n'étaient pas très graves.

J'emprunte à Émile Augier le fragment de
 récit suivant :

« Pendant la guerre de 1870, il était
 dans la terre de Sologne. Un officier
 de Orléans entra dans sa cour :

« — Vous êtes le maire de Souvigny ?

« — Oui.

« — Je vous prévient que si les francs-tir
 « entrent à Souvigny, le village sera
 « brûlé et le maire fusillé.

« — Si j'avais le pouvoir d'empêcher quelqu'un
« d'entrer, vous ne seriez pas là, répliqua
« fièrement La Ciche.

« — C'est juste, mais le village sera
« brûlé.

« Et il partit au galop.

« Les Français arrivent. Il fallait sauver
« le village et c'est ici que reparaît le Français.

« Il se jette dans les bras du commandant:

« — Vous nous sauvez, vous sauvez enve-
« loppés de prussiens de tous côtés ! Ils tiennent
« toutes les routes, excepté celle par où vous
« arrivez.

« — Vous en êtes sûr, à cheval, messieurs.

« Et la troupe reprend vivement la route
« libre.

« La Ciche était bien en racontant cela. »

Paris 22 mai 1871

mon cher ami,

Nous sommes revenus à Paris pour la rentrée
d'André au collège. Sans cela j'en serais

abstenu. Car la situation de notre capitale
est navrante. Tu sais par les journaux
tout ce qui s'est passé et personne ne peut
prévoir comment on sortira de ce gâchis.
Il n'y a pas de direction, pas un homme,
la révolution socialiste règne sans conteste
dans tout Paris.

Ne vous pressez pas trop de contacts. On
ne sait ce qui arrivera. On craint la suite
des Russiens. On craint les excès de ce peuple
armé et animé de passions haineuses et
envieuses. Il y a longtemps que je prévois
ce qui arrive et je suis parfaitement résolu
à répondre par la force toute tentative
contre les miens. Mais quel triste pays !
Que les Suisses sont heureux de ne pas être
Français !

Adieu, mon vieil ami,
Espérons et aimons nous toujours,

Bon vieil ami,

E. L.

Je ne te parle pas des événements de
 Paris, mon cœur se soule de dégoût
 et je rougis de mon pays, les misérables
 qui tiennent Paris sont des forcenés
 aveuglés, sans autre idée que celle de la
 haine et du pillage. Ils méritent un châ-
 timent terrible et j'espère que le jour de
 justice approche. B'attendais-tu à
 trouver tant de bonté, tant de bêtise et
 tant de féroce idiotie dans notre beau
 pays de France? Quant à moi, je suis
 navré, je suis honteux et j'ai le cœur
 plein de vengeance. Les bontés viennent
 d'abattre la Colonne, voilà tout ce qu'ils
 ont trouvé! Ils n'ont pas produit une
 seule idée, j'espère que cette cruelle
 expérience aura pour résultat de guérir
 la France de la tendresse stupide pour
 le prolétariat. A l'œuvre nous avons

VII l'ouvrier. C'est instructif.

Embrasse pour moi ta femme et tes enfants.

Qu'on vienne...

XIV

Je remonte à quelques années pour faire une revue rapide des pièces de La Criche jouées dans différents théâtres depuis 1865 jusqu'en 1871 inclusivement.

En 1865 je trouve un premier prix de piano, un acte au Palais-Royal, avec Geoffroy et Gil-Perès et un monsieur qui manque le coche, trois actes aux Variétés, avec José Dupuis, Christian et Alphonsine.

En 1866 = Un pied dans le crime, trois actes au Palais-Royal = avec Geoffroy, hésitations = gros succès.

En 1867 = La Grammaire, dont j'ai trop parlé au Les Chemins de fer, cinq actes au Palais-Royal = avec Geoffroy, Gil-Perès, Lassouche. C'est gai, amusant, bon et d'incidents

193

conquies, quelques uns un peu forcés. L'imaginaire
des auteurs a parfois dépassé les limites posées
de la charge.

En 1868 = L'Orage en gants jaunes, trois
actes, avec Ravel, au Palais-Royal = la pièce
se tenu peu de temps l'affiche ; Le Drapeau
d'honneur = quatre actes, avec Geoffroy, Biot,
au Palais-Royal = Demi Succès = Le Destin Voyage
un acte, de Labiche sans collaboration, au
Vaudeville, avec Arnal. Très réussi se pas fait
en un recueil.

En 1869 = Le Choix d'un gendre, un acte
au Vaudeville

Le 11 janvier 1870 = Le plus henné des trois
au Palais-Royal, en collaboration avec Gordini
trois actes qui resteront.

Le 24 février = 1870 = Le Cochon = XBT
petit acte très spirituel = action presque nulle
mais détails précis de finisse et d'obscure, si
vraie =

Le 15 juillet = 1871 = Le Livre bleu, un acte
Palais-Royal = ^{Le 17 octobre =} L'Ennemi = trois actes
Vaudeville, avec madame Fargant = demi

91
L En 1879 = Doit-on le dire 3 = trois
notes au Palais-Royal, avec Brassens,
Gil-Perès & la pièce a fait beaucoup d'argent
et a été reprise plusieurs fois. Très gros
succès.

Paris = 2 juin 1879

Mon cher ami,

Je devais partir ces jours-ci pour les
Eaux du Mont-Dore mais on me dit que
le climat en est très rigoureux. Aussi je
ne compte pas y aller avant le 25. Peut-être
pourrais-je te voir avant mon départ. J'irai
seul. Ma femme restera à Paris à cause
d'André. Je craindrais de m'y ennuyer si
je n'avais une pièce en trois actes à écrire
pour le Palais-Royal. Au reste ces eaux
du Mont-Dore étant très énergiques, la
saison n'est que de 17 à 18 jours et je te
prie de croire que, mon traitement terminé,
je ne mourrai pas dans cette rude hiverne.

195

Bien de nouveau à Paris. On continue
toujours l'essai loyal de la République
sur un peuple qui ne veut pas en entendre
parler. J'ose dire que la France jouit d'un
joli ramollissement du cerveau. Je ne suis
pas si sûr de se guérir.

Adieu, mon cher ami,
à toi

Montgats - le 12 nov 1879

Mon cher ami

Un mot seulement — nous sommes
arrivés ici hier soir et descendus au
Grand Hôtel. Nous débarrassons nos affaires
et comme je ne veux ^{pas} remettre ma lettre
demain, j'aime mieux t'en écrire moins.

Nous ne sommes à Montgats que pour
attendre la distribution des prix qui sur-
vient le 12. Nous sommes donc forcés de
repartir le 11. Je n'ai pas besoin de te dire

~~Je me trouve très bien de nos jours~~

6
toute le plaisir que nous aurions à passer
quelques jours avec ta femme et avec toi. Si
tu le decides à venir, viens vite ; car je
te le répète, nous repartons le 11.

Je me trouve très bien de mes eaux
de Mont-Dore. Si je ne t'ai pas écrit,
c'est que je dormais tout le temps.

Le Cercle des arts semblait s'y être
donné rendez-vous. J'ai fait la connaissance
de Cotton, de Carrey et de Weiss, un petit
vieux fort aimable.

Adieu, mon vieux, fais toutes nos amitiés
à ta femme et à ta fille.

ton vieil ami...

Le Cercle des arts était une de choiseul
au coin du boulevard l'ou est aujourd'hui
le Crédit Lyonnais. J'en ai fait partie pendant
36 ans, depuis sa fondation = 1836 = jusqu'en
1872. Les arts, les lettres et la politique y
étaient représentés, par des noms qui ne sont pas
encore oubliés aujourd'hui. J'en citerai quelques

mes de mémoire: Alexandre Dumas père,
Henry Beyle, l'auteur de Rouge et noir et de Le
Chartreux de Parme, Mérimée, de Sautoy, Brieux,
Horace Vernet, Alfred et Léon Johanneau, Paul
Engèle Lami, Henriquel Dupont, Alphonse Rai-

Henry Beyle était un causeur charmant. On
se réunissait autour de lui pour l'écouter et je ne
me souviens plus encore Alexandre Dumas, à cheval sur une chaise
parlant, parlant, parlant avec une verve intarissable
sans qu'on eût besoin de lui donner la réplique.

Les noms qui cèdent la place, sans être parvenus
à la célébrité, étaient soigneusement insignifiants.
Colson, homme de beaucoup d'esprit que je comptais
parmi mes amis, était sous-directeur au ministère
de la Guerre.

Emile Carety était un publiciste d'un remarquable
talent.

Quant à Weiss, le petit vieux fort aimable, rac-
lent certain, il est mort il y a peu d'années. Ce
officier à Fontainebleau, après avoir occupé
de hautes positions dans les fonctions publiques.

J'ai passé bien des heures agréables au Cercle
des Arts qui tient une grande place dans mon pa-

8
ce figure parmi mes meilleurs souvenirs.

Lagrange = 6 août 1872.

Mon bon vieux

chaque fois qu'il m'arrive quelque chose
d'heureux, je suis sûr de recevoir une lettre de toi.
Je te remercie de ta bonne et persévérante
amitié. Tu es un ange!

Oui, nous sommes bien heureux des succès
de notre bon garçon (1). Nous passons toutes
nos journées à l'embrasser et cela ne l'ennuie
pas encore — 16 ans 1/2! — Nous
jouissons de notre reste. Après vicier la
femme... l'ennemie! Ce brave garçon a
bien mérité son prix et son accessit, car
il a travaillé toute l'année comme un petit
castor. Nous ne pouvions lui faire prendre
la moindre distraction. Il maigrissait, il
pâlissait et il était temps que les vacances

(1) Il s'agit des succès d'André au concours général.

arrivaient. Les dix jours que nous
avons passés à Hongate l'ont complètement
écrit sur pied. Heureux âge! Les basses
de mer et on est vaillant, nous n'
sommes plus là.

J'ai reçu ta lettre à Hongate et nous
avons bien regretté, mais bien regretté
que ta femme et toi, vous n'ayez pu
nous rejoindre. Nous aurions passé ensemble
une charmante semaine; nous aurions été
au bord de la mer tous nos bons souvenirs.
Espérons que les choses s'arrangeront
mieux une autre année.

Nous sommes à Lagrange jusqu'au 4 ou
5 septembre et après nous filerons
notre chère Sologne. - 107 -

Je travaille beaucoup en ce moment
car j'ai perdu tout mon temps au mois
d'août à Hongate. Je dois livrer

actes au Palais-Royal à la fin de
 Septembre ce que je ne suis pas très avancé.
 Mune est La Boetie d'un, comme ne dit pas
 Horace. Voilà que je parle Latin; c'est
 un hoquet qui me revient du discours que
 j'ai entendu à la Sorbonne
 à toi de cœur...

Allons, c'est ~~non~~ convenu, je suis un ange;
 parce que j'aime bien mon excellent ami
 La Bèche. Mais surpris, cette amitié m'était
 largement rendue. Lorsqu'Henri Meilhac fut
 appelé à occuper le fauteuil de La Bèche à
 l'Académie, je lui communiquai une partie
 des lettres que contient ce volume et il s'en
 servit pour son charmant discours de réception.
 Après les avoir lues, il me dit, mais à d'une
 façon bien sentie: « Il vous aimait bien! »
 Je n'ai pas oublié l'accent vrai, certainement,
 qu'il mit à ces quelques mots.

IIIV

Paris 2 janvier 1873.

Mon cher ami,

Je suis désolé de m'être laissé prévenir par toi pour nos compliments de bonne année. Tu es un peu mon ancien et c'est moi qui devais commencer l'invite à cœur. Mais tu me pardonneras; car je perds la tête; j'ai trop de choses à faire et je voudrais bien être à la campagne loin de tous les rasoirs et des deux centes cartes de visites qu'il faut renvoyer. Dis-toi que mes journées sont employées à me des adresses pour expédier des petits morceaux de carton.

Le mot du ²⁰Ligno est bien de moi et je le pense.

Je te quitte pour ce tonner.

Mais embrassons ta femme, nous t'embrassons et nous nous souhaitons à tous deux une bonne année et une bonne santé, comme

2
Aisent les petite enfants qui ne sont pas
si bêtes!

A toi de cœur...

— Je t'envoie prochainement les brochures
de la mémoire d'Hortense et de Doit-on le dire,
qui fait toujours des recettes monstrues.

Voici ce que dit le Figaro :

« Un joli mot de M^r La Biche :

« J'ai trouvé, disait-il hier à l'un de ses
amis, un sujet de pièce bien gai.

« Voyons, demande l'ami, avec curiosité ?

« Eh bien ! le voici : le rideau se lève. Tout
Paris est illuminé ; On n'est plus en république.

« Et après, demande l'ami ?

« Après ? le rideau baisse, qu'est-ce que
« vont de plus ?

Paris = 20 janvier = 1873

Mon bon vieux,

— Je voulais te faire une autre surprise en
t'envoyant tes deux brochures. J'espérais
t'envoyer un compte-rendu de ton livre sur

montagne dans le ^{de} Figaro et dans le Gaulois
 mais ce n'est qu'un retard. J'ai eu occasion
 de rendre service à un journaliste
 lui ni parle du plaisir que j'aurais à
 ton éloges dans quelques journaux et
 m'a offert la publicité du Figaro et
 Gaulois. J'ai accepté avec empressement.
 Je lui ai remis trois exemplaires; un
 pour le Figaro, le Gaulois en exige deux.
 Je ne sais quand cela passera; mais
 cela passera à coup sûr. En vois, m.
 Vieux, que je ne t'oublie pas. Je t'embrasse
 de place de la même manière les deux
 exemplaires qui me restent.

Nous avons écrit à Lucie, ma femme
 moi, et elle doit avoir notre lettre depuis
 quelque temps déjà. Dans sa lettre, elle
 paraissait ravie du climat et du pays
 mais fort peu des habitants. Si j'étais
 à ta place, j'irais la surprendre au

10 21
presentement avec ma femme, La Sisiè est
si belle en mois de mai! C'est le 6 mai
que nous avons fait notre entrée à Siciata,
montés sur des mulets en que nous avons
assisté à un feu d'artifice qui a duré
depuis le commencement jusqu'à la fin.

Je te félicite des nouveaux honneurs
qui viennent te trouver. Ce voisin vice-
président d'une société historique (17).
Il va falloir apprendre l'histoire, après ça,
est-ce bien nécessaire?

Présente nos meilleures amitiés à ta
femme. Nous espérons bien vous voir en
mois de février. Nous nous portons
très bien. André devient superbe; mais
il mange!

à toi de cœne.

(17) La société historique de campagne fondée
en 1868.

Ma fille habitait alors la Sicile où
son mari était directeur de la Société du
port et des docks de Licata.

Dans le trajet de Licata à Syracuse par
des chemins détestables, avec 35 degrés de
chaleur, la lièche fut prise de fièvre violente.
Il garda le lit plusieurs jours à Syracuse. Or
nous séjournâmes plus que nous n'espérions
car la ville est laide et triste. On y voit en
autres fois huit cent mille habitants — Je
garantis pas le chiffre — elle en a quatre
mille à peine aujourd'hui. D'après ce que
nous traitait par on dirait, à coup sûr, qu'on la
a gâtée.

La lièche se remit promptement en peu de
jours après nous étions à Catane où, par
un temps magnifique, nous faisons l'ascen-
sion de l'Étna. C'est d'une rude fatigue.
Voici, en partie, la description que j'en ai
faite dans mon livre: *Italie et Sicile*.

« L'après-midi nous partons de Catane le 17
 « mai (1) à 5 heures du soir. Trois guides nous
 « accompagnent. Nous sommes tous de bons vétus,
 « car en quelques heures nous devons passer de
 « 28 degrés au dessus de zéro à 3 ou 4 degrés
 « au dessous. Pendant les premières heures
 « nous montons par une pente douce, à
 « travers des champs de vignes et d'olives,
 « jusqu'à Nicolosi. C'est de ce côté le dernier
 « village de la région cultivée de l'Étna.
 « Nous y faisons la première halte.
 « A dix heures nous quittons Nicolosi
 « et nous continuons à monter. Nous
 « entrons dans la deuxième région de l'Étna
 « — regio nemorosa — Il nous faut
 « près de trois heures pour traverser
 « une forêt de grands arbres assez clair-
 « semés. L'obscurité est complète. Je
 « m'accommode à mon mulet qui me semble

U 1834

« gravie un escalier à marches hautes et
 « très inégales. Quelque fois il se dress
 « tellement que je me retiens au pommeau d
 « la selle pour ne pas perdre l'équilibre
 « Enfin nous arrivons à la Sisière de la
 « forêt et faisons notre deuxième halte
 « à la grotte des chèvres, petite en lani
 « construite pour servir d'abri.

« Il est deux heures du matin. Nous no
 « réchauffons à un bon feu qui menace d'inco
 « la cabane et dont la fumée n'a pas d'autre
 « issue que la porte; ce qui veut dire qu'il
 « n'en sort qu'une partie et que le reste noi
 « entre dans le gosier.

« A trois heures le jour commence à po
 « nous remontons à mi-pet et nous ten
 « à la troisième zone de l'Étna, à la régio
 « déserte. Autour de nous la végétation se
 « ment, quelques chétifs arbrisseaux s'éti
 « sous un vent glacé et bientôt nous n'ave

05
« plus sous les yeux qu'une vaste solitude
« couverte de neige, ...

« après une heure de marche la montée
« commence à être très enide en nos mulets
« halabants ne peuvent aller plus loin, nous
« continuons à pied, avançant bien lentement,
« de cinq minutes en cinq minutes nous nous
« arrêtons tout essouffés, pour calmer la
« fréquence de notre respiration. La fumée
« du grand cratère nous dirige et nous croyons
« pouvoir y arriver en une heure. Nos guides
« nous disent qu'il en faut au moins trois, ...

« nous prolongeons l'une de nos halabes
« pour admirer un bel effet de lumière. Un
« rose vif illumine soudainement les sommets
« neigeux qui nous environnent. C'est le
« lever du soleil. La colonne de fumée que
« vomit le grand cratère se colore aussi de
« ses premiers rayons.

« après avoir passé près de petites cratères
« dont les parois sont recouvertes d'une épaisse

« consiste de souffre, nous commençons
 « l'ascension du grand cône. Il s'élève
 « presque verticalement à plus de trois cents
 « mètres. et se compose de scories de lave et
 « de cendre mêlée de souffre et de pierre ponce.
 « C'est ici notre plus rude épreuve. Tout à l'heure
 « la neige glaçait nos pieds; maintenant ils en
 « crent à peine une cendre très chaude. Nous n'
 « marchons pas, nous nous traînons sur cette
 « cendre qui fuit sans cesse sous nos pas; à mesure
 « que nous montons le vent devient plus violent
 « Il est pour ainsi ^{dit} haché par la dilatation de l'
 « air à cette hauteur et nous frappe par
 « secousses brèves et précipitées. Nous craignons
 « qu'il ne nous renverse.

« Le but de nos fatigues est presque atteint
 « nous sommes à quelques pas du cratère et nous
 « doutons encore si nous y arriverons, tant
 « le vent est fort et la montée difficile. Enfin
 « nous voici à la cime de l'Étna; à trois mille
 « deux cents mètres de hauteur, au bord du grand

« cratère. Il a une lieue de circonférence
« et deux cent trente mètres de profondeur.
« En ce dernier point nous ne pouvons nous
« rendre compte par nous mêmes et nous ne voyons
« pas seulement à un pied dans ce gouffre; car la
« colonne de fumée qu'il vomit en embrasse toute
« l'étendue.
« Nous contemplons quelques instants l'immense
« horizon qui se déroule à nos pieds; mais le vent
« est glacé, la cendre brûlante et ce contraste des plus
« gênants nous force de quitter la place. Et puis, si
« par un changement subit, le vent dirigeait tout à
« coup la fumée de notre côté, nous serions inévita-
« blement étouffés. Cette dernière considération qui
« a bien son importance, nous décide de nous décider, et
« nous descendons en dix minutes le grand cône
« que nous avons mis plus d'une heure à gravir; nous
« retrouvons bientôt la neige, et, tournant à
« gauche, nous arrivons à la tour du Philozophe,
« ruines d'un petit temple élevé, dit-on, aux divinités
« infernales. De ce point la vue est aussi belle

« jete de la cime, et nous nous extasions devant
« un sublime tableau !

« En effet, nous avons sous les yeux au pres-
« tant la région déserte de l'Étna, enveloppée
« dans son manteau de neige ; puis la région
« bois, et plus bas de vertes collines et agri-
« culture ; Catane dont les maisons nous semblent
« hautes d'un pied tout au plus, et la mer au delà
« la mer bleu-foncé ; à notre gauche le p
« de Messine séparant la Sicile de la Calabrie
« et qui, très-ici par la distance, nous paraît
« moins un bras de mer qu'un fleuve majestueux
« En face de nous, bien loin, l'île de Malte
« dessinant, comme un point bleuâtre, Enfin à
« droite presque toute la Sicile dont les montagnes
« s'applanissent, vues de si haut, et qui s'offre
« nos regards comme un champ immense, garni
« de taches d'ombre et de soleil.....

« Nous retrouvons nos mulets à la gauche
« des chèvres et, traversant la région
« bois, nous sommes à deux heures à Nicolosi
«

12
XXVI

Je me suis laissé entraîner par ces souvenirs
qui sont toujours vivants et en pleine
lumière dans ma pensée, quoiqu'ils remontent
à plus d'un demi siècle et je reviens à la
correspondance de Sabiche.

Paris - 18 février - 1873

Mon cher ami

Tu recevras en même temps que cette
lettre un ~~no~~ du *Figaro* où j'ai fait citer
un extrait de ta note sur Magné Saint Aubin.
Comme il s'agissait de jeter une pierre
dans le jardin du Siècle, on a saisi sur
l'idée.

J'ai lu ta brochure. Elle est très intéressante
et pleine d'une bonhomie malicieuse qui
est le propre de ton talent.

Bon vieux ...

Voici ce qu'on lit dans le *Figaro* du 18
février 1873 :

à l'extrait ce passage assez piquant
 « d'une notice géographique de Magnier
 « Saint Aubin, un achens et un auteur dramatique
 « Au commencement de ce siècle;

« Je remarque dans le livre de Saint Aubin
 « dit malheureusement l'auteur de la notice, qu'il
 « y a un manufacturier qui ne donnait pas
 « ses étoffes la qualité qu'elles devraient avoir
 « étoit réprimandé et qu'on metait la
 « figure du marchand de vin qui falsifiait
 « ses boissons. Voilà des choses qui ne se font
 « plus. On croirait à avoir trop de manufactures
 « remplaçant les boutiques. »

« Voyez-vous la figure que feraient les boutiques
 « du siècle, si ce mariage étoit remis en
 « honneur ? »

Le masque de fer

Paris - 6 mai 1873

Je voulais t'écrire depuis longtemps,
 mais j'en ai été empêché par ces mille
 petites affaires qui à Paris dévorent

24
temps sans plaisir, ni profit. On ne se
sent véritablement vivre qu'en province.
Là on déguste son existence. Ici on l'avale,
sans la sentir passer.

J'ai reçu mes brachures de 29 degrés
à l'ombre et tu en recevras une en même
temps que cette lettre.

Je n'ai pu garder nouvelles à te donner.
J'ai en aujourd'hui mes 58 ans; ce n'est
pas drôle! La tête et la gaité se maintien-
nent encore, mais le reste!... J'ai toujours
des douleurs dans les genoux et il y des jours
où j'ai peine à me tenir sur mes jambes.

L'aspect de Paris est triste. On sent que
chacun redoute un inconnu terrible et inévita-
ble. On ne voit personne pour le conjurer. Je
part vendredi pour la Sarogne où je vais
présider à l'élection d'un député. Nous
avons deux candidats. Ils sont tous les deux
rouges. Entre les deux mon cœur ne balance
pas. Je m'estimerais en France le Barodet
me paraîtrait bien comique, si j'étais étranger.

Est-il possible de tomber plus bas ?

Et vous que faites-vous ? que pensez-vous
à Compiègne ? Au moins vous êtes calmement
loin de la fournaise. Mais vous ^{ne} devez pas
être plus gai que nous. Si je n'avais pas le
travail pour me distraire, je me suis ce que
deviendrais à carbatter dans cette honte. Je
compte rester une brève semaine en Sologne. La
de mes montons me fera oublier mes con-
toyens.

Si tu as un moment, écris-moi à Sonvigny.

Compiègne...

Le 30 mai j'écrivis de Compiègne à L...
la lettre suivante :

Mon cher ami,

J'ai eu un grand plaisir dans les journaux qu'on
a fait jouer aux Français le voyage de M^r
Kerichon. On doit être satisfait ce je ne
doute pas que cette charmante comédie n'
soit parfaitement accueillie. Le second acte
surtout est excellent et compte parmi ce qu'
peut citer de meilleur dans le théâtre moderne.

6
J'aurais bien pensé qu'il n'y avait que Got
pour le rôle de Perrichon. Il ne vaudra pas
Geoffroy, c'est probable. Mais aux Français
les pièces sont toujours bien jouées. Il n'y
a pas de danger.

Je croyais tenir il y a quelque temps un
sujet de pièce qui ne me semblait pas mauvais,
et qui avait, ce qui est assez difficile à trouver,
un commencement, un milieu et une fin. Je t'en
aurais sans doute parlé. Mais c'est tout
justement L'Acrobate, la petite pièce de
Henillet qu'on vient de jouer aux Français,
c'est drôle ces rencontres - Ça, ce cela ne
doit pas être encore bien rare.

Comme d'habitude.

Paris le 31 mai 1873

Mon cher ami,

On t'a bien pris le Marchepied du Wagon - Nous partons
à 11 heures pour Lagrange où nous allons
passer les vacances de la Pentecôte.

Mais je ne veux pas quitter Paris
 sans répondre à ta bonne lettre. Les
 journaux ont raison d'annoncer la
 reprise de Perrichon aux Français
 en ce sens que la pièce est acquise
 ce théâtre. Mais il n'est pas en
 question des répétitions. Tu sais que
 là les choses ne marchent pas vite.
 J'ai proposé à Got le rôle de Geoffroy
 Il l'a accepté. Quant aux autres rôles
 il n'en a pas été question. Je me crois
 que la pièce soit jouée cette année. M^r
 Perrin m'a demandé la pièce au nom
 du comité. J'ai pu la retirer du Gymnase
 J'ai dit à Perrin : « Elle est à vous. que
 vous voudrez la monter, faites un
 « signe. » Les choses en sont là, et
 resteront peut-être ^{là} longtemps encore
~~longtemps~~; car tu sais que je ne suis
 pas fort pour les démarches.

On vient de ^{me} reprendre au Palais-Royal

un ancienne pièce — Le pied dans le
 crime — qui fait beaucoup d'effet et
 beaucoup d'argent — 3000 frs tous
 les soirs — Il est vrai que le temps
 est favorable et que les circonstances
 politiques nous donnent un bon coup
 d'épaulé. L'air ne se reconnaît plus
 depuis la dégringolade du petit Tchier,
 toutes les figures sont rayonnantes et
 semblent respirer la sérénité. Mais tout
 cela est une amélioration et non une
 solution. La grosse question est celle de
 la loi électorale. Et est là qu'est le
 salut ou la perte. Je viens de faire
 les élections dans ma commune et
 mes paysans si modérés et si tranquilles
 d'ordinaire ont voté comme un seul
 homme pour M^e Lesguillon, candidat
 radical. Il y a là un symptôme effrayant
 et si l'on ne met pas résolument son
 cens pour écarter toute la friponelle des

sentin, nous continuerons à
marcher vers les aîmés jusqu'à
ce que la culture s'en suive.

Tu me dis que tu viendras à Do
dans la dernière quinzaine de juin
mais je ne pourrai pas t'y voir
car je compte toujours partir pour le
Mont-Dore du 15 au 18 juin. Tu
devrais te faire, te palper et voir
si les eaux ne te conviendraient pas
à toi ou à ta femme. Tu dois avoir
quelque chose dans les voies respiratoires.
Je te désire de tout mon cœur si cet
inconvenient doit nous conduire ensemble
au Mont-Dore....

Adieu, mon cher ami; reçois pour
femme et pour toi les meilleures amitiés
de notre trinité.

Ton vieux...

Mont-Dore : 5 juillet 1873

mon cher ami,

Je ne t'écris qu'un petit mot parce que je suis littéralement épuisé par le traitement que je suis ici. Bains, douches d'eau, de vapeur, aspirations et surtout transpiration, voilà le régime. On est brisé, anéanti, groggy, et si on a la force de penser à ses amis, on a à peine le courage de leur écrire.

J'ai reçu la visite du docteur Chervier de Compiègne qui s'est présenté de ta part. Je l'ai reçu de mon mieux, vu l'état dans lequel je me trouvais; car il est arrivé à dix heures du matin. Et c'est l'heure où l'on est le plus fatigué. Toutes mes flanelles séchaient après les 17 clois qui décorent ma chambre. Il n'est pas resté longtemps; mais je suis allé le voir le lendemain, habillé et avec des gants. Il a failli ne pas me reconnaître, tant la toilette me change! En somme il me paraît être un excellent garçon et c'est une connaissance

agréable dont je te remercie. mais il ne faut pas qu'il vienne quand je sune !...

Ma femme m'écrit qu'elle a reçu une charmante lettre de Lucie qui continue à être émerveillée de la Sicile. mais qu'elle doit avoir chaud !

Je quitte le mont. Dès jeudi prochain je serai à Paris vendredi matin. Si tu veux me répondre, dépêche-toi.

Crois-tu que malgré mon traitement je ne maigris pas ? Je transpire et j'engraisse c'est anormal.

Mon vieux...

Avant de partir pour un voyage en Suisse, Sabine vient passer quelques jours à Compiègne avec sa femme et André qui venait de passer son examen de droit avec trois belles blanches et un éloge.

Martigny = 1 = nuit 1873

Mon bon vieux,

Je ne voulais t'écrire qu'à Interlaken, parce que ce ravissant petit endroit me

appelle le souvenir de notre rencontre il y
 a une trentaine d'années (1) - mais je me
 trouve seul en ce moment. Ma femme
 et André sont partis ce matin pour
 le St Bernard et ne reviendront que
 demain. Je me trouve seul et je ne puis
 mieux remplir ce trou de désœuvrement
 qu'en causant avec mon plus vieux ami.

Et d'abord laisse moi vous remercier,
 pour ma femme, pour André et pour moi,
 des deux charmantes journées que nous
 avons passées près de vous à Compiègne.
 L'excursion à Pierrefonds est une
 merveille et la Suisse elle même ne peut
 l'effacer de nos souvenirs. Il est vrai
 de dire que nous l'avons faite dans des
 conditions excellentes et presque en
 famille. Je me croyais plus jeune de dix
 ans. Remercie bien ta femme de toutes
 ses bontés pour nous et remercie - toi, toi même,

(1) Voir à la page = 24 =

des gâteries que tu nous ^{as} prodiguées.
 On nous a mis au régime des vins fins.
 Nous avons voulu le continuer en
 Suisse. mais hélas ! ce n'est pas le
 Montrechet qu'on nous offre. C'est un
 affreux sirop rouge et vinaigré qui fera
 peur à la salade elle-même, alors nous
 nous sommes rejoints sur le petit vin d'Al-
 lionsseux qu'André semble affectionner
 tout particulièrement.

Jusqu'à présent notre voyage s'est
 effectué sans embarras et presque sans
 fatigue. nous sommes arrivés à Genève le
 matin à 12 heures, nous avons ^{fait} une promesse
 sur le lac et le lendemain nous sommes par-
 tés pour Chamounix. André a visité le Montan-
 la mer de glace, le Brévent, la ²Écluse,
 glacier des Bossons et après trois jours,
 nous sommes venus à Montigny en voiture
 par la Côte noire. c'est une des plus belles

21
contes qu'on puisse traverser. On marche
d'enchantements en enchantements et les
admiraitions nées d'André n'étoient
pas notre moindre plaisir.

Nous partirons après demain par le
chemin de fer pour Sautaine, Trilong,
Berne et Interlaken, où nous comptons
séjourner cinq ou six jours, pendant qu'André
rayonnera pour faire des excursions. C'est
là que je te prie de m'écrire, si tu es trouvé
le moment.

Je ne sais pas ce que je fais à Martigny
en attendant mes deux voyageurs. Je lis les
fruits de La Fontaine, c'est délicieux, plein
de bonhomie, de finesse et de profondeur.
Mais je ne rencontre pas jusqu'à présent
le grand souffle que tu y trouves, on se hâte
de temps à autre à de grands vers qui vous
surprennent et qui égalent ceux des plus
grands Lyriques. Mais c'est l'exception,
ce n'est pas là le ton général et habituel

du bon La Fontaine. Prends y garde
 si tu dois publier ton travail. Ne sois pas
 trop absolu, trop systématique.

Je m'aperçois que j'en ai plus de place
 nous vous embrassons tous les trois,
 ta femme et toi,

Ton vieux Contourne...

J'ai publié en 1873 un volume sous ce
 titre : De la poésie dans les fables de
 La Fontaine. Avant l'impression j'avais
 donné le manuscrit à lire à La Giche.
 Je ne fus pas tout à fait d'accord avec
 lui et il me paraît ne pas apprécier
 La Fontaine, comme poète, à sa haute
 ou juste valeur. En présentant La Fontaine
 comme le premier des poètes français,
 j'allais peut-être un peu loin, en ce sens
 surtout qu'il n'y a pas plus de premier
 poète que de premier historien, premier
 peintre ou premier musicien. Et pourtant
 on ne peut contester à Molière d'être le

premiers des auteurs comiques de tous les
pays et de tous les temps.

Quoiqu'il en soit le conseil de Labiche, était bon,
et pour quoi ne le dirais-je pas ici, puisque
l'occasion s'en présente, Labiche, avec sa
belle intelligence, aurait excellé à faire
de la critique littéraire. Il avait l'esprit
d'une exquise finesse, le goût pur, l'honneur
de la banalité et quand il parlait aussi
bien que quand il écrivait, une parfaite
aptitude à trouver le mot juste, sans
avoir jamais besoin de le chercher. Enfin
il aurait su se faire lire : précieuse qualité
que possèdent bien peu d'écrivains, même
parmi ceux qui ont du talent.

Paris - le 11 décembre 1873

Mon gros bonhomme,

J'ai été plus long que je ne l'aurais
voulu à répondre à ta bonne lettre
du 23 novembre. Mais j'ai trouvé

À mon arrivée de Sologne une masse
 d'affaires arriérées qui m'ont pris
 une grande partie de mon temps. Les
 locataires payent peu. D'autres se
 mettent en faillite. Je ne trouve plus
 personne pour louer mes terres de
 Bondy dont le bail est expiré. Ce
 cela n'est pas bien comique et ne
 fait pas aimer la République avec
 extravagance, la seule manière
 s'aimer.

J'ai lu ton livre sur La Fontaine, et
 sincèrement, sans vouloir te faire de
 compliment, c'est ce que tu as écrit de
 plus fort, de plus coloré et de plus
 convaincu. Ton style a pris une simplicité
 et une fermeté que je ne te connaissais
 pas à ce degré là. Le livre La Fontaine
 t'a porté bonheur. Tu aurais dû parler

28
de l'opinion de Jean Jacques sur la Fontaine.
Il l'abime dans Emile. Il y a aussi
l'ouvrage de Gaine, mais c'est plutôt
un système, une thèse qu'une critique
littéraire.

Je sais que je suis bien ennuyé que vous
vous soyez décidés à quitter Paris. Je ne
sais plus quand nous nous reverrons. Les
vieux amis sont rares et c'est toujours
un déchirement de les voir s'éloigner. Enfin,
si vous n'avez pas d'appartement à Paris,
vous pouvez louer dans un hôtel ce nous
êtes quelques quinzaines par an.

Ma femme a reçu il y a quelques jours
une lettre charmante de Lucie avec un
petit dessin à la plume représentant un
fragment de temple. C'est extrêmement joli.
Cetle fille a un véritable talent d'artiste, et
de plus ses lettres sont écrites avec un
bon et un goût qu'on rencontre rarement
chez les femmes. Elle ne ^{vous} parle pas du tout

des tremblements de terre; d'où je conclus qu'elle n'en a pas ressentis les effets. (1)

Je travaille beaucoup dans ce moment malheureusement je ne sais pas quand mes pièces passeront. Sardon Gouche fait les annonces cette année, et je crois bien que je me ferai reporter à l'automne prochain. J'aurai au Palais-Royal deux pièces, une en 4 actes et l'autre en six Variétés, 4 actes et je cherche en ce moment 3 actes qui me sont demandés au Gymnase pour succéder à la pièce de Dumas. Je suis accommodé avec Montigny qui m'a fait offrir de m'appre-

(1) En 1873 la Sicile fut ébranlée en plusieurs points par de violents tremblements de terre. Il n'y en eut pas à Sicatona où ma fille habitait alors.

30
les clés de son théâtre sur un plat d'argent.
J'avais bien envie de n'accepter que le
plat. Mais j'ai réfléchi que si j'avais
encore quelques comédies dans le ventre,
c'était le théâtre qui se précipiterait le mieux
à ce dévergondage de ma muse.

La pièce de Dumas — M^{re} Alphonsine —
est un immense succès qui tiendra l'affiche
bien longtemps, de sorte que je ne sais
même pas si ma pièce pour le Gymnase
passera l'année prochaine. Je vais toujours
la faire; ce sera du pain sur la planche.

Adieu, mon bon vieux, reste adjoint, si
cela te fait plaisir et lâche cette fonction,
si ça t'ennuie; voilà le conseil de
Grillonille que je puis te donner.

à toi d'amitié...

XVII

Paris, 30 décembre 1873

Mon bon vieux,

J'ai reçu ta bonne lettre. Elle me remplit

de joie et de tristesse à la fois ; de joie
~~en~~ en songeant à notre vieille amitié et
 la quelle tu es resté toujours fidèle ; de
 tristesse en pensant que nos relations se
 deviendront plus rares par suite de ton séjour
 définitif à Compiègne.

Ce n'est pas Paris que tu dois regretter
 Il est triste et exhale toujours un aride
 goût de pétrole ; mais ce sont les quelques
 amis que tu y as laissés et qui pensent toujours
 à toi. J'espère que vous viendrez, tu
 ou toi, faire quelques apparitions dans ce
 vilain cercueil du monde et que nous pourrions
 encore nous embrasser comme nous nous aimons
 c'est à dire de tout cœur. En attendant ce
 plaisir, nous nous fusionnerons tous les trois
 pour vous souhaiter la bonne année à
 tous deux.

J'aurais voulu t'envoyer mon compliment
 de bonne année sur un papier orné d'une pen-

32
dans le coin. Mais si on n'y a pas
trouvé, je te prie de l'accepter sans
ornement.

A toi de cœur...

Alphonse Lévieux à Eugène Labiche.

Compiègne 3 mars 1874.

mon vieux ami,

J'ai vu qu'on a repris la Grammaire au
Palais-Royal. J'ai lu aussi dans plusieurs
journaux que la pièce a fait plaisir encore
cette fois. Dis-moi donc un mot de ce qui
se passe là. Je ne pensais guère à cette reprise
d'après certaines dispositions peu favorables
de la Direction dont tu m'as parlé.

J'ai vu aussi que tu avais pu trois actes
au Gymnase. Es-tu content de cette lecture?
Il me semble que tu as pioché ferme depuis
quelque temps.

Nous continuons à recevoir des nouvelles
assez satisfaisantes de la Sicile.

Et puis, comme tu as pu le voir ces jours
dans l'Officiel, je suis toujours adjoint. Et
pour la 7^{me} fois depuis 1853, c'est comme
dans les distributions de prix = 30 ans
Alphonse Devaux, sept fois nommé = ...

Reçois nos meilleurs amitiés pour ta femme
pour André et pour toi...

Un vieux ami...

Paris = 4 mars 1874

mon cher ami

Je trouve ta lettre ce soir en revenant
du Palais-Royal où j'étais allé pour
envoyer la Grammaire. Tu aurais eu
un tonneau de prix si tu avais été dans
la salle. L'effet est encore plus grand
que dans la nouveauté et dans toute la
salle il n'y avait qu'un cri : c'est
charmant ! Voilà la vraie comédie !
Scoffroy est adorable de comique et de
vérité. La pièce exerce une notable

4
200
influencee sur les recettes. On flotte entre
2300 et 2400; ce qui est, très bien par
le temps qui court; car les théâtres ne
font pas de brillantes affaires.

Je répète en ce moment trois pièces,
une en un acte au Palais Royal la Pièce
de Chamberlain = pour Geoffroy; une autre
en un acte au Gymnase = Brûlons Voltaire =
et une en trois actes au même Gymnase,
pour Rivet, Tradcan, Landrol, Francis
&c... Cette dernière a obtenu à la lecture
un vif succès de vive et Montigny semble
y compter beaucoup. Voici l'idée en
deux mots: De l'inconvénient qu'il y a pour un
mari à avoir une trop jolie femme, même
honnête.

Brûlons Voltaire passera probablement
samedi ou lundi et la pièce en trois actes
vers le 20 de ce mois.

J'ai en effet énormément travaillé depuis
mon retour de la campagne. Mais les

événements de mon malheureux pays me
semblent si tristes que je me dévoue
guchis en me jetant dans le travail.

J'avois vu dans le journal que tu avois
été maintenu dans tes fonctions d'adjoint
ce j'aurais dû prendre la plume plus tôt
pour t'en féliciter. Quand à moi, je ne sais
pas encore si je suis maire; nous n'avons
rien reçu de la Préfecture. Il n'est d'ailleurs
pas dans cet établissement à quel point je
m'en moque. J'ose dire que mon échec
est le cadet de mes soucis.

Nous sommes bien heureux des bonnes nouvelles
que vous recevez de Sicile et n'oublie pas
de nous rappeler au souvenir de tes enfants
quand tu t'es occupé.

Vien donc vous écrirez à Paris? Que
ce ne soit pas pendant les fêtes de
Pâques, parce que nous sommes infatigables
en Saône

Je te prie de faire nos meilleures amitiés

à ta femme. Ça peut ennuyer bien de ne
pas nous voir plus souvent.

André me charge de vous embrasser sans
cérémonie...

à toi de tout cœur...

Alphonse Lecauss à Eugène Labiche

11 Mars 1874

Mon cher ami,

Tu penses bien que j'ai lu avec un vif plaisir
ce que tu me dis de la reprise de la Grammaire,
Je te prie, quand tu iras au Palais-Royal, de
me rappeler au souvenir de Geoffroy que je regarde,
à juste raison, comme un des premiers comédiens
de notre temps. Il est spirituel, habile, essen-
tiellement sympathique; il a la bonne humeur
et surtout le naturel à un degré parfait,
mieux qu'aucun autre, quand il tient un bon
rôle, il nous fait oublier que nous sommes au
théâtre et que ce n'est pas la réalité même
que nous avons sous les yeux.

Mais, toi aussi, il faut que je te complimente
 Il paraît que Daulous Voltaire est un joli succès
 et j'ai vu plusieurs feuilletons qui en parlent
 tout à fait bien. C'est d'un bon augure pour les
 trois autres que tu vas faire jouer au même
 même théâtre. A la bonne heure ! je vois que ta
 verre ne se refroidit pas, bien au contraire.
 Cela me fait regretter de ne pas être à Paris
 pour assister à tes succès. Mais au reste, je
 n'aime plus Paris en dans la détermination que
 j'ai prise de rester ici toute l'année, il y a une
 forte part de mauvaise humeur contre l'esprit
 détestable des parisiens. Je n'ai plus voulu
 respirer cet air-là. C'est irritant et malsain.

Adieu, et toutes nos meilleures amitiés pour ta
 femme et pour toi. Nous te chargeons d'embrasser
 André, et, comme tu le dis, sans cérémonie.

Tout à toi de cœur . . .

35
Paris 18 avril 1874

Mon bon vieux,

J'ai été bien longtemps à répondre à ta dernière lettre, mais j'ai été tellement occupé, fatigué, agacé par mes répétitions que j'en ai pu trouver un bon moment pour causer avec toi. Puis nous sommes partis le 1^{er} avril pour la Sologne d'où nous ne sommes revenus que depuis quelques jours. Là j'ai pu me détendre les nerfs et me rafraîchir le sang au contact de mes montons. Je suis assez bien, si j'excepte une douleur rhumatismale ou goutteuse qui ne veut pas lâcher l'articulation de mon poignet droit.

Je t'ai envoyé hier un exemplaire de =
Boulons Voltaire = qui vient de paraître.
Je t'expédierai Madame est trop belle et
la pièce de Chambray, dès qu'elles auront
été jouées. Je te recommande particulièrement

La lecture de Madame est trop belle. Je
 serais bien aise d'avoir ton sentiment
 sur cet ouvrage. Il n'a été imprimé avec en-
 ble par la petite presse ou j'en ai pas à
 mais je persiste à croire que l'ouvrage
 est un de mes moins mal réussis. Je prie
 partage mon opinion, car la pièce fait
 beaucoup d'effet, mais les recettes sont
 petites = 1800 frs = Il est vrai que
 Montigny nous fait remarquer par M^r
 Alphonse qui est usé jusqu'à la corde
 passé à l'état de repoussoir. Mais c'est
 de Dumas, car Dumas est le diable de
 l'endroit.

à toi

La circe dans cette lettre me demande mon
 appréciation des saphères. Madame est trop belle
 Je ne me souviens pas de ce que je lui ai répondu
 à ce sujet, j'ai dû lui en dire beaucoup de bien
 ce n'était en partie mérité, seulement je ne lui

certainement pas dit tout ce que je pensais.
 A quoi bon ? même avec ses meilleurs amis,
 il faut s'abstenir de critiques qui ne servent à
 rien et qui leur sont toujours plus ou moins pénibles.
 Ainsi Labiche me dit de sa pièce = Madame est
 trop belle = qu'il croit que l'ouvrage est un de ses
 « moins mal réussis ». Ce n'est qu'en partie vrai
 car La Bèche a fait mieux. Je viens de relire la
 pièce. Le premier acte est excellent. Mais les
 deux autres s'éloignent de la bonne comédie, en
 ce sens qu'ils sont couvés d'incidents qui prennent
 trop de place. Le 2^e est plus de l'observation
 vraie. c'est du théâtre où l'art se rapproche trop
 du métier. Toutefois la pièce dont la donnée
 est heureuse, est amusante, et, étant bien jouée,
 elle pourrait être reprise avec succès.

Dans sa lettre du 12 décembre 1873 Labiche
 parle de la pièce de Dumas = m^r Alphonse = comme
 d'un immense succès. Quelques mois plus tard
 il n'en parle plus que comme d'un repenssoir.
 Il y a exagération des deux parts. Labiche

était très réservé à l'égard de ses confrères
mais j'ai pu remarquer que Dumal lui était
sympathique.

XXVIII

Alphonse Levenez à Eugène Labiche

Compiègne 27 novembre 1874

mon cher ami

Voilà bien longtemps que nous ne nous
sommes vus et je dois avoir quelques
cheveux blancs de moins depuis ce jour.
Il faut dire que la saison n'est pas aimable.
Une fois décembre venu, pour aller à Paris
quand on n'y a plus de chez-soi.

J'ai reçu les samedis de madame (1) et
te remercie bien. C'est toujours pour
moi une lecture très agréable. Je trouve
la pièce amusante et le rôle de Geoffroy

(1) Les samedis de madame, comédie en
3 actes = par Eugène Labiche et Alfred
Duru, jouée pour la première fois au Palais
Royal, le 15 septembre 1874

9.
rempli de traits d'un comique excellent.
Pourquoi la pièce n'a-t-elle pas tenu
bien longtemps l'affiche ? c'est là
peut-être une question de chance, de
moment, ou souvent de caprice de la
part du public. C'est aussi le grand
danger que courent, plus que toutes les
autres, les pièces gaies. Malgré le grand
succès de *Doit-on se dire*, j'aime pen-
te voir collaborer avec Duru. Son allure
est commune. Ce n'est pas la première
fois que je te dis cela.

Je suis toujours fort occupé ici, un peu
trop par moment, et, par le temps qui
court, mes fonctions d'adjoint m'ont
l'air de devenir avant peu bien moins
amusantes que les pièces du Palais-Royal.
Nous allons avoir un nouveau conseil
municipal où les divisions se dessinent d'avance
avec une magnifique ardeur et nous promettent
des séances d'un intérêt palpitant. Nous

seront bien et il sera toujours temps
pour moi de prendre ma retraite après 22
ans de bons services sans même avoir besoin
de la faire liquider.

En attendant j'ai reçu depuis peu de jours
quelques satisfactions d'amour propre. D'abord
j'ai été nommé officier d'Académie. La cérémonie
s'est passée au Collège ou M^r Albert Desjardins
Sous-Secrétaire d'Etat au Ministère de l'Instruction
publique, m'a remis une petite boîte contenant
les palmes académiques, en présence des élèves
véritablement ravis... du congé qu'il venait
de leur donner.

En suite dimanche dernier aux élections mu-
cipales le Maire est arrivé premier et moi
son second avec 1500 voix sur 1700 votes.
Je ne m'y attendais pas et je pensais au contraire
que, la politique se faisant partout, on pro-
ferait de la circonstance pour donner une leçon
sévère à mes opinions peu républicaines. Je
conviens que cette élection m'a fait plaisir
qu'il m'est agréable d'être le second de nos

4
vingt sept conseillers municipaux et que je
dois reconnaître la une marque très honorable
d'estime et de sympathie.

Adieu, Bonne santé à ma femme et moi, nous
vous embrassons tous trois de bien bon cœur.

ton vieil ami...

Paris 20 novembre 1874

Mon bon vieux,

Je m'empresse de te féliciter de ton succès
électoral, cela prouve qu'il y a encore un
peu de bon sens en province. Car à Paris
il n'y en a plus — voir les dernières
élections municipales —

Je te félicite également de ta nomination
d'officier d'Académie. J'espère bien que
tu mettras des petites palmes quand tu
viendras me voir. C'est un autre ruban
que j'aurais voulu voir à ta boutonnière.
Si ton Préfet et ton maire étaient des gens
bien avisés, ils feraient tout pour récompenser
tes 22 ans de services gratuits.

Je n'ai de mon côté qu'à me féliciter de
 l'élection de ma commune. J'ai été nommé
 premier avec 102^{voix} sur 205 votants. Mes trois
 ennemis sont :

1° Un valet que j'ai renvoyé,
 2° Un traconnier que j'ai fait pincer, et
 3° Troisième... un idiot. Je ne te cache pas
 que j'ai voté pour moi. Dans ces circonstances
 il ne faut pas faire de coquetteries.

On me demandait pourquoi les Samedis de Molière
 n'ont pas tenu l'affiche plus longtemps. Je n'en
 sais rien. La pièce faisait très bon effet, mais
 Dieudonné qui n'avait oublié d'être bon. Mais
 crois que la grande raison, c'est que je
 réussis depuis 36 ans. Et puis, je le constate
 avec tristesse, le vent du succès n'est plus
 la comédie. L'opéra emporte tout. Le Républicain
 n'a d'éloges et de miel que pour ce genre
 inférieur qui est la dépendance de l'art dramatique.
 Encore une supériorité que notre pensée s'en
 va perdre. M. de Angot, Girofle-Girofle, vois...

6
les grands produits de notre littérature.
Quant à moi, je ne compte pas m'entêter,
et ma résolution bien ferme est de liquider.
J'ai encore trois ou quatre pièces à faire jouer;
après quoi je m'étendrai dans ma stalle
et je regarderai les autres. Je crois avoir
acquis le droit de me reposer. Il n'y a qu'une
chose qui pourrait me faire sortir de mon
trou. Ce serait de faire une pièce avec
Angier pour le Théâtre-Français, Il m'a
fait l'honneur et l'amitié de me demander
ma collaboration et nous allons chercher
quelque chose, mais tout doucement. Car
nous sommes tous les deux dans un bel
accès de paresse. Ne parle de cela à personne,
la chose n'est pas faite; elle ne se fera
peut-être jamais et je crains les bavardages
des journaux.

Tu ne me dis pas quand tu viendras à
Paris. Ta femme nous a fait espérer que

vous viendriez ensemble au mois de janvier
17e m'oubliez après de ta fille. nous pensons
souvent à elle.

Mais nous groupons tous les trois
vous embrasser tous les deux.

Comme d'habitude

En janvier 1875 Lablache est de fort
atteintes de coliques néphrétiques ce je
de lui le 4 mars la lettre suivante où, après
quelques détails sur sa santé, il me parle des
30 millions de Gladiateur, pièce en quatre actes
faite en collaboration avec Philippe Gillet et
jouée pour la première fois aux Variétés le 22
janvier 1875. C'était très bien montée avec
Christian, Beuthelin, Léonce, Baron, Céline
Montalant et Alice Dupat. Ce fut un gros succès
parfaitement mérité.

Paris - 4. mars 1875

Mon cher ami,

En es bien aimable de me demander
mes nouvelles. Je n'ai pas eu d'autres

18
douleur depuis ma dernière crise. Mais je
suis toujours sous le coup de nouveaux
calculs qui peuvent se former dans les reins
ou qui peuvent y être restés. Il est probable
que j'irai à Contrexeville cet été pour faire
dissoudre ces vilaines pétrifications...

Ma pièce de Gladiateur, qui fait toujours
de belles recettes, va paraître dans quelques
jours et je t'envierai le premier exemplaire
qui me sera remis. Ce n'est qu'une farce ;
mais c'est très gai, je crois.

Adieu, mon bon cousin,
Ton vieux ami...

Alphonse Devaux à Eugène Labiche,

Compiègne 20 mars 1875.

Mon cher ami,

Je te remercie de m'avoir envoyé les 30
millions de Gladiateur. Cela m'a plu beaucoup
et j'ai été de bon cœur. En a-t-on trouvé un
foule d'effets d'un comique excellent, plein d'entrain

d'un bout à l'autre de la pièce, de te faire com-
 ment très vif et très sincère de ce succès. Le
 30 millions de Gladiateur doivent compter dans
 ton répertoire parmi ce que tu as fait de plus
 gai. Sans doute ce n'est pas une comédie. On
 en reconnaît l'accent dans beaucoup de traits
 du dialogue et l'observation écrite n'y fait
 pas défaut.

Nous sommes ici dans un grand calme.
 Il fait un froid absurbe qui me met de
 très mauvaise humeur.
 Nous irons passer huit jours à Paris en
 août de moi et je crois que vous ne soy-

alors en Sologne. Cela serait bien contraire;
car je trouve, ainsi que toi, que nous nous
voyons trop peu.

Adieu, mon vieil ami, nous vous embrassons
tous les trois, ma femme et moi, en vous adres-
sant nos meilleures amitiés.

Tout à toi...

Paris - 8 Mai 1875

Mon bon vieux,

Il y a longtemps que je n'ai causé avec toi.
Mais j'ai été très occupé tous ces temps-ci,
par mes répétitions d'abord, et par mes
maudites coliques néphrétiques qui sont
encore revenues, et cela juste le jour
de ma première représentation au Palais
Royal. Heureusement la crise a été de peu
de durée et j'ai pu me relever à 7 heures
pour aller au Théâtre. Mais ce n'est pas
qui d'avoir toujours ces douleurs en perspective;

Aussi me suis-je décidé à aller cet été
soit à Contrexeville, soit à Vittel pour
une saison. Je partirai à la fin de juin
de façon à être de retour le 15 juillet
jour consacré aux termes.

Ma petite pièce "Un montan à l'entrée"
a réussi. Ce n'est pas de la force de gros
chevaux; mais nous n'avons trouvé pour
Brasseur une physionomie amusante
qu'il rend fort bien. Je t'envoie la pièce
dès qu'elle sera imprimée. La reprise au
2^{es} hivers des trois a été un grand succès.
Au vice, ce jusqu'à présent nos recettes ne
sont pas tombées au dessous de trois mille.
C'est très bien pour un mois de mai.

Je pars jeudi = 13 = pour la Lotogne où
m'appelle la révision et la session de mon
conseil municipal.

Notre assemblée générale des auteurs
a lieu mercredi = 12 mai. Si tu peux être
être à Paris pour ce jour là, nous pourrions

2
au moins dans service la main entre deux
rapports.

Je répète toujours mon acte avec légèreté
aux Français. Mais dans ce théâtre, les
répétitions sont intermittentes. On vous
laisse, on vous reprend, on vous relâche.
Aussi je prends le parti de m'en aller et
je ne sais même si je serai à Paris pour
la première.

Adieu, mon bon vieux; embrasse ta
femme pour nous et reçois mes vieilles
amitiés...

XIX Vittel = 17 juillet = 1875.

Mon bon vieux,

Tu es un joli oublieux! Il faut que je
viens à Vittel, au fond des Vosges, pour
apprendre que tu as été nommé maire
de Compiègne. Est-ce orgueil? Est-ce
négligence? Mais tu ne m'en as pas
fait part. Si c'est négligence, je te

pardonne. Si c'est orgueil, je te dirai que
je suis ton égal; j'ai le même titre que
toi. Ma commune est plus petite que la
tienne; mais elle se grandit aux yeux
de la France par ses bons sentiments
son esprit conservateur.

J'espère, petite coquette, que tu vas me
confirmer promptement cette bonne nouvelle.
Ecris-moi à Paris; car je quitte Vitteu
jeudi prochain. J'y suis venu pour tâcher
d'éviter pour cet hiver une nouvelle attaque
de coliques néphrétiques. J'ai subi ici le
supplice de l'eau. On se lève à 5 heures
et l'on boit avant déjeuner huit gros
verres d'eau de quart d'heure en
quart d'heure, à quatre heures on
avale encore trois verres; ce qui
fait un total de onze. Les pots de chapeau
deviennent insuffisants; car il n'est
permis d'arroses les vertes prairies.

54
Il faut tout conserver pour l'analyse
du docteur. Il m'a déjà trouvé de
l'acide urique, de l'urate, du proxalate.
Il m'a fait voir au microscope les
cristaux qui sortent de ton ami.
C'est magnifique! Je pisse des objets
d'art! En veux-tu pour ton musée
de Compiègne?

Adieu, monsieur le Maire; je vous
embrasse, ainsi que la maîtresse...

Bon vieux...

Alphonse Leveaux à Eugène Labiche

Compiègne, 4 août 1875

Je viens de lire dans le journal Le Droit
le succès qu'André vient d'obtenir à
la Faculté de Droit (1). Transmets-moi
nos félicitations et embrasse le bien pour

(1) Une seconde mention en Droit français.

nous. Vous êtes vraiment heureux d'avoir
 fils comme lui, qui fait voir les qualités d'un
 excellent cœur par sa tendresse pour ses parents
 et qui, en même temps donne des preuves si
 flatteuses pour lui et pour vous d'une intelligence
 cultivée par un travail solide et sérieux. La
 phrase est un peu longue; mais elle n'a rien
 d'exagéré.

Nous allons assez bien ici. Je suis toujours
 fort occupé et j'ai de plus les distributions
 près jusqu'à la fin d'année, c'est à me faire
 désirer d'être plus serein d'un mois et cependant
 j'en compte déjà bien assez.

Adieu; ma femme et moi, nous vous embrassons
 tous trois de bien bon cœur.

Votre sincère ami

Paris - le 6 août 1875

Mon gros bonhomme,

On est bien aise de s'être songé à
 féliciter ADRIÉ de son succès à l'École

de Droit. Je lui ai transmis les compliments
 de m^r le Maire et il m'a paru très flatté
 de ta grande phrase qu'il n'a pas trouvée
 trop longue. Nous n'avons en effet qu'à nous
 réjouir du caractère, de l'intelligence et du travail
 de notre cher enfant. Il a passé son 4^{me}
 examen à toutes Coules Blanches et sa thèse
 également. Depuis qu'il fait son droit, il ne
 connaît pas encore la couleur rouge et
 encore moins la couleur noire. C'est assez
 rare de passer tous ses examens à Coules
 Blanches. On ne doit recevoir sa thèse;
 mais l'auteur est très contrarié, parce que
 dans la partie latine l'imprimeur n'a pas
 tenu compte de la correction de ses épreuves
 et a émaillé son travail de solécismes et
 de barbarismes. Je l'ai rassuré en lui
 disant que personne ne la lirait.

Nous partons demain matin pour la Sologne.
 J'ai convoqué mon Conseil municipal —
 J'en ai un aussi — pour dimanche =

Session d'août.

Je suis vraiment bien heureux de vous savoir
tous en bonne santé, sauf la petite
indisposition de la distribution des prix.

C'est à toi de coiffer...

Dans une lettre datée du 1^{er} décembre = 18
L'obiché me dit qu'il répète avec Angier une
pièce en trois actes au Palais-Royal: « Mon
« nous en, ajoute-t-il, un très bon succès de
« lecture. Une pièce d'Angier au Palais-Royal
« sera une chose intéressante. »

Cette pièce, c'est le prix Martin. Elle
qu'un médiocre succès et ne garda pas
longtemps l'affiche. On devrait attendre
mieux d'une pareille collaboration. Le choi
du sujet n'est pas heureux. Cette fois la pi
gagne beaucoup à la lecture et, si dans son
ensemble, elle n'est pas tout à fait bien venue
elle laisse voir dans ses détails qu'elle est le
de deux maîtres de la scène française.

A propos du Prix Martin, voici ce qu'Emil
Angier a dit dans la charmante préface qu'

figure en tête des ~~deux~~^{deux} volumes du Théâtre de La Gêche :

« J'ai eu le très grand plaisir de
 « faire une pièce avec La Gêche, non pas sa
 « meilleure, hélas !
 « Or voici comment les choses se sont passées ;
 « nous avons fait ensemble un scénario très
 « développé pour le quel je lui serais plutôt
 « l'exciter par la contradiction qu'il lui donner
 « des idées ; car elles lui venaient si vite, que
 « je n'avais pas le temps d'en avoir moi-même.
 « Après quoi, il m'a demandé la permission que
 « je lui ai généreusement octroyée, d'écrire la pièce
 « tout seul, à la charge pour moi de revoir son
 « travail et de s'arranger à ma guise. J'ai
 « refait quelques bouts de scène, corrigé quelques
 « coupures, et voilà. Je n'osais pas affirmer
 « que le rôle de ses autres collaborateurs n'ait été
 « aussi modeste que le mien ; mais il est probable
 « que ce procédé a été analogue. Il est certain que
 « dans tout concubitus il y a un mâle et une

« femelle; or il n'est pas douteux que La Harpe
« est un mâle. »

« Le style, c'est l'homme. S'il est un auteur
« pour qui cet aphorisme soit juste, c'est
« assurément La Roche. Il ressemble à ses
« pièces et ses pièces lui ressemblent; dans
« sa vie aussi bien que dans son théâtre, son
« gaieté conte de son nœud comme un fleuve
« charriant pêle-mêle la fantaisie la plus
« cocasse et le bon sens le plus solide, les
« coguâ-l'âne les plus fous et les observations
« les plus fines. Pour avoir une réputation de
« profondeur, il ne lui a manqué qu'un peu de
« pédantisme; et qu'un peu d'amertume
« pour être un moraliste de haute volée. Il
« n'a ni furet, ni ferule; s'il montre ses
« dents, c'est en riant; il ne mord jamais.
« Il n'a pas ces haines vigoureuses dont
« parle Alceste; il écrit comme Regnard pour
« s'amuser et pour se satisfaire, c'est qu'il est
« l'homme heureux par excellence, comme

0
à Regnard, plus même que Regnard, car il est
à heureux non seulement en lui-même, mais dans
à tout ce qui l'entoure. Sa vie lui a souri dès
à le berceau, et, si elle est juste, elle continuera
à à lui sourire jusqu'à la fin.

Il est pas la plus ravissante page en même
temps qu'un portrait admirablement fait en,
je puis le dire, d'une ressemblance parfaite?
Mais hélas! le vœu qui contient la dernière
ligne ne se réalisa pas en les dernières
années de sa vie furent attristées par la
maladie et la souffrance. Sa vie avait cessé
de lui sourire.

Paris 31 décembre 1875 =

Mon bon vieux,

Te n'ai pas prévenu dans tes souhaits de
bonne année et cela me cause de confusion,

1° = parce que tu es mon oncle,

2° = parce que tu es mon supérieur dans
l'ordre hiérarchique.

3° = parce que cela pourrait donner à

penses que tu m'aimes plus que je
t'aime ; assertion contre la quelle je
proteste de toute la hauteur de mon écha

La vérité est que je pense à t'écrire
depuis deux jours ; mais toutes mes
journées sont prises par deux répétitions
une au Palais-Royal et l'autre à l'Opé-
ra comique, mes soirées par des dîners en
ville, et mes matinées par un sommeil
bienfaisant et réparateur.

Nous avions autrefois la bonne habitude
de commencer l'année en nous embrassant
ta femme et toi, ce n'est un de mes regrets
de ne pouvoir continuer cette excellente
tradition. Mais l'empire est trop soigné
des lettres. Je suis réduit à t'exprimer par
la poste nos souhaits de bonne année
en trois bons baisers pour ta femme et
item pour toi. Ne viendrez-vous pas bien
faire un petit voyage à Paris ? C'est bien
de ne plus se voir du tout quand on s'aime

502
bica. Je finirai par maudire tes hommes,
Comment t'en tires-tu avec ton
conseil municipal ? moi, j'aurais un
long ; il vient de mourir. Dieu avait
sans doute besoin d'un pochard ; il s'en
appelle à lui.

A bientôt, j'espère, mon bon vieux,
à toi de cœur.

Vittel - 20 juin 1876

Mon bon vieux,

C'est de Vittel que je t'écris. J'y suis
arrivé le 9 et je compte en repartir le 1^{er}
juillet. Je ne m'amuse pas beaucoup et suis
comblé de malheur, il n'y a ici personne
de Compiegne à qui je puisse parler de toi.
C'est pourquoi je prends le parti de t'écrire
pour savoir de tes nouvelles et de celles de ta
femme. Je t'ens surtout à vous rappeler
l'aimable promesse que vous nous avez
faite de venir nous voir en Sologne dans

La seconde quinzaine de juillet.

Me trouvant fort désolé, j'ai fait com-
 ter les globules de mon sang. Il y a pour
 un petit instrument très ingénieux. On son-
 pique le bout du doigt; on en tire une goutte
 une seule goutte et l'on compte à l'aide d'un
 microscope les globules contenus dans la
 centième partie de cette goutte. Il faut se
 dire que quand une goutte de sang ne contient
 que deux millions cinq cent mille globules, on
 est anémique. Lorsqu'elle en contient quatre
 millions cinq cent mille, on fait l'apoplexie.
 J'ai voulu savoir à quoi m'en tenir sur
 mes chances et on m'en a trouvé trois millions
 six cent onze mille globules. Il paraît
 que c'est bon pour mon âge.

Le médecin a vu notre instrument
 pour mesurer le battement des artères. Il compte
 m'en régler un jour qu'il plaira.

Un phénomène que je ne puis m'expliquer
 est celui-ci: j'ai avalé pendant dix jours

4
d'eau minérale et j'en prends 14. Fais-moi
le plaisir d'assembler ton conseil municipal
et de lui soumettre ce problème. Le mien n'est
pas de force à le résoudre.

Je te dis des bêtises, mais je n'ai rien
à faire et cela fait passer le temps.

Il y a à l'hôtel un comte de Brue qui
fait mon bonheur. Il est jeune, distingué,
mais d'une dévotion aigue. Depuis qu'il a
appris que je touchais un théâtre, il ne me
salue plus. S'il me rencontre dans une
allée du parc, il rebrousse vivement son
chemin. Alors je m'amuse à le suivre avec
une ténacité qui me fait prendre pour le diable.
Je me trouve à table en face de lui et je le
regarde d'un air satanique qui lui fait
plonger les yeux dans son assiette. Il amuse
toutes les personnes de l'hôtel, et est un
Breton bien curieux.

Je ne travaille pas du tout ici. Je lis. Je
viens de finir les Mémoires de M^{de} D'Épinay.
Je te recommande cet ouvrage. 2 volumes

édités par Charpentier. C'est un
tableau très curieux des mœurs
du 18 siècle. Tu apprendras à y
connaître ton J. J. Rousseau. C'est
une fière canaille. J'ai apporté les
Confessions, et je vais me mettre à
les relire pendant que je suis tout
chaud. M. de Dépinay présente le
revers de la médaille.

Réponds-moi dès que tu auras un
moment. Dis-moi ce que tu fais et
quels sont vos projets pour cet été
en dehors de votre séjour en Sologne
qui nous est promis d'une manière
sacrée. Si l'humeur de ta femme est-il
guéri? Voici la chaleur qui arrive
qui ne manquera pas de l'emporter
s'il existe, je ne vois que les sages
de Sologne pour l'extirper.

Adieu, mon bon vieux. Je t'embrasse
de tout cœur, ainsi que ta femme.

6
Celle analyse du sang plaisamment présentée ici est peut-être un peu moins fantaisiste qu'on le croirait tout d'abord, et voici, empruntés à ce sujet ce que je lis dans l'Encyclopédie des gens du monde :

«... Or au microscope le sang apparaît
« comme un liquide transparent, incolore
« = Serum = dans le quel nagent d'innom-
« brables corpuscules rouges qui ont reçu
« la dénomination spéciale de globules, et
« qui ont une configuration assez déterminée
« suivant les animaux chez les quels on les
« observe... »

C'est égal, les millions de globules sont dues à avaler ce je soupçonne mon vieil ami d'avoir forcé le chiffre en d'y avoir un peu mis du sien.

Pour tenir notre promesse, nous allâmes en effet, ma femme et moi, dans la seconde quinzaine de juillet, passer une semaine en Sologne, au château de Sannois, le pays n'est pas beau et n'offre guère de distractions

Mais avec des amis qui nous accueillirent
de tout cœur, le temps se passait à Marseille
et les journées nous semblaient trop courtes. On
faisait les heures rapides et prêtait un grand
charme à la plus large hospitalité.

XXX

La Grange 31 août 1876

Mon bon vicar,

... Nous sommes bien heureux des jours
courts que vous êtes venus passer avec
nous. La Lorraine n'est pas belle, mais
elle est calme, et c'est bien là qu'on
peut aimer ses amis sans aucune distance.
Quand vous reviendrez nous voir, nous
espérons vous montrer un pays moins
aride et moins brûlé. En ce qui concerne
le croire dans le Sahara, la pluie nous
est venue aussi, et elle ne paraît plus
vouloir nous quitter. C'est excellent pour
les navets et les pommes de terre, mais
un peu humide pour les humains.

Je traîne toujours ma jambe droite

avec difficulté et j'ai bien peur de conserver
cette infirmité jusqu'à la fin de mes jours.
Nous voici à la grange jusqu'au 17 septem-
bre; après quoi nous retournerons en
Sologne jusqu'au 18 novembre. Nous allons
être bien long temps sans nous voir. La
vie a des contrariétés singulières. Elle
nous sépare de nos vrais amis et elle
nous jette perpétuellement entre les
jambes des gens qui nous assomment.
J'ose croire qu'il en sera différemment
dans l'autre monde et qu'on y retrouvera un
coin pour les causeries des amis.

Tu me parais assez écoeuré de tes fonc-
tions de maître. Je crois que tu dois persis-
ter et attendre le ruban rouge qui ne peut
manquer de t'arriver et sera la juste
récompense de tes travaux de 23 ans. Si
tu l'en allais, tu me ferais l'effet d'un bon
élève qui se retirerait au moment de la

distribution des prix. En peu de
courage et de patience.

Mon vieil ami...

Souvigny - 21 octobre 1876

Mon bon vieux,

Est-ce vrai ? Je lis dans le Journal
du Soir et qui t'emprunte au Progrès
de l'Orise que tu as donné ta démission
de maire de Compiègne et que tu es
remplacé par M. Anselme. Pourquoi
as-tu été victime de quelque intrigue
t'ont-ou fait quelque sottise ? Écris
moi un mot pour me donner la clé
de ce mystère. T'ont-ou au moins offert
la compensation que je désire pour
toi, pour t'engager à te retirer ?
J'ai peur que tu n'aies en grand camp
d'ennemis. Je suis convaincu que ton
conseil municipal n'est pour rien là-
dedans. Quant à moi, le mien m'a

réelu à l'unanimité; mais, ma voix; Je me
suis méfié de la chose, Je ne sais si cela
fait grand plaisir à mon préfet; mais dans
les petites communes nous ne relevons pas
des préfets. Après cela je viendrais à
perdre ma position, je m'en ficherais comme
d'une noisette. Fais comme moi et ne
Verse aucun pleur sur ton échec.

Nous sommes encore ici jus qu'au 15 novem-
bre. La saison est très agréable. On n'étouffe
plus et je sors aux derniers moments qu'il
nous reste à passer en Sologne. Je plante,
André chasse et ma femme fait sa lessive.

Répands-moi un petit mot. Embrasse
bien ta femme pour Adèle, pour André et pour
moi, c'est un petit banquet de trois baisers
que nous te prions de lui offrir galamment.

Adieu, mon bon vieux, Je t'embrasse aussi,
quoique tu ne sois plus mon collègue.

Te on vient bonhomme...

Paris = 6 décembre = 1876

Mon vieux bonhomme,

En effet nos lettres se sont croisées au mois d'octobre et la tienne allait devant des détails que je te demandais ta démission de maire de Compiègne. Tu as bien fait de lâcher ça. Tu ne pouvais y recoller que des ennuis dans le temps nous vivons. Mais je prends plus au sérieux que toi la note qui t'a été demandée par ton sous-secrétaire et j'espère que le jour l'on m'apportera la nouvelle que je désire depuis si longtemps.

Nous sommes à Paris depuis le 20 novembre, et, malgré le mauvais temps, je regrette ma Solagne et l'immense tranquillité dont on y jouit. Paris me déplaît de plus en plus et sans André, je n'y serais pas beaucoup de jours. Je me porte assez bien en ce moment. Je puis m'asseoir et me lever sans douleur, grâce aux bains de vapeur à la

79
Tère Genthine dont j'ai repris l'usage.
C'est la seule chose qui me réussit d'une
manière efficace et prompte. De plus
tout ce que je bois sent la violette, en
sortant; ce qui n'est pas contraire à mes
opinions.....

J'ai lu ces jours-ci au Palais-Royal une
pièce en quatre actes dont la lecture a été
très bonne (1), mais, quoiqu'il arrive,
j'espère que ce sera ma dernière pièce.
Je n'éprouve plus aucun plaisir à ces
luttres ce je crois avoir acquis le droit de
me retirer des affaires.....

Qu'il n'aurait pas par hasard un minist-
ère dans ta poche? Ici on en cherche un.
Le dernier bruit de sa dernière combinaison
est qu'on va reprendre le même. O gâchis
des gâchis! Saint Gouardin, quand viendras-tu?

(1) La Cle, avec Alfred Dureau

Il ne faut pas perdre l'espérance. Dieu
fait pousser des branches à Galai dans le
bois.

Adieu, mon bon vieil ami. ^PEnchante de
venir nous voir cet hiver et nous passer
encore quelques bonnes soirées au
coin du feu.

Mon vieil ami...

Quelle réponse ai-je faite à Labiche ?
Je ne m'en souviens pas. En effet j'ai donné
ma démission de maire de Compiègne en
octobre 1876 — et cela sans compensation.
De belles paroles, des promesses faites
avec la ferme intention de ne pas les tenir
en voilà tout. — Je m'y attendais,
sachant à quelles gens, préfet et sous-préfet,
j'avais affaire. Seulement j'ai pensé depuis
que je m'étais un peu pressé, que j'aurais
pu donner ma démission qu'à la condition
expresse d'être décoré et ne pas perdre ainsi
 bénévolement les avantages de la position.

que j'occupais, comme adjoint, puis comme maire,
depuis 23 ans. Au reste j'ai quitté la mairie
d'une façon parfaitement digne et voici ce que
j'ai dit en séance du Conseil Municipal, en
procedant à l'installation de M. Aubreloque,
Sénateur, qui me remplaçait : « ... j'ai bien
« fait mon devoir pendant le temps que j'ai
« rempli les honorables fonctions de maire de
« Compiègne et il m'est permis de dire qu'avec
« votre appui qui m'était nécessaire et qui
« depuis plus de dix huit mois ne m'a pas manqué
« un seul instant, les affaires de la Ville
« n'ont pas périéclité entre mes mains. »

Le Conseil a bien accueilli mes paroles
et des remerciements m'ont été votés à
l'unanimité. On dit qu'en fait d'éloges on
n'est jamais si bien servi que par soi-même.
J'ai suivi ce sage précepte pour ne pas pécher
par excès de modestie, et je crois que, comme
on dit au théâtre, je ne pouvais pas faire une
meilleure sortie.

Au reste je n'ai pas à me plaindre de

mon séjour à la maison de Compiègne et
rien de sérieusement désagréable ne m'y est
survenu. J'en ai gardé un bon souvenir. Peut-
je puis dire de cette fonction toujours en butte
aux critiques plus ou moins injustes, ce que
Détit-Scen, le spirituel porteur généreux n'a
de la vie du monde: La retraite m'épargne
plus d'ennui que la vie ne m'a donné de
plaisir.

Dans = 18 Janvier 1871

Mon bon vieux,

C'est la ronge au front et le remords
au cœur que je prends la plume pour ten
de me faire pardonner le retard que j'
mis à te souhaiter la bonne année, moi qui
jadis, n'aurais pas laissé passer le 1^{er}
de l'an sans venir t'embrasser. Je suis
bien coupable et c'est à peine si j'ose
plaider les circonstances atténuantes.
J'avoue que mes excuses sont maigres
et je ne compte que sur ton cœur de grand
père pour absoudre mon crime. Tio

D'abord tous mes premiers jours de janvier ont été absorbés par les dernières répétitions de ma pièce en quatre actes qui a passé le 5 janvier. J'étais dans le feu et j'y ai oublié tous mes devoirs.

Deux de jours après il m'est tombé sur la main droite un joli petit accès de goutte qui m'empêchait de plier les doigts et de tenir une plume. Mais ceci n'est pas une excuse. J'aurais dû plutôt l'écrire avec les dents ou avec le ventre. Aujourd'hui je vais mieux grâce au calchaïque que j'ai avalé. Cependant je souffre encore. C'est en bêtant de vieillir !

Je te dirai que ma pièce a obtenu un franc succès de rire et qu'elle fait beaucoup d'argent. J'en suis ravi ; car c'est mon dernier ouvrage et je ne suis pas fâché de laisser le public sur la bonne bouche. J'ai la coquetterie de croire

qu'il me regrettera un peu au Palais-Royal.

J'ai eu, il y a quelques jours, une visite bien étonnante, c'est celle de Bonza — toute souvenue — l'ami de Jolly. Il n'a pas trop changé. Il parle français presque clairement. Il a gagné une petite fortune dans l'industrie à Rouen et il vient se retirer à Paris. Il est marié et il a une grande fille de dix huit ans. Lui qui nous disait autrefois : « Les enfants c'est des ennemis qui font cacca et pipi partout. » J'ai vu sa fille ; elle m'a l'air très réservé et je doute qu'elle se conforme à un programme tracé par son père.

Je te quitte parce ma main se fatigue. J'espère que tu m'excuseras ton pardon en celui de ta femme. Avec une bonne bourse qui me dira que vous vous portez bien et que vous pensez un peu à nous.

Ma femme, André et moi, nous vous

8
en Grassois tous les deux au meilleur de notre
Coeur.

Leon vieux goustoux . . .

XXXX

Paris = 15 mai 1877.

Mon bon vieux,

..... J'ai autorisé Gresse à
réimprimer pendant trois ans le Baron
de Courchevif. Il nous donnera 40 exemplaires,
20 pour chacun. Cela fera rejouer en
province la pièce qui est complètement
épuisée.

Je m'occupe de faire ^{imprimer} mes œuvres complètes.
J'ai enfin terminé mon arrangement avec
Lévy. Il a fallu en passer par où il a voulu;
car il n'y a à moi une douzaine de pièces
qui devaient absolument figurer dans mes
œuvres complètes. La première série sera
de huit volumes dans laquelle figureront
la Grammaire et le Baron de Courchevif. Si
le public mord, je publierai une deuxième
série de huit volumes. Augier m'a fait

une préface d'ami.

Adieu, mon bon vieux. De t'embrasser de
tout cœur, ainsi que ta femme, si tu veux bien
le permettre.

A toi de cœur...

Alphonse Lévieux à Eugène Labiche.

Compiègne 19 décembre 1877.

mon cher ami,

Il y a une éternité que nous ne nous sommes
vus et nos dernières lettres datent de plus
de six mois. Il faut prendre garde. Sans
autre chose il faut faire la part de l'habitude
et l'amitié en a un peu besoin. On ne se sait plus
ce si on reste long temps sans s'écrire, et c'est
dangereux; alors c'est à qui écrira le
premier, et, comme d'habitude avec une
profonde vérité dans l'affaire de la vue
de l'ouvrière; et c'est drôle, quand on ne s'est
vu depuis vingt sept ans et demi, on
a si peu presque rien à se dire. D...

Mont n'en sommes pas là. Seulement tu aurais dû venir
voir en mois de juin. Ce n'était certainement pas impossible.

50 Quand tu n'aurais passé qu'un jour avec nous, j'y comptais
et j'ai depuis souvent pensé à cela.

Donne-nous de vos nouvelles. Quant à
nous, nous allons assez bien et nous passons
le temps fort paisiblement. Nous sommes allés
en septembre au Tréport. Je suis assez occupé
ici pour ne pas m'ennuyer et je donne un peu
de mon temps au collège, aux écoles et aux hos-
pices.

J'ai fait une étude sur Douberet — 250
pages environ — c'est pour m'entretenir
la main et ne pas perdre l'habitude d'écrire.
Je garde cela pour moi et n'ai nulle intention
de publier.

J'ai fait aussi un compte-rendu des quaran-
te-neuf représentations données par les théâtres
de Paris au Palais de Compiègne pendant le
règne de Napoléon III. Je me permets de
te dire que ce n'est pas mal venu ce qu'on
trouve là dans un récit rapide et varié un peu
de tout ce qui se passait pendant les séjours de
la Cour à Compiègne.

Ecris-moi ; parle-moi un peu. Me contes-tu
 Dis-moi ce que tu as fait, si tu as quelque
 pièce qui doit être jouée bientôt.

Bonne nuit embrassons de bien bon cœur
 ta femme, André et toi,

Ton vieil ami...

Paris = 20 décembre 1877

Mon gros bonhomme,

J'ai reçu ta lettre ce matin et tout ce
 que tu me dis, je me le disais en faisant ma
 barbe : e Il faut que j'écrive à Alphonse
 en m'os prévenant. J'en suis confus parce que
 lui et moi nous ne sommes revenus
 que depuis huit jours et j'ai trouvé à ma
 arrivée tout un panier d'affaires à liquidation.

André a passé bien sa thèse de docteur
 droit à Coules Blanches. Il prend la liberté
 de te l'envoyer ; mais il te prie de ne pas
 lire. Entre nous, c'est savant, mais embêtant.
 Comme père, j'ai dû la lire ; mais s'il n'y a
 que mon neveu, je me serais arrêté à la

59
Seconde page.....

Ton histoire de représentations à Compiègne doit être très curieuse et très intéressante et je te prierais de me la laisser lire, quand j'irai à Compiègne. Il ne faut pas perdre cela. C'est un petit côté historique qui trouvera sa place plus tard. Dans ce moment il ne faut pas songer à publier.

Tu me demandes si j'ai fait quelque pièce qui doit être jouée bientôt, mais tu oublies que j'ai radicalement pris ma retraite d'auteur dramatique. Je ne fais plus rien et je ne songe plus à rien faire. La boutique est fermée. Je me trouve admirablement d'avoir pris ce parti. ma santé reflorit. Je n'ai plus de préoccupations horribles et je me roule avec volupté dans ma paresse. Après 39 ans de travail, sans en être mort, j'ai bien le droit de me reposer. Je cherche à simplifier ma vie le plus possible. J'ai donné ma démission

de maire ; mes administrés n'ont pas
 voté, je les ai plantés là et je leur ai dit
 pourquoi : « Au moment que vous arborez
 la guenille rouge, il ne me convient plus
 d'être votre porte-drapeau. Allez vous
 coucher ! » C'est une économie de temps
 d'argent et d'embêtements.

Vivons, vous à Paris au jour de l'an.
 Donnez-vous-moi nous connaître la Com-
 mune sur les deux jours de serons - nous
 forcés de confier à la poste nos épanchements
 la vie est stupide ; on est toujours séparé
 de ceux qu'on aime et l'on pleure sur un
 de valets qui ne s'en veut jamais.

Je ne te parle pas politique. La so-
 tion n'est pas vivante et personne ne
 peut savoir ou nous en serons en 1880
 à coup sûr le maréchal ne restera pas.
 Qui aurons-nous ? Vivons au jour le jour
 espérons et aimons-nous bien.

Donne vous embrassons de tout cœurs,

21
ta femme et toi.

Te ou vieux...

Ce que je croyais Sabiche est arrivé peu
de temps après. Le maréchal Mac-Mahon
a donné sa démission et M^r Grévy a été élu
président de la République.

Paris 20 février 1878

Mon gros bonhomme,

Le moment approche où tu vas venir à
Paris avec ta femme. Tu devrais me
dire vers le 20 février. J'espère que
rien ne sera venu déranger vos projets.
Comme je tiens à te voir entre quatre
bouteilles, dis-moi quel jour vous pouvez
nous donner pour dîner avec nous.

Je n'ai pas beaucoup de nouvelles à te
donner. Il fait froid, je me chauffe et je
m'entonne...

Ma commune a été très gentille pour
moi et le Conseil m'a choisi pour maire à

l'unanimité, mais, tout en les remerciant
 je persiste dans ma résolution de ne plus
 être maire. J'ai adressé ma démission au
 Sous-Préfet qui ne m'a pas répondu et ne
 fait rien pour me remplacer. Si j'en reçois
 pas de solution, je vais renouveler ma
 démission par lettre chargée et ensuite
 par Suisse. Il n'y a pas à se gêner avec
 ces préfets de la République.

Je ne travaille plus et j'en suis très heu-
 reux. Je n'ai plus aucune préoccupation ce
 matin, en me levant, je n'ai qu'à me di-
 re ou vais-je aller me promener aujourd'hui.
 Par exemple je dîne trop en ville; ça me fait
 mal, mais ça me fait plaisir.

Le premier volume de mes œuvres complètes
 doit paraître prochainement. Veut-on
 envoyer par la poste un aussi gros colis?
 Informe-moi.

Comme...

Paris - 6 avril 1878

Mon gros bonhomme,

Il y a bien long temps que je n'ai causé avec toi. Nous avons su que ta femme avait été souffrante à son retour à Compiègne. Tu serais bien aimable de nous donner de tes nouvelles.

Nous avons à Paris un temps exécrable qui a retardé mon départ pour la Sologne; car pour garder la chambre, j'aime autant ne pas quitter Paris, nous partons tous ensemble le 18 avril, afin de passer à Lunanais les vacances de Daquet.

La pièce d'Argier (1) au Théâtre-Français doit passer lundi prochain. J'ai assisté à une répétition; il y a surtout deux actes très émouvants qui doivent avoir un grand

(1) Les Écouffiaux, comédie en 5 actes.

Succès, mes yeux au 5^{me} acte étaient
comme deux robinets ouverts, cela coula
sur mes habits et sur ma chemise, et comme
je dînois en ville, j'ai été obligé de changer
de linge.

C'est égal, c'est bien difficile de faire
une pièce comique et de soutenir l'intérêt
sans appeler à son aide les moyens
dramatiques. D'où je conclus que
Molière est le premier des auteurs
dramatiques.

En ma qualité de bourgeois, j'en fais
plus rien et je m'en trouve à merveille.
Je vais de temps à autre faire un petit
tour au musée ou bien je prends un livre
et je fais connaissance avec ma bibliothèque,
que j'ai un peu négligée depuis 40 ans.
Je relis d'ailleurs ce moment les mémoires de
Casanova, c'est trop raide français c'est

8
bien amusant. Apres, pour me refaire,
je prendrai les lectures de l'oncle Robert;
cest très joli et pas incendiaire.

J'ai lu aussi la Vie de Scénus par Renan.
Il y a des descriptions de paysages
galiléens. qui sont charmantes. Mais
je n'aime pas l'esprit du livre. Aujourd'hui
tous les gens qui ont du talent semblent
s'être donné le mot pour démolir les
 croyances et la société.

Adieu, mon bon vieux, donne nous
des nouvelles de ta femme et des tiennes
Nous vous embrassons tous deux, tous
les trois.

Te ou vieux

Alphonse Leveaux à Eugène La Roche.

Compiègne - 10 avril - 1878.

Mon gros bonhomme,

Nous te remercions de ta bonne lettre,

comode d'habitude, en la recevant, rien qu'
 voir l'adresse avec ta grosse écriture, j'ai eu
 bon petit effet de contentement. Je t'aurais ces
 ces jours-ci, et cependant je n'ai rien d'inté-
 sant à te dire. C'est pour cause un moment
 tu feras maligre en me lisant. Heureusement
 que nous sommes en carême,

Ma femme a été en effet fort souffrante ap-
 notre retour de Paris. Elle a fausse affeusion
 c'est une bronchite avec de la fièvre. Nous
 avons eu la visite du médecin; ce que je
 déteste, et elle aussi. Enfin elle va mieux
 depuis huit jours, sinon tout à fait bien.
 Mais quand les vieilles années arrivent, et
 fait de l'ardeur et, pour mieux dire, en fait de
 toutes choses, il faut savoir se contenter de
 peu. Je me rends compte de plus en plus chaque
 jour de cette vérité désagréable. Mes jambes
 qui étaient excellentes ne valent plus grand'chose
 elles deviennent raides et n'aiment pas à

descendre les escaliers. Mes dents s'en vont et
se plaignent, avant de partir, à me faire un mal
de chien. Je dors très peu, souvent deux ou trois
heures au plus, et pour passer le temps, faute de
mieux, je cause avec moi-même et je me trouve
parfaitement ennuyeux. J'ai remarqué que les
idées qui nous passent par la tête dans cette
sorte de demi-sommeil, sont toujours de très
médiocre qualité.

Enfin il faut savoir vieillir et ce n'est pas
facile, surtout pour ne pas trop se laisser voir.
Aussi la retraite est-elle ce qu'il y a de mieux.
Attendez qu'on vienne à nous, et si l'on ne vient
guère, ne nous plaignons pas. Le plus souvent
la perte n'est pas grande...

Il paraît que la pièce d'augier est une magni-
fique succès. Je ne puis en parler; mais comme
toi, je trouve regrettable qu'un auteur, pour
soutenir l'intérêt dans les derniers actes de sa
pièce, ait recouru aux grossières situations qui

Dans la vie réelle, ne représentent que des exceptions et, par cela même, n'appartiennent pas à la vraie comédie. Et puis, encore comme toi, je n'en admire que plus Molière.

Je vois avec plaisir que tu as bien pris ta part de la retraite. Seulement tu n'est plus tout jeune et tu pourrais faire un choix de lectures plus édifiantes que les *Mémoires* de Casanova. Les sermons de Bossuet en auraient beaucoup mieux. Il est vrai que ce n'est guère plus amusant que les tragédies d'Alfieri dont j'ai lu quelques unes dernièrement. Les personnages n'en finissent pas de parler. Quels bavards assommants! Ce qui n'empêche pas Alfieri d'être un grand homme dit-on. Par exemple, je ne saurais trop te féliciter de vouloir relire les *Œuvres* de l'Oncl Robert. Il y a près de la moitié du livre qui est excellente. Malheureusement elle n'est pas de moi, et si c'est dans le temps, à ce sujet, une

9
aimable lettre du général Frossard à
« Votre Oncle Robert » est un homme de
« beaucoup de goût, me disait-il, pour faire
« de pareils extraits de ses lectures et faire
« ainsi ressortir l'esprit des autres, il faut
« être soi-même convaincu du fait et complice... »
C'est très gracieux, n'est-ce pas ?...

XXXII

Bon vieux ami...

Souvigny 31 juillet 1878

Mon bon vieux

C'est de Sologne que je réponds à la lettre
que tu m'as adressée à Paris. Je te dirai
tout de suite que je partage ton opinion sur
le Baron de Hombert. C'est un petit bijou !
Prends-le comme tu voudras. Je suis
à tes ordres.

Je te dirai encore que la publication
de mon théâtre me donne beaucoup de
satisfaction. Mes pièces jouées n'ont
jamais été si bien traitées par la Presse

que mes pièces imprimées. On sait
que je ne reparaitrai plus, et, com-
me les morts ont toujours beaucoup plus
d'esprit que les vivants, on jette de
fleurs sur ma tombe.

Ma femme arrive ici aujourd'hui. Je
l'ai précédée d'une huitaine de jours
pour faire ma moisson. Je passe mes
journées au milieu d'une douzaine de
femmes à jupons courts et à une jambe.
Elles se baissent beaucoup pour ramasser
les gerbes des faneurs. Je vois leurs
mollets et même plus. Eh bien! cela
me laisse bien calme. On peut aussi jeter
des fleurs sur mes passions; car elles
sont éteintes. 24 mollets en rang d'ognon
ne font pas seulement lever un poil de
mes sourcils. Ce que c'est que de nous!
De moi, je veux dire; car je n'en
permettrais pas de t'englober dans
ma placidité. Mais je m'aperçois

4
que je te dis des bêtises, vieil Espagnol.
Ne me fais pas trop de morale, quand tu me
épondras. Songe que nous touchons au mois
d'août et que le soleil est mon excuse.

Avec tout cela ma moisson n'est pas belle.
Du foin, de la paille, des mollats... mais
pas de grain! L'année a été trop humide.
Cela doit être un peu de même partout...

Et vous, que faites-vous? Je ne sais
si tu es comme moi; mais je disiens
casanier et l'idée de me déplacer me fait
frémir. Quant j'ai rangé mes chemises
et mes habits dans un meuble, j'en insiste
et ne veux plus partir. Je tourne à l'huile
qui est peu voyageuse...

Adieu, mon vieux bonhomme, embrasse ta
femme pour moi et crois moi toujours

Ton vieil ami...

295

Souffigny - 16 octobre 1878
Mon gros bonhomme,

Tu me demandes de placer l'Ami neveu
dans la collection des pièces qui composent
mon théâtre complet, c'est bien aussi ma
intention; car je trouve la pièce très jolie
je l'aime beaucoup, mais elle ne pourra
figurer que dans ^{la} seconde série, si,
comme je l'espère, le public s'engage
pousser jusqu'au bout ma publication.

Il me fallait pour cette seconde série
réserver quelques pièces de valeur ce
ne pouvait la composer uniquement de
de l'opéra, après avoir donné tous mes
blancs de poulet. Il me serait d'ailleurs
impossible de changer la distribution de
mes dix premiers volumes. Toutes les
pièces qui doivent les composer, sont
mentionnées par leur titre par un trait
signé en bonne forme avec l'éditeur. Or
les éditeurs sont comme les architectes,

avec les quels il ne faut rien changer au
devis primitif. . . .

Me voici en Solagne jusqu'à la fin de
novembre. C'est le mois des semailles, puis
après celui des plantations ce j'ai besoin
de mettre dans tout cela l'œil du maître.
Cette existence, quoique rurale, me plaît
beaucoup. Elle m'entraîne tout regret d'avoir
quitté la vie militaire et l'exercice du théâtre.
Je suis heureux !

Reçois nos amitiés bien vives pour ta
femme et pour toi.

Ton vieux . . .

Souviigny = 16 novembre 1878

Mon bon vieux,

Je t'écris de Solagne où je suis resté
tout seul pour tous mes travaux d'automne.
Ma femme et André sont retournés à Paris
depuis huit jours

Je fais un métier de chien. J'ai renvoyé
mon régisseur et j'en attends un autre lundi.

Je fais l'interim à partir de 10 heures, je pour rien au monde, je ne puis consentir à lever matin. Mais je remarque le soir on charrettes en sont restés et je voit ce qu'ils fait le matin, pendant mon sommeil. On voit que je suis très malin. Le temps est si mauvais que je n'ai pu encore commencer mes grandes plantations. J'ai 60 mille plants de pins sylvestres et 30 mille conifères à planter cette année. Cette vie active et agitée ne me déplaît pas, et si j'avais les moyens de moi, je serais complètement heureux.

Je compte aller passer quelques jours à Paris, dès que j'aurai installé mon nouveau régime; puis je reviendrai par mes plantations. Je ne compte pas me fixer à Paris avant la fin de l'année. Je deviens vieux et pas mal fou. Je commence à fuir le monde et à savourer la tranquillité des champs. Les paysans

3
2
crient comme des ailes, au moins je
les entends. Est-ce que tu ne deviens
pas un peu sourd aussi? Ce serait
bien gentil de ta part. Je crois que
notre carrière est finie. Nous préparons
tout doucement notre bonnet de nuit. Le
vieux monde s'en va, et je ne suis pas
fou du nouveau qui s'annonce.

Donne-moi de tes nouvelles et parle à moi
de la santé de ta femme. Sa vilaine toux
a-t-elle disparu? Réponds-moi à Sonvi-
gny où je suis encore pour quelque temps.

Mon vieux bonhomme...

Alphonse Levieux à Eugène Labiche

Compiègne, 2^d janvier = 1879

Mon bon gros bonhomme,

J'ai reçu ton sixième volume et je
t'en remercie. Il commence à merveille
par le plus heureux des traits et ne peut que
continuer le succès de la publication.

Quelle scène excellente que celle des témoins dans la comédie de Victorine. J'ai plusieurs fois relu cette petite pièce dont le dialogue est parfait de naturel de comique vrai, absolument vrai, sans un seul mot qui ne soit dans le ton des personnages qui sont en scène.

J'aime beaucoup aussi le Cuchemine **XBT**. Ce n'est presque rien comme action et c'est charmant. Ces deux associés qui s'agacent sans cesse, cet avocat Gouas qui n'a jamais plaidé, & parce que pour plaider il faut être connu, et que pour être connu il faut avoir plaidé, & sont certains très amusants, et par l'accent de vérité qui domine dans le dialogue, appartenant à la bonne comédie.

Ces petites pièces qui excellent par le détail qui sortent du commun, on il n'est pas le moins du monde question du mariage de Mlle Blane

avec m^r Anatole, sont aujour d'hui celles
 que je préfère. Je n'ai pas toujours dit cela.
 Mais avec le temps, il est tout simple qu'on
 arrive à être un peu blase sur les surprises
 que nous ménagent les situations, à les prévoir
 trop facilement et même parfois à les trouver
 connues de fil blanc. Un exemple, il n'en est pas
 ainsi du Plus Heureux des Trois, du troisième
 acte surtout. Les plus blases peuvent être
 satisfaits. C'est très ingénieusement mené et
 il est impossible de jouer plus habilement avec
 le feu.

Quel affreux hiver nous avons! La neige ne
 nous quitte pas. Je suis très peu et ne trouve
 pas notre faubourg Martelise fort attrayant
 en cette maudite saison. J'ai mal commencé
 l'année. Je suis tombé le jour de l'an et me
 suis fait mal à la main gauche. Je ne puis
 encore la fermer. Je crains qu'il ne reste de
 la raideur, mais bah! il m'attendra bien
 d'autres choses! c'est bête de vieillir et

il faut tâcher de ne pas trop y penser.

Adieu, bonne santé. Ma femme et moi, nous
vous embrassons tous les trois de bien bon
cœur.

Mon très cher ami

Souvigny 15 février 1879

Mon bon vieux,

Je suis bien désolé. Nous nous sommes appris que
vous alliez venir à Paris pour quelques
jours, et voilà que j'ai été obligé de partir
d'urgence pour la Sologne. La tempête en
verglas ont causé dans mes bois ~~immenses~~
des ravages que je n'estime pas à moins
de 25 mille francs. On dirait qu'on a tiré
à mitraille dans mes sapins pendant plusieurs
jours. Tout est saigné, haché, et le plus
malheureux, c'est qu'il en est demeuré
dans tout le canton. On ne peut pas trouver
d'ouvriers. On se les arrache. Il m'en
faudra une vingtaine pendant deux mois.
Je suis ici pour tâcher d'en embaucher ce
j'ai beaucoup de peine. Je n'ai pu en trouver

que six jusqu'à présent.

Comptez - vous estes un peu à Paris. Je voudrais bien être de retour avant votre départ. mais je ne suis pas encore quand je pourrai revenir.

Je te recommande bien, pendant que tu seras à Paris, de passer chez Roger, me St maze, 117, pour donner ton adhésion à notre nouvel acte de Société.

Adieu, mon vieux. Je t'embrasse ainsi que ta femme.

Comme bien chercher bien en tête....

Voici l'histoire très sommaire de la Société des auteurs dramatiques:

Les règles relatives au droit proportionnel des auteurs dramatiques datent de 1683, à la suite d'un marché passé entre les comédiens français et Philippe Quinault. mais elles étaient mal

(1) Gustave Roger, agent général de la Société des auteurs dramatiques.

fixées et trop à l'avantage des comédiens. Par exemple, la pièce devenait leur propriété quand deux fois de suite la recette descendait au dessous de 300 livres en été et 200 livres en hiver.

Dès d'un siècle après, en 1777, sur l'initiative de Beaumarchais, un traité fut fait avec les auteurs, au nombre de cinquante environ, dans des conditions plus conformes à leurs intérêts.

Enfin, au commencement de la Restauration, Scribe forma une association qui devint le noyau de la Société actuelle des auteurs et compositeurs dramatiques fondée en 1829, légalement constituée en 1837 et renouvelée en 1879 pour une durée de 25 années. Elle comptait 420 membres au 5 mai 1884.

Cette société qui, donnant des produits considérables, assure le bien-être à un grand nombre d'auteurs dramatiques et la fortune à ceux qui brillent au premier rang, est un

des institutions qui prouvent le mieux la force
et les avantages de l'esprit d'association.

Paris = 27 février = 1879 =

Ma pauvre Bronchite,

J'ai été bien contrarié de ne pas te ~~recevoir~~
voir arriver comme je m'y attendais.
J'avais avancé mon retour de Solagne
pour te voir, ainsi que ta femme, et voilà
qu'une maudite grippe est venue se mettre au
travers de tous nos projets. Je ne compte
pas retourner en Solagne avant le 15
mars. J'y ai absolument affaire. Mais
j'espère que tu seras complètement ^{rétabli}
avant cette époque et que nous pourrons
fringuer à nos vieux souvenirs.

Nous avons eu notre assemblée générale
des auteurs mercredi. Tout s'est bien passé.
Il y avait 215 auteurs qui ont dû signer
l'acte social avant d'entrer en séance. C'était
un peu long. On a ensuite procédé à la nomination
de la nouvelle Commission. C'est l'ancienne

qui a été esnommée presque entièrement, j'ai
 en la confusion de réunir le plus de voix.
 J'attribue ce petit succès à la résolution
 que j'ai prise de ne plus faire de pièces. Je
 ne gêne plus personne.

Quand tu viendras à Paris, il faudra
 que tuailles signer chez le notaire Ebon
 17 = rue Glene....

Ça va venir

Alphonse Leroux à Eugène Labiche
 Compiègne le moi 1879

mon gros bonhomme,

Voilà bien des nouvelles et de bonnes nouvelles.
 D'abord ta candidature à l'Académie française.
 Je ne doute pas du succès car j'en serai presque
 aussi heureux que toi.

Quis la reprise du Voyage de M^{lle} Anichkov à
 Odéon. Une excellente soirée. J'ai vu ce qui me
 vient dans le Ligeo. C'est charmant et jamais
 Anteur n'a été si bien traité. « ... Notre Labiche
 a dit-il, est un maître qui connaît ses distances
 et qui ne souffrirait pas que personne le mette de

« quand il contemple le buste de Molière. »

Et la Grammaire qu'on vient de reprendre au
Dolait-royal. Sarcy, dans son feuilleton du
Temps a parlé de notre petit chef-d'œuvre d'une
façon parfaite. Il est tout simple que j'approuve
sous réserve un pareil éloge et que je me plaise à
le répéter. Je ne peux cependant pas tout citer :
« ... aucun des vanderlilles de Labiche, dit Sarcy,
a n'a obtenu près du public plus de succès ; aucun
a n'est plus connu ... On attend les mots de la
a Grammaire au passage ; on ne de les voir venir ;
a on ne après qu'ils sont lancés ... » Et puis
une phrase très délicatement tournée : « Il y
a des rires désintéressés qui s'échappent,
a ailes au frais, comme ceux de l'enfant qui lit
a à la mamelle sans savoir pourquoi, de ces
a rires-là sont ceux que provoquent au théâtre
a les Regnard et les Labiche. »

Ce n'est, c'est splendide ! Ce voilà merveilleu-
sement apprécié. Quant ce n'est pas Molière,
c'est Regnard, et, à la rigueur, tu pourrais t'en
contenter.

En résumé tout cela est une très bonne
préparation pour ta candidature qui va
marcher toute seule. Toutefois ne néglige
rien, comme visites et petits ennuis, pour la
secourir.

Convient qu'il n'y a pas d'homme au monde
plus heureux que toi. Il ne te manquait plus qu'
de compter parmi les immortels. Seulement,
à certain point de vue de philosophie pratique
quand on a passé la soixantaine, on donne
volontiers cette glorieuse immortalité à son
pour dix ans de plus de la vie plus ou moins
peçoigne que nous menons ici-bas.

J'ai reçu ton huitième volume et je t'en remercie.
J'ai relu avec plaisir La Chasse aux Corbeaux.
C'est une bonne et vraie comédie. Mais qu'elle
soit l'une des meilleures de ton répertoire, il
lui manque peu de chose, peut-être cette suite
de touches que tu as acquise depuis.

Adieu, ne tarde pas à m'écrire, nous allons nous
bien ici, nous plaignant, comme tout le monde

28
de la prolongation de la saison froide et
désagréable.

Il me vous embrasse de tout cœur, ta femme,
André et toi.

Ton vieil ami...

XXXXXXXX

Les brillants succès du Voyage de M^r Berriac, de Célime - le bien aimé, et d'autres pièces encore appartenant à la vraie comédie, ne donnèrent pas à La Roche la moindre idée d'aspirer à l'Académie. Ce fut après la publication de son Théâtre qui réussit au delà de toute attente, que plusieurs de ses amis, Émile Augier en tête, l'engagèrent à s'y présenter. Le moment était bien choisi. En effet cette publication fut en quelque sorte une révélation. Tout le monde connaissait La Roche et son drame à la lecture de son Théâtre, il se trouva des hommes La Roche qu'on ne connaissait pas ou qu'on n'avait pas compris et qui étaient tout simplement le premier auteur comique du temps.

Toutefois notre futur académicien ne se pressait pas et partageait peu la confiance de ses amis. Il ne faisait plus de pièces et se trouvait très

heures dans la retraite, se souvenant peu de
troubler son repos en se jettant dans une tentative
qui l'obligeoit à d'innuables démarches et dont
résultat étoit incertain. Même avec les meilleures
chances de succès, il faut toujours faire la part de
l'imprévu. Enfin après beaucoup d'hésitation, il
décida à faire les visites obligées et voici ce
qu'il m'écrivait à la date du 8 mai 1879 =

mon bon vieux,

J'ai mis quelques jours à répondre à ta
lettre du 4 mai, mais pardonne-moi; car
je suis très occupé et par une certaine cir-
convenance. Je fais mes visites; quelle ser-
aussi je vais tout doucement. Entre nous
je ne crois pas être nommé. Tous ceux que
je vois, sauf une dizaine dont j'ai la promesse
de résister et ne veulent prendre aucun
engagement. Il y a un nommé Caro qui a
objecté à Legrand la sensitive. Il paraît que
cette infirmité humaine n'est pas de son goût
ce lui rappelle des souvenirs humiliants. En
il n'advient ce qui plaira à Dieu. Je n'ai p

0
encore écrit officiellement pour ma
candidature, et si je vois que ça ne marche
pas, j'en serai quitte pour ne pas écrire et
pour rentrer dans ma tranquillité.

La reprise de Ferrichon est un très grand
succès. L'Odéon fait 5000 fis tous les soirs.
La Presse a été excellente sans exception,
ainsi que pour la Grammaire qui passe déci-
dément à l'état de chef-d'œuvre. Je ne connais
pas encore les recettes du Palais-Royal; mais
elles doivent être bonnes. Je te dirai que
Mont-Cass a été très bien. Il joue, selon moi,
les deux derniers actes mieux que Geoffroy
et ce n'est peu dire! Plusieurs journaux sont
tombés sur M. Perrin, du Théâtre-Français,
pour avoir laissé échapper Ferrichon. Cela me
comble de joie et satisfait ma petite vengeance.

Je dine en ville; je suis obligé de te quitter
pour aller m'habiller. Je t'écrirai plus longuement
une autre fois. Je te tiendrai au courant des

progrès de ma candidature, le progrès
il y a....

Ton vieux...

Sur la demande de M^r Perrin, La Griche avait
retiré du Gymnase le voyage de M^r Perrichon pour
le transporter aux Français. Got devait jouer
Perrichon, mais M^r Perrin garda la pièce pen-
dant plusieurs années, sans s'occuper le moins
monde de la faire jouer. La Griche éclama vainement
et reprit sa pièce pour la donner à M^r Duguesne
directeur de l'Odéon, qui fit de une excellente
affaire. Ce fut un succès de 200 représentations
de suite.

Souvigny 6 juillet 1871

Mon bon vieux,

J'ai bien regretté d'avoir manqué ta visite
dans les quelques heures que tu es resté
Paris. Je suis en Sologne depuis une
quinzaine de jours, fort occupé à disputer
mes foins au bon Dieu qui m'envoie de la

2
plus toutes les cinq minutes. Quel mois
de juillet! Les canards eux mêmes moisissent
sur pied.

Je compte revenir à Paris pour le 15,
jour du terme, époque sacrée! Et sacrée
époque, quand on ne paye pas.

Nous avons eu de bien grands événements
depuis que nous nous sommes vus. La mort de
notre petit Prince (1) m'a causé une vive
affliction dont je ne suis pas encore remis.
Je ne sais pas si cet enfant était quelqu'un;
mais à coup c'était quelque chose. Aujourd'hui
je ne vois plus rien. J'ai perdu ma consolation
de reste conservateur; mais je n'ai plus de
drapeau. Le plus sage est d'attendre les évé-
nements avant de s'engager. Les antécédents
du Prince Napoléon ne me plaisent pas. Il
s'est déclaré républicain, libre penseur &c.

(1) Le Prince impérial.

Il est probable qu'il va faire une évocation pour les besoins de sa cause. Mais j'ai de la méfiance!

Réponds-moi ^{un mot} à Souvigny et donne-moi des nouvelles de ta femme et des tiennes. que comptes-tu faire pendant ce séjour? Il est probable que j'irai passer une saison au Mont-Dore et après je reviendrai en Sologne finir ma campagne.

Adieu, mon bon vieux,
Congros.

Alphonse Sureau à Eugène La Roche
 Compiègne - 12 juillet 1879

Mon bon vieux ami,

J'ai bien regretté de ne t'avoir pas vu à mon dernier voyage à Paris. Mais enfin tu m'écris et je te réponds et comme cela on court un instant.

J'ai été, ainsi que toi, fort attristé de la mort affreuse du Prince impérial. De la suis encore

34
et c'est là un très grand événement. J'ai des
souvenirs qui me sont précieux. J'ai toujours
eu des sentiments de respect et d'affection pour
cette famille que le malheur a si cruellement
accablée. Quant à l'avenir, je ne voyais que
vaguement, mais enfin j'étais ou ne peut mieux
disposé en faveur de ce jeune prince si je recon-
naissais en lui le principe d'une idée nécessaire
dans notre malheureux pays. Je veux dire
le principe de l'autorité respectée et digne de
l'être.

Le mauvais temps continue et l'on parle
beaucoup de cela ici. On commence à s'inquié-
ter sérieusement. Il pleut à verse au moment
où je t'écris et c'est tous les jours de même. Désida-
ment le bon Dieu me paraisse se soucier fort peu
de tes foins. Pour nous, nous en sommes quitte
pour ne pas prendre, après le dîner, notre
café dans le jardin. C'est une heure agréable
que nous perdons là, et les heures agréables

font moins que jamais.

Nous avons en ce moment mes deux Lucie et Louise. Elles vont très bien, cela égaye la maison. On est parfois, malgré la pluie qui tombe Elles resteront jusqu'à la fin d'août. Puis nous iront, je pense, passer une semaine à Cronin.

Adieu, mon gros, ma femme et moi, nous vous en embrassons de tout cœur.

XXXIV Un vieil ami...

En juillet 1879 M^r Détilleau, membre et représentant de la Société des gens de lettres de France, résidant de Londres à Laiche pour lui demander l'autorisation de publier en anglais la Grammaire.

Laiche n'y vit aucun inconvénient, mais nous plus, ce voici la réponse que nous fîmes à M^r Détilleau :

« Monsieur et cher confrère,

« nous nous empressons de vous adresser l'autorisation de publier en anglais notre grammaire.

« intitulée La Grammaire »

« Veuillez agréer, Monsieur et cher Confrère,
« l'expression de nos sentiments cordialement dévoués,

Éugène La Ciche,

Alp. Lully.

La Grammaire fait partie de la III^e série
du Théâtre français du XIX^e siècle publié
à Londres. Cette publication date de peu
d'années. En 1879 trois séries seulement
avaient paru. Chaque série contient quatre
pièces :

La première — Moxnoni, Les Enfants
d'Édouard, Le Verc d'eau, Si abbe de l'Épée;

La seconde — Michel Dervin, Le Diplo-
mate, Mademoiselle de la Seiglière, Les Demoi-
selle de Saint-Cye;

La troisième — Marie Stuart, La Jolie
fait peur, La Grammaire, Valérie.

Paris 18 juillet 1879

Mon cher ami,

Je pense que tu as envoyé ta lettre signée à M.

Quittillon. J'ai obtenu deux exemplaires
un pour toi et un pour moi. Je ne puis demander
de droits d'auteur, puisque notre pièce est
dans le domaine commun.

Je pars mardi pour le Mont-Dore
Tu ne devrais recevoir mon 9^{me} volume...
Bon soir...

Sourigny le Septemb^r 18

Mon cher bonhomme,

Il y a bien longtemps que je n'ai écrit à
toi, et cela me manque. Je pense que tu es
revenu de la petite excursion que tu devais
faire aux bains de mer avec ta femme. ¹⁸
Je suis rentré du Mont-Dore à la fin d'août
et je suis venu directement en Bretagne sans
passer par Paris.

J'ai passé au Mont-Dore une saison charmante
avec Angier et sa femme. Angier est le plus
aimable compagnon qu'on puisse rêver. ²
Il a un caractère bien caractéristique. Il a été

12
Douze jours à ne prendre absolument
que du lait. Ce régime n'altérait en rien
sa bonne humeur et sa gaieté, nous
employé la plus grande partie de nos journées
à faire un wisth avec un mort.

Je me trouve très bien de ma cure. Je
respire maintenant à partir du talon,
ce je suis débarrassé de cette petite musique
qui, jour et nuit, accompagnait ma respiration
c'est un orgue de barbarie qu'on a dans
les bronches et que les médecins appellent
emphysème, je ne sais pas trop pourquoi.
L'essentiel, c'est que j'ai laissé mon orgue
au mont-Dore.

J'ai fini ma moisson aujourd'hui et en
n'a pas été sans peine. Je n'ai pas encore
eu une année aussi pluvieuse. La récolte
est mauvaise chez nous et difficile à
renter. J'ai joliment bien fait de gagner de
l'argent avec mon théâtre; car l'agriculture

peut mettre du foin dans les bottes ; mais elle ne met rien dans la poche.

Le 10^{me} volume de mon théâtre, dernier de la 1^{re} série, a paru il y a quelques jours. Je te l'envoie aussitôt mon retour à Paris. Du moins crois que j'ai bien fait de m'arrêter. Voilà plus d'un an que cette publication est commencée et l'on ne peut prétendre à fixer l'opinion que sur un plus long espace de temps. J'ai senti venir le refroidissement et je me suis arrêté. Je n'ai pas de nouvelles de l'Académie. Je ne sais même pas quand se feront les élections ; mais moi-même me disant que j'ai de chances. Mais je ne vois la Jean de l'ours qu quand je l'ai tué.

Donne moi de tes nouvelles, ma femme André et moi, nous nous embrassons tout le temps.

Bon soir...

Alphonse Leroux à Eugène La Roche
mon gros bonhomme,

12015. Samedi 7 novembre hier soir de Cronville ou

Nous avons passé une semaine agréable,
 et j'ai trouvé en rentrant ta lettre du 4
 Septembre, une jolie date, par parenthèse!
 Puis j'ai reçu ce matin ton 10^{me} volume.
 Voilà deux bonnes choses qui augmentent le
 plaisir toujours sensible du retour à la maison.

Nous sommes allés à Paris d'abord, ce nous
 avons reçu en famille la Grammaire. J'avais
 adressé un petit mot à la Discrétion pour
 demander une page qui m'a été gracieusement
 donnée. La pièce a été parfaitement jouée et
 produit toujours un effet excellent. Mais il
 faisait très chaud ce jour là et la salle était
 à moitié vide. J'ai été un moment au théâtre
 Arco Concerto à Geoffroy et à l'Opéra. Il y
 avait là M^{lle} Lemercier qui joue très gentiment
 le rôle de Blanche. Aussi me suis-je empressé
 de la complimenter avec un choix d'expressions
 des plus heureuses. Cela m'a paru ne pas lui déplaire.
 Il est en vérité de ces moments où l'on fait
 un triste retour vers le passé, en regrettant de
 n'être plus qu'un vieux bonhomme.

Je te dirai que depuis un an, j'em'aperçois un

peu trop que je vieilliss. J'ai cinq ans de plus que toi et
 cinq ans, c'est énorme, quand on a passé la soixantaine.
 Je suis toujours fatigué, je ne dors pas. Je suis
 obligé de prendre mon verre à deux mains pour ne
 pas renverser et de me faire servir par mes
 voisines; ce qu'elles font, à vrai dire, avec
 la meilleure grâce du monde. Enfin, sans que
 ma santé soit tout à fait mauvaise, je fais
 sur mon compte un bon nombre de petites
 remarques qui me désobligent.

Toi, tu ^{le} soignes, tu la dorlotes, tu sottes,
 tu ne bien raison. Il paraît que le Mont-Dore
 t'a complètement guéri. Comme tu n'aiment
 pas la médecine, je comprends que tu sois
 enchanté d'être débarrassé de cette petite
 souffrante servant d'accompagnement obligé à ta
 respiration. Grâce à plus d'une grande bête, j'ai
 presque cette note. En fait de soie, je n'en
 connais pas de plus désagréable et tu as joliment
 bien fait de la laisser au Mont-Dore.

Ce que tu me dis d'Angers fait vraiment honneur
 à ta belle intelligence. Avais un estomac de la lie,

22
ne prendre absolument que du lait et ne rien
prendre de sa bonne humeur et de sa gaieté ! Il
faut un moral solidement trempé pour cela !
Emile Augier a pour toi une très vive amitié,
je n'en doute pas, et elle te sera utile pour ton
entrée à l'Académie.

Adieu, bonne santé ; a été tu t'es beaucoup
de perdreaux ? Je m' imagine que tu ne
coms plus guère après, et que tu préférés
les attendre dans ta salle à manger.

Mon femme et moi, nous nous embrassons
bien tous les trois.

ton vieux...

Souviens 18 novembre 1879

Mon gros bonhomme

Je suis juste parti pour la Solagne le jour
où ta femme arrivait à Paris. J'ai été bien
désolé de manquer sa visite, mais il n'y avait
aucun moyen de retarder mon départ. J'ai
eue ta lettre au moment où le foudre venait
me prendre. Je compte venir passer quelques
jours à Paris au commencement de décembre

Cache d'y venir pour cette époque et nous pourrions passer quelques bonnes heures ensemble. Si je te manque, tu me manques aussi. Je ne voudrais pas te faire de déclaration ; mais je suis bien content quand je suis avec toi, yicist Espagnol !

Le portrait que je t'ai envoyé est pour mettre en tête de mes œuvres complètes. J'en ai fait tirer quelques exemplaires pour mes amis de derrière les fagots.

On me dit que l'article de Bernettière fait du bien au lieu de me nuire. C'est un parti-pris de dénigrement trop évident. Je me refuse tout. Et puis on a deviné tout de suite le dessous des cartes. La Revue a un candidat, M^{re} de Mazade, et l'on a tronqué le procédé de très mauvais goût.

Les élections n'auront pas lieu avant le mois de février. Je m'en occupe pas du tout dans ce moment. Je fais planter Années Bois cinquante deux mille petite pins.

Sylvestres, et ma grande préoccupation
est de savoir s'ils ne seront pas mangés
par les lapins cet hiver. Tu vois qu'il y a
soin de la à l'Académie que j's traite pour
le quart d'heure avec la plus profonde
indifférence. Mais je reprendrai au mois
de janvier le cours de mes intrigues.
J'ai peut-être eu tort de m'embêter
là dedans; mais puisque j'y suis, j'y reste.

Adieu, mon bon vieux; porte-toi bien,
amuse-toi honnêtement et méfie-toi de
la Banque européenne.

Je te demande la permission d'embrasser ta
femme.

Bon vieux

Dans la Revue des Deux Mondes Mr Brunetiere
fit seize pages d'écrêtement d'un bon nombre
des pierres de La Gêche. Il me refuse tout, dit
simplement La Gêche. Il me refuse tout! n'est pas
là en quatre mots une excellente réponse qui fait bien
voir qu'il y a eu parti-pris de la part de Mr Brunetiere.
C'était une manœuvre peu loyale pour servir

La cause d'un concours de La Roche.

Paris 3 décembre 1879

Mon vieil Espagnol,

Je compte rester à Paris jusqu'au 10
Le temps est bien froid et bien rhumatis
Je n'ose pas te prier de venir, mais si tu
te déplaces, tu me feras bien plaisir. Je
Je remets la fête au mois de février.

André a commencé sa première composition
celle sur laquelle les candidats sont d'ailleurs
admissibles. L'examen dure quinze jours.
Mais sitôt que je serai informé du résultat
je t'écrirai, je sais l'amitié que tu porte
à mon grand coco et je t'en remercie.

Rien de nouveau de l'Académie. On dit
que les élections n'auront pas lieu avant le mois
de février. Je ne m'en occupe donc pas
du tout en ce moment.

Si tu te decides à venir, écris-moi
le jour de ton arrivée et essaie aussi
ta fourchette pour le jour qui veut convenir.

26
J'embrasse vous en crassant tous les deux
de tout coeur.

Te on vieux...

Paris = 17 décembre 1879

mon vieil ami,

André vient d'être reçu aujourd'hui,
troisième, au Conseil d'Etat. Je m'empres-
se de te donner cette bonne nouvelle,
dont ton amitié se réjouira. Nous sommes
tous bien contents. Mais quel froid!
quel hiver! Je vais faire demander
un chien du St Bernard pour me
promener.

Te on vieux...

XXIV

Paris = 30 décembre 1879

mon cher grand papa,

Je te souhaite une bonne année et une
bonne santé. Je reçois ta lettre au moment
où je t'écris celle-ci. Tu m'as prévenu et
j'en suis honteux. Je te prie de transmettre

à ta femme les vœux que nous formons pour sa
santé et pour son bonheur.

Tu m'annonces votre visite pour le
 mois de février. Nous serons bien heureux
 de vous voir. Cela nous arrive trop
 rarement maintenant. Je serai sur le
 qu'il à cette époque. On annonce les élections
 de l'Académie pour la fin de février. On ne peut
 en prévoir le résultat. L'Académie se divise
 et se subdivise en groupes; le groupe des
 politiques, des Aves, des normaliens, des
 auteurs dramatiques, des écrivains et de
 républicains. Il est très difficile de manœuvrer
 sa barque au milieu de tous ces courants.
 Moi, je ne puis intervenir dans ces competi-
 tions. Je laisse faire mes amis. J'ai
 deux concurrents très redoutables, Val-
 et La Bourlaye. J'envisage l'avenir avec
 une grande philosophie et je me console
 en me disant que si je ne suis pas nommé
 je n'aurai pas de discours à faire, pers-
 tive qui d'ailleurs me donne la jalousie.

Je n'ai jamais fait de ces machines - là
et j'aurais grand' peur de montrer mon
effet devant l'illustre assemblée.

Paris dans ce moment est un lac de
boue. Il faut presque se mettre à la nage
pour traverser le boulevard. Le Conseil
municipal a oublié de faire enlever les
neiges et le dégel rend Paris impraticable.
J'espère qu'il sera plus présentable,
quand vous viendrez.

Ma femme, l'Auditeur et moi, nous vous
embrassons tous les deux de bien grand
cœur.

Ton vieux ami...

Labiche fut élu membre de l'Académie
française le 26 février 1880

Alphonse Lévieux à Eugène Labiche.
Compiègne - 24 Mars - 1880
Mon gros bonhomme,

J'ai reçu ce matin la petite brochure de
la Grammaire, éditée à Londres. C'est très

gentil, et si je savais un mot d'anglais, j'aurais du plaisir à lire toutes les jolies choses que la préface et la notice biographique disent bien certainement de la pièce et de toi.

On ne doit être fort occupé depuis un mois et pas toujours d'une façon amusante. Que de lettres à répondre ! que de visites à faire ! On se laisse même des félicitations n'est-ce pas ? Il n'en est pas moins vrai que c'est un grand honneur que tu viens d'accroître. Membre de l'Académie française c'est là un glorieux dénouement de ta carrière d'auteur dramatique. De ma part, ton élection m'a fait éprouver un profond contentement. J'ai reconnu là un fait de plus ma tendre amitié pour toi et c'est comme si quelque chose de très heureux m'était arrivé.

Une grande satisfaction encore, c'est que

Le choix de l'Académie a été confirmé par
 l'opinion publique. La Presse a été très bien.
 Je ne lis ici qu'un ^{petit} nombre de journaux; mais
 tous ceux que j'ai lus approuvaient sans
 réserve. Les moins heureux dans cet impor-
 tant événement ne sont pas Madame La Roche
 ou André, ce je le comprends à merveille.
 J'ai eu vraiment bonne chance de me trouver
 là quand on est venu t'annoncer la grande
 nouvelle. C'est si bon et si rare un moment
 de véritable joie!

Adieu, mon gros bonhomme; ma femme et moi,
 nous vous embrassons tous les trois de bien
 bon cœur.

Ton vieil ami...

Souigny - 29 mars - 1880

Mon vieil Espagnol,

Ta bonne petite lettre vient me trouver
 en Sologne et je ne veux pas tarder à te
 répondre pour te remercier de ta vieille
 amitié dont je suis sûr. Mon élection m'a

cause une très grande joie, ainsi qu'à
 ma femme et à André. Mais ces premiers
 élan passé, je me trouve en face d'un
 discours solennel à écrire; ce qui me cause
 de vives appréhensions. Je n'ai pas le
 style académique et l'honneur de la plume
 me poursuit partout. Et puis mon maître
 prêtre pen. C'est un excellent homme, un
 écrivain plein de goût et de finesse. Mais
 il n'a pas d'histoire. Il n'est pas biographe
 que, ce me soit à force de faire de la critique
 littéraire dans un discours qui doit être
 plus d'une heure. Je préférerais écrire une
 comédie en 5 actes, bien que j'en aie ici
 perdu l'habitude.

Je ne parle pas des autres ennuis que
 j'éprouve, quatre cents ^{lettres} de mots aimables
 qui m'ont fallu répondre! j'en ai été absent
 pendant plus de huit jours. Je me suis sauvé
 en Sologne pour me mettre au repos,
 voilà que je trouve tous mes sapins gelés

32
Les bois que j'ai faits depuis 27 ans
sont à refaire. Je me retrouve en face
d'une plaine, absolument comme le premier
jour où je suis venu. Il faut que je mette
dehors une cinquantaine de mille francs
pour exploiter des bois morts que je vendrais
je ne sais quand. Tout cela n'est pas
drôle.

Je reviendrais à Paris le 12 avril.

Mais, en laisse ta femme bien fort pour
nous trois.

Le plus ancien de tes Espagnols...

Alphonse Lévieux à Eugène La Briche

Compiègne - 28 avril - 1880

Mon gros bonhomme,

J'ai reçu le joli volume de ta Grammaire. Je
te remercie de cet envoi, les Anglais font
bien les choses. La reliure a son bon petit cachet.

Et ton discours ? Tu aurais tort, à mon avis,
d'en préoccuper. Je suis sûr qu'il sera très

bon. Tu y mettras beaucoup d'esprit et le
 style en sera pur et du meilleur goût. Il n'est
 nécessaire qu'il soit académique dans toute
 l'acceptation du mot. Ne t'avise pas de te fo-
 cer de monter sur ^{des} ces basses. Reste ce que tu
 es et sera bien assez, même pour l'Académie.
 Tu pourrais bien écrire un peu à la manière
 de sage. Tu me dis que ton mot prête pour
 qu'il n'est pas biographique. C'est possible
 mais tu trouves y sinon dans la vie
 de M^r de Saey, au moins dans les pages
 qu'il a finement écrites, des motifs et
 citations, à commentaires, et tout se
 fera très bien ce te vaudra un succès
 de plus.....

Ton vœux aimé

Paris - 23 avril - 1880

Mon bon vieux,

Je reçois ta lettre au moment où
 on se me disposait à t'écrire. Je trou-
 ve comme toi, que la petite affaire au
 sujet de la Grammaire est très intéressante.

Les conseils que tu me donnes pour
 mon discours à l'Académie sont
 excellents ; mais le difficile est de
 les mettre en pratique. Tu s'es que
 j'y mette beaucoup d'esprit, un style
pur et de bon goût ; enfin tu m'engages
 à écrire cela dans la manière de
Lesage. Ceci est beaucoup plus
 facile à dire qu'à faire. Et peut le
 sujet ne s'y prête guère. M^r de Laoy
 est un écrivain exquis, tout imité
 de son dix Septième siècle dont il ne
 veut pas sortir. Ses matières qu'il
 traite n'amènent pas ce que tu deman-
 des. Il ne sort pas de Pascal, Bossuet,
 Massillon, Bourdaloue, Racine, Nicole
 ou de Cicéron. Tout cela ne conduit pas
 à la manière de Lesage.

J'ai commencé ; j'ai fait mon exorde ;
 mais comme je ne parle que de moi,

celà va encore. Mais je vois à bor
mon de Sacy et je ne me sens pas
mon aise. Enfin il faut avouer la
pillule et commander son habit,
que je vais faire demain. Il para
que c'est long à faire à cause des
broderies. . . .

Con vience . . .

La réception de Labiche à l'Académie
eut lieu le 25 novembre 1880, on soit avec
quelques éblouissants applaudissements son charm
discours fut recueilli. Ces vingt pages plei
de bonhommie, de grâce et de délicatesse, un
pur chef-d'œuvre enfin, laisseront à l'A
cadémie un souvenir qui ne s'effacera pas.

Voici donc Labiche prenant place au faute
17032 qui avait été successivement occupé depuis
1634 par Rancas, La Buzière, l'abbé Henry,
J. Adam, Rohan-Guéméné, Gouget, le Cardinal
Murray, E. X. Montequion, Ing et S. de Sacy.

36
Le 26 novembre je m'empressai de lui
adresser mes félicitations dans la lettre
suivante :

Mon bon vieil ami,

Quel excellent discours ! Je ne veux pas
tarder à te dire le plaisir délicieux que j'ai
eu à l'entendre. Tout cela est plein d'esprit,
écrit du meilleur style et la note de l'émotion
y est touchée de main de maître. Et quel
succès ! Tu dois être content de l'accueil
qu'il a reçu. C'est là pour toi une grande
et belle journée. A l'Académie le souvenir
en restera.

Je te dirai aussi que l'habit à palmes
écrites te va à merveille. Hein ? quand
nous parcourions il y a près d'un demi
siècle l'Italie et la Sicile, tu ne l'attendais
guère à porter un jour cet habit-là !

Même destinée que la tienne ! Qui ne
dirait cela, moi surtout qui t'ai suivi presque
pas à pas depuis tant d'années ? Tout

d'amies ! N'insistons pas pour ne pas
faire ombre au tableau.

Et puis pour revenir à cette glorieuse
journée d'hier, je m'imagine qu'un des
grands contentements qu'elle te donne, c'est
qu'elle est finie. Tu vas rentrer délicie-
sement dans le calme de la vie de famille
et tout ce bruit que l'on fait autour de toi,
tous ces éloges, tous ces enthousiasmes ne
laissent pas que de causer une certaine fatigue
à un esprit bien réglé comme le tien.

Ma femme me prie de bien te dire qu'elle
a été enchantée d'avoir assisté à cette séance.
Ton discours lui a fait un plaisir extrême.

Adieu, bonne santé, nous vous embrassons
bien tous les trois. J'ai vu André entrant
dans la salle. Il avait l'air rayonnant.

Tout à toi de cœur...

Paris - le 12 décembre 1880

Merci de ta bonne lettre, cher ami ;
mais j'en ai quarante à écrire.

Je t'embrasse ainsi que ta femme.

Leon vieux

Ces quelques mots sont écrits sur une
carte.

XXXXVI

Alphonse Leveau à Eugène La Biche

Compiègne - 31 - Décembre - 1880.

Mon bon vieil ami,

Mon et vous embrassons de bien bon cœur, ta
femme, André et toi, et nous vous souhaitons
une bonne nuit et une bonne santé

Mais nous portons assez bien; c'est encore là
la grosse affaire, quand les années s'amusent
et vous entraînent pour vous mener je ne sais
où. Je ne sais rien. Je crois même qu'il y a
quelque chose après nous, mais j'ai vu que
mes idées sont bien vagues sur ce grave sujet.

Je me souviens qu'un soir, il y a quelques
années, je t'en parlai, en nous promenant
dans ton parc à Sannois, par un magnifique
clair de lune. Cela portait un recueillement,

et aux idées de l'an-dela. Je le dis par
 moi; car tu ne me parais pas être dans
 le même courant, et tu me répondis
 simplement que tu aimais mieux parler
 d'autre chose.

Tu n'as pas voulu m'éclairer et tu
 permets-tu de te le dire, j'ai bien
 un peu pensé que tu n'en savais guère
 plus que moi. Ce qu'il y a de plus clair
 c'est que depuis je n'ai pas fait un seul
 pas dans ce pays de l'inconnu.

Il n'y a rien de nouveau ici, pas même
 la pluie. que d'eau! que d'eau! comme l'
 disait si bien ce pauvre Sainte-Pol dans
 son voyage en Chine, en voyant la mer pour la
 première fois.....

Mon vieux.....

Paris - 16. Janvier 1881

Mon bon vieux,

Je suis bien en retard pour répondre
 à ta bonne lettre. Mais tout ce comme

25 0
cément d'année a été pour moi rempli
d'ennuis

On, entre autres, et ce n'est pas le moindre,
après plusieurs refus, j'ai accepté de
présider le 27 de ce mois le banquet de
notre lycée. Il faut que je fasse un discours;
cela me tourmente et me préoccupe beaucoup.
Je vais le faire le moins bête que je pourrai,
en je le lirai; mais ce n'est pas drôle
après dîner.

Deuxième suite: j'ai été nommé Chan-
cellier de l'Académie. On m'assura qu'il
n'y avait rien à faire, mais voilà que
M^r Dufour, mon directeur, a été pris
de la goutte et c'est moi qui ai été obligé
de présider. Ce n'est pas commode. Tout
le monde cause comme dans un salon et
j'avais beau frapper sur le bureau avec
mon couteau de bois pour obtenir un peu
de silence, personne ne m'écoutait. Alors
j'ai pris un parti héroïque. J'ai laissé

causer tout le monde, et s'on m'a dit
que j'avois très bien présidé.

On me parle de l'immortalité de l'âme
et tu me demandes ce que j'en pense. Je
n'en sais pas plus sur ce sujet que le plus
grand philosophe qui n'en soit pas plus
lui-même que mon concierge. J'y crois
parce que j'ai du plaisir à y croire, parce
que j'espère revoir dans un autre monde
ceux que j'ai aimés dans celui-ci, et
j'espère bien vous y rencontrer, ta femme
et toi, mais le plus tard possible.

Adieu, mon vieux, comptez-vous venir
cet hiver à Paris?

Montez-vous en Grasse de tout-cœur,
ma femme, André et moi.

ton vieux ami

Alphonse Leroux, à Eugène La Roche
Compiègne 24 février 1881.

Mon bon vieux ami,

Je te remercie de m'avoir envoyé ton
 discours au banquet des anciens élèves de
 votre collège. Il est excellent ; les traits
 d'esprit et de fine gaieté y abondent et c'est
 bien toi qui parles ; c'est du vrai La Roche
 et du meilleur ; j'en avais lu des fragments
 dans les journaux et j'ai eu le plus vif plaisir
 à le lire tout entier. Au reste je tenais à l'avoir ;
 j'allais t'écrire pour te le demander.

Tu dois être satisfait. Ce que c'est pourtant
 que le succès, succès bien mérité sans doute !
 mais enfin tu ne peux plus rien dire sans
 être acclamé ! Encore un peu cela deviendrait
 gênant. Tu ne pourrais demander tes pantalons,
 comme M. Jourdain à Nicole, sans craindre
 qu'il n'y ait là quelque un pour s'écrier : « quel
 homme ! pas un mot sans un trait ! » cela
 est arrivé à Voltaire conseillant à madame de
 Séguier qui se plaignait de son mauvais estomac,

de prendre pour toute nourriture des jaunes
d'œufs délayés avec de la farine de pommes
de terre.

« Certes, dit M. de Séguier dans ses mémoires
« il ne pouvait être question de saillies ingénieuses,
« ni d'écarts d'esprit dans un
« sujet d'entretien, et pourtant, à peine
« - il prononça ces derniers mots de jaunes
« d'œufs et de farine de pommes de terre, que
« de mes voisins, très bonn, il est venu
« par son excessive disposition à l'ingé-
« ment et par la médiocrité de son esprit
« fixe sur moi un œil ardent, et me pressa
« vivement le bras, me dit avec un cri
« d'admiration : « Quel homme ! Dans un
« mot sans un trait ! »

Je m'en tiens à cette citation. Mais il y
a toute une scène très spirituellement racontée
font un tableau remarquablement peint par
M. de Séguier, l'un de ses prédécesseurs à
l'Académie française.

21
Je Garande parce que je n'ai pas
grand' chose à te dire. Mais n'irons pas
à Paris avant le mois de mai. Il est à
craindre que vous n'y soyez pas. C'est triste
pour notre bonne amitié de nous voir si
peu et si elle ne vivait pas de nombreuses
et chers souvenirs, elle risquerait fort de
mourir d'inanition.

Adieu, nous vous embrassons de bien bon
cœur, ta femme, André et toi.

Ton vieux ami,

Paris - 28 février 1887.

mon bon vieux,

C'est aujourd'hui lundi gras. Il tombe
de la neige à gros flocons et je profite
de cette petite fête pour causer avec
toi, et répondre à ta dernière lettre.

On me couvre de fleurs et je ne mérite
qu'une petite violette. Car, malgré
tout le tapage que l'on a mené autour
de mon nom, je n'ai pas cessé d'être modeste,

et je mourrai dans la peau d'un
 homme simple — ce qui ne veut
 pas dire bête — mon petit discou
 du Gauguin a produit un très bon ef
 Je t'ai lu après boire et très gaîme
 Voilà tout.

Je suis en ce moment le plus ennuyé
 des hommes. On m'a donné à lire et
 à juger une vingtaine de volumes qui
 concourent pour les prix Montyon.
 Je n'ai jamais rien vu de pareil. So
 prétexte d'être vertueux, ils sont
 ennuyeux. moi, je prétends que pour
 faire aimer la vertu, il faut la rendre
 aimable et attrayante. Je ne consens
 jamais à couronner l'ennemi.

Nous nous portons tous bien et non.
 te prions d'embrasser ta femme pour
 nous à la charge par elle de te le
 rendre.

Comme d'habitude...

Paris = 7 mai = 1881 =
 Mon bon vieux

Il y a bien longtemps que je voulais t'écrire. Au moment où tu as perdu ta belle soeur, je voulais aller au service où j'espérais te voir. Mais je me suis trouvé indisposé. Nous sommes partis le lendemain pour la Sologne et là mon indisposition a pris des proportions inattendues. J'ai été assailli de coliques néphétiques — Dieu t'en garde! — horriblement douloureuses. Le médecin m'a condamné pendant 15 jours à ne prendre que du lait pour toute nourriture et toute boisson. Je suis revenu à Paris, toujours souffrant d'une violente inflammation de la vessie. Je garde la chambre et je passe tristement mes journées à boire du chiendent et à lire l'Histoire de la littérature française par Hazard. C'est intéressant sans être trop fatigant et tout à fait convenable pour une vessie en souffrance.

Rien de nouveau à Paris, si ce n'est
un grand succès aux Français avec la
pièce de Quilleron. c'est vif, très spi-
rituel et très vivant.

Je t'écris une lettre de malade. c'est
à dire très courte, dans le simple but
d'avoir de vos nouvelles et de savoir
si vous viendrez bientôt à Paris...

Mon vieux ami...

Le grand succès aux Français dont
parle La Gêche, c'est le monde ou l'on s'ennuie
Comédie en trois actes. Elle compte aujourd'
plus de trois cents représentations. A l'origine
elle fut admirablement jouée par Coquelin aîné
et mesdames Réchenberg et mademoiselle Broh.

XXXVII Paris = 3 juin 1851

Mon gros bonhomme,

Je n'ai pas voulu t'écrire tant que j'
n'ai eu que de mauvaises nouvelles à te
donner. Mais aujourd'hui. Je sais mieux

21 8
je suis à peu près guéri. Il me reste seule-
ment un petit accès de fièvre toutes les
nuits. Aussi mon médecin m'a-t-il
conseillé de changer d'air le plus tôt
possible. Nous partons mercredi matin
pour la Sologne.

Je voudrais bien avoir de tes nouvel-
les en sur tout de celles de ta femme qui
étoit un peu souffrante à son dernier
voyage. J'espère que la chaleur aura
bien fait à ses douleurs.

À l'Académie les morts vont vite.
Voici Liffé parti. mais il s'est fait
baptiser avant son départ. Il étoit un peu
en retard et si l'on s'en souvient de sa naissance,
elle ne devoit pas être de la première
franchise. On l'enterre demain religieusement.

On est attiré quand on se porte bien; mais
viens la maladie, on s'empresse de fendre
le bec au bon Dieu. Il vaut mieux commencer

Tout de suite près de là.

Adieu, mon bon vieux, nous t'en
brassons tous les trois, ainsi que ta
femme.

À toi de cœur...

Alphonse Leveau à Eugène Labiche.

Compiègne : 6 juin 1881

mon bon vieux ami,

nous avons été très heureux, ma femme
et moi, pendant notre récent séjour à Paris
de vous voir plusieurs fois et de passer un
bonne soirée chez vous où nous sommes
toujours surement ouverts et affectueux
accueils qui maintient à un niveau si précieux
notre bonne et vieille amitié.

Nous te remercions de n'avoir pas tardé à
nous écrire pour nous donner des nouvelles de
ta santé, etc' est pour nous une vive satisfac-
tion d'apprendre qu'elle ne puisse presque plus
rien à désirer.....

Ici nous allons assez bien. Ma femme
a consulté Archaugault, notre ancien
médecin et ami. Elle se trouve bien du
régime qu'il lui fait suivre. Les douleurs ont
diminué et elle marche moins difficilement.

Comme tu le dis, les morts sont vite à
l'Académie. Il est vrai que les deux derniers
étaient d'un ^à âge plus que ^{de} mur. On peut être
surpris de la mort chrétienne de Litté. Mais
à ce moment suprême l'homme affaibli par
l'âge et la maladie, peut bien cesser d'être
ce qu'il avait toujours été. La raison qui le
guidait mal, je le veux bien, se soumet. Il
n'y a plus de résistance; mais y a-t-il
conversion? Je ne le crois pas. Je vois
là plutôt de la part d'un mourant un acte
d'obéissance inconsciente sous l'influence des
personnes qui l'entourent.

Je respecte infiniment tout ce qui touche à

notre religion ; mais je m'entiens là, et le respect n'est pas la foi. Et puis je n'insiste pas sur ces graves questions, parce que ma raison, bien faible sans doute, me dit que je ne saurais jamais rien ; et, pour tout ce qui peut nous intéresser au delà de ce monde misérable, je m'en remets à la grâce de Dieu, en qui je crois.

Adieu, bonne santé ; nous vous embrassons de bien bon cœur, ta femme, André et toi.

Ton vieil ami...

Sagrance - 30^{me} août 1881

Mon bon vieux,

J'ai trouvé il y a quelques jours, à mon passage à Paris, ta carte et ton Étude sur Molière. Si j'ai regretté d'avoir manqué ta visite, j'ai été très heureux de lire ton travail. Tu es un grand admirateur de Molière et tu as raison. Pour moi, comme pour toi

59
il occupe la première place dans notre
littérature, et, comme tu le démontres
fort bien, ce que l'on appelle ses forces
confirme des trésors de philosophie
et de raison. Son étude est très bien
faite. Son style est ferme, clair et
souvent très éloquent.

Je te conseille de lire dans la Revue
des deux mondes du 15 mars dernière un
article de Paul Janet intitulé la philoso-
phie de Molière. C'est un peu long et un peu
sourd, mais tu vouras qu'il est d'accord
avec toi sur beaucoup de points.

Monne somme à Lagrange depuis la fin
de juillet, et nous ^{comptons} repartir pour la
Sologne le 6 septembre.

J'ai encore été très malade. Je vais
mieux; mais on me condamne à un
épos presque absolu. On ne me permet
que des petites promenades d'invalides.

Adieu la chasse pour cette année et
pour toujours peut-être.

Donne moi de tes nouvelles et surtout
de celles de ta femme. Avez-vous fait ces
tous les ans votre petit pélerinage à
ville ?

Adieu, mon bon vieux, nous vous en
avons de cœur...

Paris, 23 novembre 1881

Mon gros bonhomme

... de t'envoie un menu de dis-
cette original qui a été donné à Londres
par la Société des Professeurs français.
On a joué la Grammaire dans cette fête
tu verras qu'elle a fait presque tous les
faits du menu. M. Delisle m'a écrit
qu'on avait bu à notre santé et que nos
deux noms avaient été acclamés. Tu
vois que nous sommes populaires... en
France.

54
Je suis très pommé en ce moment
par les candidats à l'Académie. Les
visites m'embarrassent beaucoup. Il est
difficile de dire à un homme distingué et
bien élevé: « Vous n'avez pas ma voix. »
Il y a dix candidats pour trois fauteuils.
Il faut nécessairement faire un choix
et faire de la peine à ceux qui sont exclus.
Enfin je voterai selon ma conscience et
Alphonse me bénira!

Je ne te donne pas des nouvelles de ma
santé. Elle est à peu près rétablie; mais
j'ai été encore bien malade en Sologne.
J'ai gagné à cette bataille d'avoir perdu
mon ventre; mais je ne m'en plains pas.
Ce qui est affligeant, c'est le régime. Pas
de vin pur, pas de liqueurs et manger peu.
Cela change bien mes vieilles habitudes.
Enfin il faut savoir vieillir.

A toi...

Voici le menu que m'envoie Sabiche :

Société nationale française, Londres

Déjeuner gastronomique

Menu

An 6 novembre 1881.

Mars d'œuvres de E. Sabiche et Jolly.

Radis en beurre d'Anapjan.

Cicron de Saucisson.

Anchoix d'antiquités.

Olivettes à la La Gius.

— Entrées —

Frites de sôles Gallo Romain à la Doitrinas.

Chateaubriands glacés à la Conférence.

— Sorties —

Pois - en à la Georges Petilleau.

— Quinimens —

Haricots verts gazonnés à la Jean.

Pommes de terre machut.

Choux à la Madois.

— Salades —

Chicoree blanche.

Ronds de Betteraves à la Caboussat.

— Entremets —

Gâteau des 3 sections.

Bûches de glace à la vanille.

— Dessert —

Pas de liquors excepté dans le café = Segloria =

Alphonse Leroux à Eugène Labiche.

Compiègne 26 novembre = 1881 =
mon bon vieux ami,

merci de ta bonne lettre. Je désirais beaucoup

avoir des nouvelles de ta santé et ce que tu

m'en dis est assez satisfaisant. Je ne déplore

pas le moins du monde la perte de ton ventre.

J'en serai pour ne plus t'appeler mon gros

bonhomme. Quant au régime qui t'est imposé,

c'est plus grave. Ce n'est pas drôle de changer

ses vieilles habitudes et je sais bien que je

ne me déciderais pas facilement à ne plus boire

quelques gouttes de vin pur à mon dîner et à me

priver de mon petit verre de fine Champagne après

mon café. Quand je dis fine Champagne, c'est

pour exotiver la phrase. Entre nous, c'est du

bon cognac. La fine Champagne est trop chère.

Mais tout cela ne me fait pas trouver le

Séjour de Compiègne d'une gaieté folle
 quelle différence avec ces belles années dont
 j'ai gardé un si excellent souvenir. Il est vrai
 qu'il y a longtemps de cela et que je n'étais
 pas comme aujourd'hui un vieillard bien
 conservé. Enfin, comme tu le dis, il faut
 savoir vieillir, de me le dis tous les jours ;
 mais ce n'est pas facile, et encore moins
 divertissant.

Dans l'une des soirées que j'ai passées
 le mois dernier à Paris on j'aurait bien
 voulu le trouver, j'ai vu le monde on l'on s'ennuie
 cela m'a fait plaisir et c'est d'ailleurs joué
 voilà un de tes futurs collègues à l'Acadé-
 mie (1)

Le menu de D'jeune grammairien n'est

(1) L'auteur du monde on s'ennuie, Edmond
 Quilleton, a été élu en 1884 membre de
 l'Académie française.

pas mal réussi. Je te remercie de me l'avoir
envoyé.

Adieu, bonne santé. Nous vous embrassons
tous les trois, ma femme et moi. Elle est
bien touchée des témoignages d'affection
que vous ne cessez de lui donner.

Mon vieil ami...

C'est ce temps je reçois un bel exemplaire
du programme d'une représentation donnée
à Shanghai par la Société dramatique
française le 29 octobre 1881, à l'Hotel
municipal français, avec l'obligeant concours
de la musique de la Chapelle.

La représentation se composait de deux
pièces de La Bièche : 29 degrés à l'amer,
et le Baron de Bonchevis. Plusieurs morceaux
de musique servaient d'intermèdes : l'ouverture
du Père Guillard, une grande fantaisie sur
l'Africaine &c.

Les acteurs avaient pris des noms de

Santaisie.

J'ai déjà parlé plus haut de 29 degré à l'ombre. J'aime beaucoup ce petit acte. C'est très léger d'action, mais dialogué avec infiniment d'esprit, de naturel et de gaieté. Quant au Baron de Louchesvif, ce n'est pas à moi à faire l'éloge de cette jolie comédie.

Une analyse en anglais des deux pièces étoit jointe à ce programme imprimée en double feuille sur papier de Hollande.

Wozouka et Sons, printers and stationers =
12 = canton road, Shanghai.

XXXVIII Paris - 29 novembre 1888

J. Mon bon vieux.

Il ni à te faire part d'une grande nouvelle, et connaissant l'amitié que vous nous portez, ta femme et toi, je suis sûr qu'elle te fera plaisir.

Il est question d'un mariage pour André

Il est accepté comme prétendu. Il épouse
 une de ses cousines, fille de m^r Landon,
 ancien député du Calvados. La demoiselle est
 très bien élevée, très simple, très naturelle
 et fort jolie.

Nous sommes tous contents et je m'empresse
 de te faire part de notre joie. Le mariage
 ne se fera pas avant deux mois.

Nous vous embrassons tous les trois,
 la femme et toi.

Ton vieil ami...

Paris 30 décembre 1881

Mon gros bonhomme,

Tu m'as encore devancé cette fois dans
 nos souhaits de bonne année, mais je ne
 suis pas dans mon tort; car ma lettre
 t'arrivera avant le 1^{er} janvier. Je suis dans
 les délais.

Je n'ai qu'une chose à vous souhaiter,
 à ta femme et à toi, c'est une bonne santé.
 Il vient un âge où tout le bonhomme est dans la

Santé. J'ai bien de la peine à être sob^{re}
 Je suis dévoré par les diners en ville
 Le mariage d'André en a amené une
 excrudescence désastreuse pour mon
 régime. Je m'abstiens de vin pur et de
 liqueurs; mais j'ai bien de la peine à
 résister à ces petites brunes qu'on appelle
 des truffes. Elles sont agaçantes, provoquent
 ce je suis bien faible.

Le jour du mariage n'est pas encore fixé
 mais il se fera dans la première quinzaine
 de février. J'espère que tu viendras à
 Paris pour cette fête de famille. Elle ne
 serait pas complète si toi et ta femme n'y
 étiez pas.

Nous avons encore une mort imminente
 à l'Académie. C'est celle de Charles Blanc.
 On craint qu'il ne se fasse enterrer civilement.
 Cela n'est pas bien vu à l'Académie.

Rien de nouveau à te dire. Nous sommes
 dans les grandes occupations de la cour.

du trousseau, du mobilier & ...
 Adieu, mon bon vieux; nous t'envoyons
 six bons baisers. Tu en donnera trois
 à ta femme et tu garderas les autres.

De tout cœur ...

Paris = 14 Mars = 1882

Mon gros bonhomme,
 J'ai été un peu long à répondre à ta
 dernière lettre. Mais j'attendais
 toujours pour le faire une réponse de
 Perrin. Je n'ai pas entendu parler de
 lui, d'où je conclus que la pièce ne lui
 plaît pas. Il est probable que le rôle
 de Poittrinus ne lui paraît pas d'une dis-
 tribution possible à son théâtre. Si je reçois
 une réponse, je m'empresse de t'en faire
 part immédiatement. (1)

(1) M^r Perrin, administrateur du Théâtre =
 Français, après avoir demandé la grammaire
 à Galiche, ne lui en a plus dit un mot. Il aurait
 du au moins, en homme bien élevé, donner une réponse.

Nous avons dîné hier chez ton fils
 Le dîner a été très gai. Il y avait m
 le m^r de Quillet (1), Chaix d'Est-ange (2)
 Cléry, l'Avocat, et le fils de Bérnard q
 est député. Cléry est amusant et très
 spirituel. Le Quillet a beaucoup d'entra
 J'ai tâché de faire ma partie dans ce
 concert. Mais je ne bois plus que de l'
 bougie et elle me rend terne.

Nous avons reçu des nouvelles d'And
 et de sa femme. Ils sont à Venise. Ils
 comptent revenir par Milan, les lacs
 et le lac de Côme. Nous espérons qu'ils seront de
 retour dans huit ou dix jours. Ils font
 un voyage charmant, un voyage d'amour.
 Je t'embrasse, ainsi que ta femme.

(1) Eugène Quillet, Conseiller à la Cour
 d'appel

(2) Chaix d'Est-ange, ancien député

Adèle se joint à moi.

Mon vieux

Sourvigny - 28 juillet 1882,

mon bon vieux,

La bonne lettre est venue nous trouver en Sologne où je suis occupé à diriger une grosse maison au temps capricieux dont nous jouissons cette année. Nous n'avions pas perdu de vue la promesse que nous vous avons faite d'aller vous voir à Compiègne. Nous retournerons à Paris entre le 20 et le 25 août et nous comptons aller passer un jour avec vous. C'est bien court. Mais le grand âge et la santé de Mr Hubert qui est un peu éblouée, nous permettraient difficilement une plus longue absence. Dis-moi bien franchement si cette époque ne dérange pas vos projets de voyage à Paris. Nous prendrions alors un autre arrangement.

Je te dirai, entre nous, que j'espère
 être grand père vers le mois de Janvier.
 Ma belle fille prend en cachette des
 verres d'eau de vie, d'où je conclus qu'^D
 nous aurons un garçon.

Je comprends que la Hollande ait plu
 à ta femme (1). C'est un pays qui ne
 ressemble pas aux autres, très frais,
 très original, avec ses canaux et ses petits
 moulins. Et quelle propriété! On n'ose pas
 cracher par terre. Vous avez du visiter
 les musées et les galeries particulières
 qui sont pleines de richesses.

(1) Dans la lettre à la quelle La Ciche
 répond, je lui disais que nous serions
 de faire, ma femme et moi, un voyage
 en Hollande.

Je n'ai eu aucune réponse de M^r Perrin.
 Il est vrai que je ne l'ai rencontré qu'à
 des enterrements. C'est égal, s'il était
 bien élevé, il m'aurait écrit un mot. Je n'ai
 du reste jamais beaucoup compté sur cet
 affaire. La pièce n'a pas du tout plu.
 Il n'est ni fin, ni spirituel. Ce qu'il cherche
 avant tout, c'est un prétexte à décors. Il
 sera éternellement directeur de l'Opéra
 ... moins la musique. (1)

Adieu, mon bon vieux, embrasse bien
 ta femme sur les deux joues et réponds-moi
 un petit mot pour me dire si l'époque que
 je te fixe pour notre visite ne vous dérange
 pas.

Ton vieux Rosignol.

(1) Avant d'être administrateur du Théâtre
 Français, M^r Perrin avait été directeur de
 l'Opéra.

Paris - 29 décembre 1852

Mon gros bonhomme

En me disant est toujours pour les souhaits de bonne année. Je reçois aujourd'hui 29 décembre ta lettre datée du 30. Comme le poste marche bien!

Nous vous remercions tous, femme et enfants, de votre bon souvenir et nous te prions d'embrasser pour nous ta bonne et excellente femme qui te le rendra.

Que puis-je vous souhaiter? La santé d'abord et ensuite le désir de venir nous voir un peu plus souvent à Paris. Nous pensons encore aux deux bonnes journées que nous avons passées avec vous à Compiègne. La promenade des Beaux-Monts ne sort pas de notre souvenir.

Je m'attends à être grand père dans la première quinzaine du mois

65
prochain. Je te présiderai de l'événement aussitôt qu'il arrivera. J'espère que tout se passera à notre satisfaction; mais, entre nous, je serai bien heureux quand le terrible moment sera passé.

Ma belle fille te porte merveilleusement et supporte admirablement sa grossesse.

Mais vous em brassons de tout cœur, ta femme et toi.

Bon vieux...

Paris = jeudi soir = 13 janvier = 1883 =

Mon bon vieux,

C'est enfin fait! Ma belle fille est accouchée ce soir à 7 h. 12 d'un gros garçon.

La mère et l'enfant se portent comme deux héctes des Baux = Monts.

Je n'ai que le temps de t'adresser cette bonne nouvelle et de t'embrasser, ainsi que ta femme.

A toi de cœur.

369

Paris 28 février = 1883

Mon bon vieux,

Avant de te remercier de ton livre,

— Ses premières de moi —

j'ai voulu le lire, je l'ai lu et j'en suis
très content. Il renferme des recherches
et des appréciations très intéressantes pour
les amis de notre grand Dieu.

J'ose ajouter que ton style simple et
naturel est plein de charme.

Maintenant j'attends tes félicitations!

Embrasse pour nous ton excellente femme
et reçois mes vieilles amitiés.

Ton vieux

XXXIV Souvigny 26 mai 1883

mon gros bonhomme,

Voilà bien long temps que je n'ai eu de vos
nouvelles. Nous sommes installés en Sologne
depuis une dizaine de jours. André, sa
femme et le petit rejeton sont venus passer
avec nous les vacances de la Pentecôte.

70
mais ils sont repartis mardi en nous
laissant un bien grand vide dans la
maison. Plus les enfants sont petits,
plus ils tiennent de place. et je te prie de
croire que notre citoyen de quatre mois
emplissait la maison. C'était à qui le porte-
lait, le manœuvrait, le faisait rizer. Il est
déjà très bon garçon et se laisse tourner
et retourner avec une placidité charmante.

Il vient de paraître chez Quentin, éditeur,
une biographie de ton ami, signée Jules
Clarctie (1). Il y est fait mention de ta
Grammaire et d'une manière très élogieuse.
Je t'envoie cette livraison quand j'irai
à Paris — Histoire de te faire boire
une goutte de lait.

(1) Célébrités contemporaines — Eugène
Gallie — par Jules Clarctie.

J'ai un rhumatisme dans le genou droit qui me gêne bien pour aller voir pousser mes foins. Il est très singulier, mon rhumatisme; quand il fait beau et chaud, il se développe et au contraire s'il pleut ou s'il gèle, je danserais si je ne me retournais. Interroge sur ce sujet les princes de la science... de Compiègne.

Que devenez-vous ? que faites-vous ? Comment va ta femme ? Il ne faut pas nous oublier; écris-moi donc un petit mot de ton écriture grecque.

Nous avons baptisé le petit. J'étais parrain naturellement, mais le jour du baptême, j'ai fait un fameux fou. On m'avait qu'on me demanderait de réciter le Pater. Je l'avais pioché très consciencieusement et voilà que le curé m'a demandé le Credo. On voit mon nez !

Je lui ai répondu : « Dites-le, je
 « vous enixez mentalement. » C'est
 égal, je n'ai pas été brillant.

Embrasse ta femme pour nous et
 recois nos bonnes et vieilles amitiés.

Alphonse Sureau à Eugène La Roche

Compiègne - 18 mai 1883

mon bon vieil ami,

J'allais t'écrire et ta charmante lettre
 m'a prévenu. Quelle aimable et fine gaieté,
 et comme tout cela vient bien de soi sous
 ta plume ! Comme tout cela est affectueux et
 va droit au cœur en même qu'à l'esprit !
 Ma foi, tant pis, sèche-toi, si tu veux. Ça ne
 peut pas m'empêcher de te dire ce que je pense.

Christie en dit bien plus que moi et il a
 raison. Il est dans le vrai. Sa biographie
 est réussie à merveille. On me l'a donnée,
 Je m'imaginais que ça se vendra beaucoup,

C'est vif, bien enlevé, semé de traits amusés.
 J'avoue qu'il y a peut-être un peu de partialité
 dans mon appréciation; il fait un si grand
 éloge de la Grammaire!

Ce petit acte a vraiment eu une belle
 chance, c'est admis aujourd'hui comme
 une des perles de ton répertoire. Et que
 on pense qu'il a été à peine reçu —
 tu me l'écrivais en 1865 — que
 la représentation en a été ajournée à
 deux ans — ce qui était fort dang-
 ereux — et qu'enfin à la première
 représentation on avait joué la
 Grammaire en second et la Duce à l'occi-
 dent première, troisième, c'est à dire que la place
 d'honneur avait été donnée à la Duce
 à l'oreille, un acte de Lambert Thillemant
 qui fut très froidement accueilli — une
 chute! — L'imprévu, le hasard, c'est
 effrayant! c'est pour les trois quarts.

dont les choses de la vie!

Nous venons de passer une semaine à Paris. Nous allons assez bien. Pourtant ma santé ne me satisfait pas complètement. Je sens le poids des années et mes jambes ne valent plus grand'chose. Et ni cinq ans de plus que toi, et, en priéti, ça devient passablement bête et peu discutant. Enfin on prétend que j'aurais tort de me plaindre. Je le veux bien et je dis: « A la grâce de Dieu. »

Nous espérons bien vous voir cette année à Compiègne. Je puis t'affirmer que les arêtes des Beaux-Monts sont aussi admirables que l'année dernière et que tu auras grand plaisir à les revoir.

Adieu, nous vous embrassons de bien bon cœur, ta femme et toi...

Sonvigny = 3 juillet 1883

Mon bon vieux,

Il nous a vus attendre bien long temps
pour répondre à ton aimable lettre et
celle de ta femme. Mais nous savions
savoir ce que nous ferions et s'il nous
serait possible d'accepter votre invitation
pour cette année. Malheureusement les choses
ne tournent pas à notre volonté. La santé
de ma dame Hubert et surtout la sienne
sont s'affaiblissant de jour en jour. Et
nous allons partir vers le 10 de ce mois
pour aller à Longrange lui tenir compagnie
et relever un peu ce pauvre M^r Hubert de
sa pénible fraction. Nous n'iront pas aux
Eaux. Nous ne pouvons nous éloigner.

D'un autre côté je suis très appelé
en Sologne par des foins à faire sécher
des moissons à récolter et des constructions

6
de ferme à élever. J'ai encore une année
de travail ici, et après je serai bourgeois.
J'ai loué mes fermes pour la Toussaint.
Toutes mes constructions seront terminées.
et je n'aurai plus qu'à penser à mes
amis et à fumer ma pipe.

Maintenant nous avons reçu ce matin une lettre
d'André. Bonne nuit bien. Mon petit
Eugène a deux dents. Ce sont les miennes.
Car j'en ai perdu deux l'année dernière.
Il faut savoir se dévouer pour les petits
enfants.....

C'est avec un bien grand regret que nous
ne pouvons aller vous voir cette année.
Nous ne pouvons former aucun projet.
Fais bien mes compliments aux Beaux-monts
que nous espérons bien revoir.

Mais t'embrassons, ainsi que ta chère
femme.

Leon vicil ami

Souvigny 5 Novembre 1883

Mon bon vieux,

Voilà longtemps que je n'ai causé avec
toi et je serais heureux d'avoir de tes
nouvelles et de celles de ta femme.

Qu'avez-vous fait pendant la belle saison
La note a été fort de l'usage par la son-
de madame Hubert. nous avons été obligé
de faire quatre voyages à Ingrange, appelé
que nous étions par des alertes continuelles

Elle va assez bien en ce moment comme
santé; mais sa pauvre tête est partie.
Il n'y a plus l'ombre d'une conversation à
avoir avec elle. C'est un spectacle affligeant
et son pauvre mari, malgré ses 88 ans,
est d'une patience, d'une douceur et d'une
affection pour elle qui est vraiment touchante.

Ma santé est assez bonne; mais je sens
que je décline. Mes jambes ne sont pas très
solides et la tête faiblit diablement.

75
Je ne suis pas encore tout à fait guéri,
mais j'ai de la peine à trouver le mot juste
en parlant de cela m' impatienté. C'est le
commencement de la fin. Je sors avec
inquiétude tous mes contemporains partir
Il faut préparer gaiement son paquet et
prendre le train.

Adieu, mon bon vieux, parle-moi de vos
santés à tous deux et de votre état d'esprit.

A toi...

Alphonse Leroux à Eugène Labiche

Compiègne 8 novembre 1883

Mon bon vieil ami,

Nous désirions depuis longtemps, ma femme
et moi, avoir de vos nouvelles et nous avons
été heureux de lire ta bonne et affectueuse
lettre. Ce que tu nous dit de l'état moral de
madame Hubert est fort triste et nous
comprendons combien cela est douloureux pour
vous tous. C'est la pour m^r Hubert un chagrin

de tous les jours qui trouble la fin de
cette belle vieillesse.....

Tu me demandes, ce que nous avons fait
cet été. Toujours la même chose, à peu près
Lucie et sa fille ont passé près de deux mois
avec nous, jusqu'à la fin de juillet. Ensuite
nous sommes allés passer une dizaine de
jours à Trouville. Nous sommes revenus
Paris par le Harve et Rouen. Ma femme
a eu plaisir à revoir Rouen qui lui rappelle
des souvenirs de ses jeunes années. Quelques
jours après notre retour à Co-
piègne, nous sommes allés passer une semaine
au château de Belleau, près Chateaufort
chez madame Quillet, la veuve d'Alphonse
Quillet, l'éminent avocat, et la mère d'Eng-
Quillet, conseiller à la cour d'appel de Paris
que tu as vu chez mon gendre. C'est une maison
très hospitalière. Nous y étions allés l'an
dernier et nous y sommes retournés très

volontiers cette année. En somme notre
saison d'été s'est bien passée.

Qu'il me dise que tu declines. C'est trop
tôt, et tu me permets d'en douter.
Et moi qui ai cinq ans de plus que toi,
qu'est-ce que je dirai donc ? Je ne me
plains pas trop; mais je m'aperçois bien
d'un amoindrissement, et, quoique
j'aie beaucoup moins à perdre que toi,
je tiens à mon petit engage, et cela ne laisse
pas de me désobliger. Par exemple, j'oublie
les noms des personnes que je vois tous les
jours et, pour causer, c'est gênant et agaçant.
La mémoire a fléchi. Il faut bien que j'en
prenne mon parti.

En reste je ne m'ennuie pas. Je reste beaucoup
chez moi, auprès de ma bien bonne et bien
excellente femme qui a bien soin de moi.
Je vis avec mes livres; je griffonne un peu,
et, ma foi, comme tu le dis, j'attends le train,

Sans trop me préoccuper du moment où il
faudra le prendre. Sapristi ! comme c'est
heureux que l'heure du départ ne soit pas
indignée !

Adieu, mon bon vieil ami ; nous vous
embrassons de tout cœur

XL

Paris = 20 Mars = 1884

Mon bon vieux,

Ton mot seulement ; ma belle fille est
accouchée ce matin à 6 heures d'un gros
garçon. C'est la naissance du 20 Mars.
La mère et le bébé vont bien.

Quand tu viendras à Paris, essaie-moi
d'avance s'il te plaît que nous puissions nous
arranger pour nous voir

à toi

Paris = 14 Juin = 1884 =

Mon bon vieux,

Si tu as été pris d'une bronchite (1), mo

(1) J'avois été pris en avril d'une violente bronchite

Je viens d'être frappé d'une congestion
 pulmonaire. Depuis 15 jours je garde la
 chambre. J'en suis à mon septième vesica-
 toire. Le plus horrible, c'est que j'étouffe
 la nuit. Je suis obligé de dormir sur un
 fauteuil. La position horizontale n'est pas
 tenable. Je ne sais encore quand je pourrai
 aller en Solagne et j'allais t'écrire pour
 te prier de retarder votre départ (1).
 Je vois qu'il faut remettre la partie à
 l'année prochaine.

Nous avons été très tourmentés de la santé
 de notre chère fille. Elle va mieux. Elle devra
 s'astreindre pendant long temps aux plus
 grandes précautions. Il est possible qu'elle
 n'aille passer l'hiver prochain dans le midi.
 L'année n'est pas heureuse.

(1) Nous devions aller passer quelques jours
 chez Labiche à Lannais.

Je t'embrasse ^{de tout cœur,} ainsi que
ta femme.

ton vieil ami...

Alphonse Leroux à Eugène La Bisbe

Compiègne 16 Septembre 1881

Mon bon vieil ami,

Je suis allé mercredi dernier chez le
Martin pour avoir de tes nouvelles. Le
concierge me les a données satisfaites.
Il m'a dit aussi que madame André
allait mieux, qu'elle n'avait plus de fièvre.
Nous venons te prier, ma femme et moi
de nous écrire quelques mots pour nous
dire comment tu te trouves de ton séjour
en Sologne et si ta santé est tout à fait
bonne aujourd'hui.

J'ai sur cette grosse question de santé
qui joue un si grand rôle dans la vie,
nous n'avons pas trop à nous plaindre.
Il y a bien quelque chose à dire; mais

Les années ne nous permettent pas
d'être exigeants et nous devons nous
contenter d'un état relativement satis-
faisant.

Nous sommes allés il y a un mois passer
une semaine à Boulogne dont nous nous
trouvons plus près aujourd'hui par la nou-
velle voie de Compiègne à Amiens par
Montdidier. Pour moi c'est toujours un
grand plaisir de voir la mer; c'est plus
qu'une sensation vive, c'est un sentiment.
Depuis plus de soixante ans j'en ai pas
passé une seule année sans lui rendre visite.

Adieu; quel ennui de nous voir si peu!
c'est sérieusement triste en vérité...

Nous vous embrassons, ma femme et
moi, de tout notre cœur.

Leur vieil ami...

Sourvigny - 20 Septembre - 1854

Mon bon vieux

J'ai reçu hier ta bonne lettre et je m'empresse d'y répondre, nous sommes en Sologne depuis une dizaine de jours et jusqu'à présent je me trouve très bien de ce séjour, à la condition de ne faire aucun effort, de ne supporter aucune fatigue et d'éviter toute espèce d'émotion.

Je me promène très doucement, j'en fais absolument rien, je tâche de ne penser à que que ce soit et je bois du lait comme un jeune veau.

Grâce à toutes ces observations, je me trouve très bien.

Pour les longues promenades j'ai acheté un âne et une petite voiture. La voiture est très bien; mais c'est l'âne qui ne va pas. Impossible de le mettre au trot. Je crois que j'ai acheté l'âne du Roi d'Yvetot (1). Quand je me promène avec

(1) allusion à la chanson de Béringier :
Il faisait ses quatre repas

6
ma femme, nous avons l'air d'un ménage
de fermier qui va vendre son beurre au
marché, sans se presser.

Nous avons ici une chaleur torride. Nous
brûlons, nous grillons, nous cotissons.

Ma belle fille va mieux en ce moment.
Mais combien cela durera-t-il. Nous passons
notre vie à espérer ou à désespérer. André
est venu hier. Il vient passer trois jours et
c'est une bien grande joie pour nous; car nous
ne le voyons presque plus. Il ne quitte sa femme
ni jour, ni nuit. Ce bon petit ménage devrait
bien attendre celui qui tient les destinées
dans la main....

Le bon vieux ami...

Dans son palais de charme
Et sur un roc, pas à pas,
Découvrait son royaume.

Cette lettre n'est-elle pas tout à fait charmante? Quelle fermeté d'esprit et comme la bonne humeur ou la douce gaieté de mon vieil ami prenait le dessus ou résistait à la maladie, quand les souffrances lui laissent quelques repos!

La dernière phrase est vraiment touchante d'une exquise délicatesse de cœur.

Dans les premiers jours de décembre, Ingres vint de Souvigny à Paris pour une triple élection à l'Académie. mais il fut pris d'éléments et ne put sortir de chez lui.

Paris = 30 décembre 1884
Mon bien bon ami,

Je puis t'écrire un petit mot pour te souhaiter la bonne nuit, ainsi qu'à ta femme. Je vais mieux depuis deux jours. J'ai retrouvé le sommeil, grâce à des piqûres de Morphine et à des potions de chloral. mes jambes commencent à désenfler et j'espère toucher bientôt à ma convalescence.

352
André est arrivé de Cannes pour
nous souhaiter la bonne nuit et sa
présence a contribué à me rendre un
peu de santé. Il nous a apporté de très
bonnes nouvelles de sa femme.

Je ne t'en écris pas plus long. Je suis
un peu fatigué.

Nous t'embrassons de tout notre
cœur, ainsi que ta femme.

Te on vieux ...

Gilla Elisa, au Cannet, près Cannes
3 avril 1885.

Mon bon vieux ...

Nous sommes à Cannes près de nos
enfants depuis une huitaine de jours.
Nous avons fait le voyage d'une traite
ce que j'ai parfaitement supporté —
23 heures de chemin de fer dans un
coupé-lit — c'est te dire que je
vais beaucoup mieux. Mes jambes ne
sont pas encore parfaitement revenues

et j'ai encore quelque difficulté
 à prononcer les mots difficiles. Mais
 je dors bien et je mange de bonne
 appétit. On me dit que l'air fortifiant
 du midi achèvera de me remettre.
 Jusqu'à présent le midi pour moi s'
 traduit par beaucoup de vent et une
 chaleur presque négative; aussi j'ai
 attrapé un rhume de cerveau qui dure
 encore. Heureusement on nous promet
 des merveilles du mois d'août. Je
 l'attends de pied ferme.

J'ai été bien long à te donner des
 nouvelles, mais je voulais qu'elles fussent
 bonnes. La paralysie a été longue à
 quitter ma main. Je ne t'envoie pas
 aujourd'hui un modèle d'écriture; mais
 j'espère être assez lisible pour te faire
 comprendre que je vous aime beaucoup
 ta femme et toi, et que je ne vous oublie

pas.

Nous n'avons pas trouvé madame
André en aussi bonne santé que nous
l'aurions désiré. Cependant elle va mieux
depuis deux jours. Sa fièvre diminue et
l'appétit revient. Quant à André, il va
bien et ses petits enfants sont superbes.

Nous t'embrassons de tout cœur, ainsi
que ta femme.
Ton vieil ami...

Alphonse Texeira à Eugène Sobiche,
au Cannet,

Compiègne - 6 avril - 1885

Mon bon vieil ami,

Nous avons reçu ce matin seulement ta lettre
datée du 3. Nous sommes très touchés, ma femme
et moi, de ton bon souvenir et nous t'en remer-
cions de tout cœur.

Nous savions que tu étais à Cannes et nous
désirions bien savoir comment ce long voyage
s'était passé. Ta lettre nous le dit de la manière

la plus satisfaisante. De plus l'écriture
bonne, très lisible et ne paraît aucunement
l'essence de la paralysie qui pendant un
moment avait ensablé ta main.

Je crois que tu te trouves bien de ton
séjour dans le midi et que ta santé se ré-
tablira tout à fait.

Espérons qu'il en sera de même pour madame
André. Nous aurions voulu de meilleures nou-
velles que celles que tu nous donnes. Enfin en
son âge il y a tout lieu de croire à un complet
établissement. Nous serions bien heureux, ma
femme et moi, d'apprendre d'ici à peu de temps
cette bonne nouvelle.

Ici nous ne nous portons pas trop mal. Il y
a bien quelque chose à dire. Mais, Dieu merci,
nous n'avons pas à compter avec les pénibles
misères de la santé à ce point de ne pouvoir
suivre notre vie habituelle. Et puis, pour ma
part, il faut penser que le 23 de ce présent
mois j'aurai 75 ans — cinq ans de plus

que toi ——— et c'est un bien gros chiffre...

Nous te prions instamment de nous écrire quelques lignes avant ton départ de Cannes, afin que nous ne restions pas trop long temps sans avoir de vos nouvelles.

Nous offrons, ma femme et moi, nos compliments les plus affectueux à madame La Béche et à madame André.

Toutes nos bonnes amitiés pour André et pour toi.

XLI

Conseil ami...

Alphonse Lévieux à Eugène La Béche,
au Cannet.

Mon bien cher et vieil ami,

Je me suis décidé à publier mon livre :
—— Le Théâtre de la Cour à Compiègne,
pendant le règne de Napoléon III ———. Il ne
peut être fort, mais la chose est faite.
Nous venons bien. J'en fais remettre un
exemplaire chez toi.

Depuis ta dernière lettre nous avons eu

de bonnes nouvelles de ta santé, Ecrit
 nous quelques lignes avant ton départ
 nous t'adressons, ma femme et moi,
 nos meilleures amitiés, ainsi qu'à madame
 La Roche, à madame André et à André

Bon vicil ami...

Comet = 30 avril 1885.

Mon bon vicil,

Tu as bien fait de publier ton
 théâtre de la Cour à Compiègne. Le
 moment est plus favorable qu'il y a
 quelques années. Les passions et les
 haines contre l'Empire sont calmées.
 Cela devient tout simplement un docu-
 ment historique très intéressant. Le
 Figaro en a cité des fragments et
 Levey en a parlé avec éloges dans
 un de ses feuilletons. Il dit que l'ouvrage
 est fait avec bon sens. Il aurait
 pu ajouter avec esprit.

Tu m'en as fait parcourir le manuscrit

un jour à Compiègne et j'y ai trouvé de
l'esprit et une façon très piquante de
raconter. Je te remercie de l'exemplaire
que tu m'as envoyé. Je le trouverai à mon
retour à Paris et c'est la première chose
que je me mettrai à lire.

Nous comptons être de retour vers le 8.
mai. Je ne suis pas content de mon séjour
ici. Nous n'avons pas eu dans le mois huit
jours de beau temps. Toujours de la pluie
ou du vent. Je commence à croire que la
belle province est une blague.

Ma santé n'est pas trop mauvaise. Cependant
mon cœur me gêne toujours. Il est très enclin
à se congestionner, et puis il me paraît
tenir trop de place et empiéter sur l'espace
réserve à ses voisins. Mais qu'y faire?
Je ne peux pas prendre un conton et s'amincir.
Le plus fâcheux, c'est que ma chère belle fille
n'a pas encore trouvé le mieux que nous

espérions. C'est là le point noir et la
grande douleur de ma vie.

Je ne t'en écris pas plus long. ma main
se fatigue.

Embrasse pour nous ta bonne et excellente
femme que nous aimons de tout notre cœur.

Mon vieux ami...

Sagrange - 5 août 1885.

Mon bon vieux

Ton mot seulement. On me défend d'écrire
J'ai été repris d'étonnements et de
vertiges et je suis obligé de marcher à
deux cannes pour m'empêcher de chavirer.
Cependant je vais mieux depuis quelques
jours. Je suis venu à Sagrange chez mon
bon père pour me mettre à l'ombre.

Entre nous, la vie commence à m'ennuyer.
Je ne quitte un mal que pour en prendre un
autre.

L'état de ma belle fille est toujours à peu
le même.

Je t'embrasse de tout cœur, ainsi que

396
ta femme.

Mon vieillard...

Cette pauvre jeune femme, si charmante
et si aimée, est morte un mois après, laissant
ses siens dans la plus profonde affliction.
J'écrivis à Labiche le mieux qu'il me fut
possible et il m'adressa en réponse les
quelques lignes qui suivent :

Souviigny = 15 septembre = 1885 =

Merci de ta bonne lettre, cher ami;
nous sommes bien affligés, et si quelque
chose pouvait nous être consolie, ce serait
les témoignages d'amis tels que toi.

Nous vous embrassons,
à toi de tout cœur...

Daris = 29 décembre = 1885 =

Mon bon vieillard,

On ne est seulement pour te souhaiter
la bonne année, ainsi qu'à ton excellente
femme, ma santé est un peu vieillie;
mais j'ai toujours des vestiges permanents

qui me forcent à rester à la maison
 Je ne t'en dirais pas plus long; la
 fête me tourne.

Mais vous embrassons, ta femme
 toi, ton vieux...

Bonne nuit de vos nouvelles.

Cet excellent ami, si constant dans
 ses tendres sentiments, n'aurait jamais
 manqué, comme au bon vieux temps, de nous
 souhaiter la bonne année. Que ses lettres
 sont affectueuses et, sous les formes la
 plus variées, que d'incépissables richesses
 de cœur s'y dépensent! Si jamais ce manuscrit
 est livré à l'impression en public — ce
 quant à présent n'est pas possible — je le
 regrette — il pourra passer pour un prof
 traité de l'amitié.

XIII

Paris = 9 février 1886

Mon bon vieux

Qui que tu aies l'intention de venir nous

Voire samedi, veux-tu être assez
 aimable pour venir déjeuner avec nous
 ainsi que ta femme. Vous nous ferez
 tous deux un bien grand plaisir.

Je ne vous invite pas à dîner. Je ne dine
 plus. Une soupe au lait, un plat léger, et
 je me couche à 9 heures....

Et samedi, nous vous embrassons de
 tout cœur.

Souviens-toi = 16 septembre 1886

Mon bien cher ami,

J'ai rien ton petit mot à l'occasion de
 l'anniversaire de la mort de ma pauvre
 et inoubliable belle fille.

Mélas, le temps ne guérit pas les blessures;
 il les étouffe.

Ma santé est variable. Il y a des jours
 où je respire, d'autres où j'étouffe. Enfin
 cela durera tant qu'il plaira à Dieu.

Je suis ici avec ma femme, André et

et les deux petits enfants, ma seule
joie maintenant est d'entendre gazou-
iller deux petits oiseaux.

Je vous remercie tous les trois
de votre cher souvenir et nous vous
embrassons de tout cœur.

Bon vieux ami

Paris - 28 décembre 1886

mon bon vieux,

Il est dit que tu me prévois tous
jours. ~~Je t'embrasse de tout cœur~~

Voilà quelques jours que je me dis
il faut que j'écrive à Alphonse pour
lui souhaiter la bonne année, et c'est
à toi qui commences. J'espère être
plus heureux l'année prochaine. Je
t'écrirai à Noël.

Un fille qui nous a fait le plaisir de
venir nous voir, nous a dit que vos
santés étaient aussi bonnes que possible

00
nous n'avons donc qu'à vous souhai-
ter de continuer. Quand à moi, je me
suis très bien trouvé de mon séjour en
Sologne. Je dors et je respire! C'est
un grand point pour moi. Mon sang se
porte trop au cerveau; alors je me rate
tous les mois quelques sangsues à
l'opposé

Le temps est exécrable. Depuis mon
écoule je n'ai pas ^{mis} le pied dehors. Comme
tu me le dis, mes deux petits enfants sont
en grande joie. Ils ont surtout un jeu qui
consiste à imiter le sifflet du chemin de
fer. C'est à vous fendre les oreilles. Eh
bien, je m'assure que ceamage ne m'est
pas désagréable.

Quand viendrez-vous à Paris. Il faut
l'arranger pour venir déjeuner chez nous.
avec ta chère et bonne femme. Nous carte-
lons de nos vieux souvenirs en buvant

une bouteille de Champagne.

Adieu, mon bon vieux, nous vous
embrassons de tout cœur, ta femme et t

Con vieux...

Sourigny = 27 juillet 1837

Mon bon et vieux ami,

Je reçois ta bonne petite lettre aujourd'hui
et je m'empresse d'y répondre, pas long-
ment; l'écriture me fatigue la tête.

Je suis toujours dans le même état
de santé, moitié bien, moitié mal,
selon le temps, le soleil, la pluie et
le vent; la vérité est que je ne me
guéris pas; mais je me prolonge à
force de soins et de précautions.

Il n'est plus le temps où je grimpais
en haut de l'Étna, en bonnet de coton

Les nouvelles que tu me donnes de ta
santé et de celle de ta femme sont bonnes
et me font grand plaisir. Tu es plus

jeune que moi avec tes 77 ans (1). Nous
 vivre long temps, le principal est de
 n'avoir aucun organe essentiel atrophie.
 Vois mon beau père avec ses 92
 ans ! Nous nous proposons de partir
 dans quelques jours pour passer le
 mois d'août avec lui à Lagrange.
 Nous essaierons de nous promener.
 Mais je ne peux pas le suivre, c'est
 lui qui me donne le bras.

Nous reviendrons en Salagne au
 commencement de septembre et nous
 y resterons jusqu'à la fin de novem-
 bre, si ma santé me le permet.

Nous vous embrassons, toi
 excellente femme et toi, de tout

(1) Quant La Roche m'écrivait cette
 lettre, il avait 72 ans.

notre cœur.

Eugène Labiche.

J'espère faire reprendre La Grammaire
cet hiver au Vaudeville.

La Grammaire fut en effet reprise au
Vaudeville avec Céliodore le bien-aimé.
Les deux pièces furent parfaitement
accueillies et jouées quarante huit fois
de suite. La Grammaire ne fut pas mal
jouée ; mais l'excellent Geoffroi était
bien imparfaitement remplacé.

Depuis plusieurs années Labiche dans
ses lettres ne me parle plus de l'Académie.
C'est que sa santé ne lui permettait plus
d'assister aux séances. Sa place y était
bien marquée. Emile Augier a dit en
parlant de lui : « Personne n'emportera
« plus de tendres regrets que cet honnête
« homme de génie. » Il n'a rien dit de trop.
Son théâtre à qui les contemporains doivent

04
tant de bonnes soirées, fera aussi la joie
de ceux qui viendront après nous. Tant
qu'on jouera du Molière, on jouera du
La Cichée.

La santé ne se remet pas. c'était la
fin et voici ce qu'il m'écrivait de Sonvigny
le 20 octobre = 1887:

Mon bon vieux

NS
J'aurais dû répondre depuis longtemps
à ta bonne lettre du 8; mais je ne
dispose plus de moi. Je viens de traver-
ser une crise terrible. Nous avons tous
cru que c'était fini. On a fait venir le
curé. Mais comme André m'avait injecté
de morphine pour calmer mes spasmes
j'ai dormi tout le temps; je n'ai pas
entendu un mot de ce qu'il m'a dit. Il faut
croire que cela m'a fait du bien tout de même,
car depuis ce temps je vais mieux. Je suis
même sorti aujourd'hui en voiture, sans
fatigue.

Je te dirai que notre affiche du
Voudeville se comporte très bien. Les
écritures sont bonnes. L'Empereur du
Brésil est venu nous voir et il a dit
Aire: « Cette Grammaire est un petit
« chef-d'œuvre. »

Ces Brésiliens ne sont vraiment pas
bêtes.

Adieu, mon bon vieux; nous vous
embrassons de tout cœur, ta femme et toi
Engène Labiche.

Paris - 28 Décembre 1887

Mon bon vieux,

C'est moi qui commence cette année.
Je t'envoie tous mes vœux pour ta
chère femme et pour toi. Je vous souhaite
par dessus tout la santé. Quant à moi
je viens de traverser une bien mauvaise
crise. J'ai encore les jambes enflées
jusqu'au dessus les genoux. Je suis
un peu mieux depuis quelques jours.

106
Je commence à me dégonfler.

Quand vous verra-t-on ? quand vien-
drez-vous à Paris ?

Nous vous embrassons tous les deux,

Engène La Ciche.

Cette lettre est la dernière que j'ai
écrite d'Engène La Ciche.

Il est mort peu de jours après, le 29 janvier
1888.

Il était dans sa soixante treizième année.

J'ai perdu en lui le meilleur de mes amis.

20.
L. 110.

1890

La Revue Bibliographique du ²⁰ Ligny cite
quelques lignes charmantes d'un livre de
maxime Ducamp intitulé: L'écopille. Gantier
Je les reproduis ici en regrettant que ce soit
un si court fragment.

..... L'on se penche que l'on ait eu
quelque tendresse dans les sentiments,
on garde au fond de son cœur une
chapelle sépulcrale où vivent encore ces
qui ne sont plus et que l'on a aimés. C'est
en larmes dans les parfums du souvenir
ils apparaissent dès qu'on les invoque, ré-
pondent lorsqu'on les interroge et semblent
ressusciter réellement leur ancienne existence
pour la partager avec nous, tant ~~qu'ils~~
leurs pensées se mêlent aux nôtres, tant
ils excellent à ressusciter les choses passées
que nous avions crues mortes. C'est une
apparition. Si l'on ferme les paupières,

on s' imagine les recevoir avec leurs
gestes familiers, leur attitude, leur
démarche ; si l'on prête l'oreille, on
croit les entendre. Parmi ceux qui habitent
ma nécropole intérieure, si peuplée,
hélas ! ce on dort tant d'êtres qui
me furent chers, le docteur Gauthier est
un de ceux que j'appelle le plus souvent
pour parler des temps écoulés et de nos
amis communs, près des quels il dort
aujourd'hui.

C'est ce que j'éprouve en me livrant à
mes souvenirs d'Engènie Labiche. Je la vois
avec sa bonne et douce figure, avec son bon
sourire ; je l'entends parler, je cause avec
lui. Et quelle aimable et spirituelle causerie !
Peu de mots, toujours justes, avec nombreux
traits d'esprit et de gaieté qui lui venaient

7
tout naturellement en somme d'abondant
source. J'aime à vivre dans ce passé, et
pourtant ces souvenirs ne font que raviver
les regrets.

